

**LAO SHE**

L'Homme  
qui ne mentait jamais

Nouvelles traduites du chinois  
par Claude Payen



Picquier poche

靜 動

De *L'homme qui ne mentait jamais* au *Nouvel Emile*, on retrouve dans ces quatorze nouvelles toute l'éblouissante verve mâtinée d'esprit critique de Lao She. Certaines ont l'éclat mordant de la farce bouffonne, comme *Le crachoir de Maître Niu* ; d'autres, ancrées de plus près dans la dramatique histoire de la fin des années trente, assombrissent leurs teintes pour évoquer la résistance contre l'envahisseur japonais. Toutes, cependant, puisent à une veine satirique qui s'étonne des dérisoires efforts des hommes pour ajuster leurs rêves avec le réel, et leur image d'eux-mêmes avec les faits.

« Peut-être l'idéal ne s'accordait-il jamais avec la réalité. Aucun philosophe n'avait encore réussi à élaborer une théorie de la vie qui cadrât vraiment avec la vie de tous les jours, comme les couleurs du plumage d'un canard mandarin se fondent naturellement pour former un merveilleux ensemble. » Telle est la triste conclusion de l'étudiant du *Nouvel Hamlet*. Mais Lao She, lui, ne croyait sûrement pas que l'écriture n'était qu'« une gigantesque absurdité ». Il jongle avec illusion et paradoxe pour tirer des leçons d'humanité dont la gravité résonne longtemps en nous.

**LAO SHE**

**L'HOMME  
QUI NE MENTAIT JAMAIS**

Nouvelles traduites du chinois par Claude Payen



---

*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Messieurs Ma, père et fils,*  
roman

*Les Tambours,*  
roman

*Le Pousse-pousse,*  
roman, poche n° 21

© Lao She, pour l'ensemble des nouvelles  
© 2003, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française

Mas de Vert  
B.P. 150  
13631 Arles cedex

*Conception graphique* : Picquier & Protière

La version EPUB a été réalisée en partenariat  
avec le Centre National du Livre

ISBN EPUB : 978-2-8097-0586-7  
ISBN (papier) : 2-87730-637-2

## PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Sur quelque quarante nouvelles officiellement recensées dans les œuvres complètes de Lao She, une douzaine seulement semblent avoir été traduites dans notre langue, dans *Gens de Pékin*<sup>1</sup> notamment. Nous pensons contribuer à la connaissance du grand écrivain que fut Lao She en présentant dans ce recueil quatorze nouvelles, sauf erreur, encore inédites en français.

Publiées entre 1934 et 1939, ces nouvelles sont très différentes par leur inspiration. C'est justement cette diversité que, par notre choix nécessairement arbitraire, nous avons voulu montrer.

Certaines, comme *La Chenille* ou *Le crachoir de Maître Niu*, sont des anecdotes pittoresques. D'autres renferment une analyse psychologique plus profonde en faisant la part belle à l'introspection des personnages, tel le héros d'*Un vieillard sentimental* qui, à soixante ans, fait le bilan de sa vie et décide qu'il est temps pour lui de s'affirmer ou celui de *L'homme qui ne mentait jamais* qui se torture l'esprit pour se prouver sa propre intégrité. Ce besoin d'introspection culmine dans la plus longue de ces nouvelles, *Vieille tragédie pour temps modernes*, dans laquelle le vieux Chen se livre à une douloureuse méditation, somme toute assez chrétienne, pour se justifier en tentant de résoudre la contradiction entre son désir de s'enrichir et sa volonté de rester vertueux. Dans cette même nouvelle, on retrouve le sentiment d'échec, déjà exprimé dans *Messieurs Ma, père et fils*<sup>2</sup>, du vieillard qui n'a pas réussi à atteindre la consécration suprême : devenir fonctionnaire, au sens chinois s'entend, un fonctionnaire dans la famille assurant le bonheur de trois générations.

Trois nouvelles se terminent par mort d'homme et *Notice nécrologique* est, à cet égard, tout particulièrement cruelle.

La nouvelle la plus récente, *La mort d'un chien*, publiée en 1939, en une période tragique de l'histoire de la Chine, est d'un caractère nettement différent des autres. C'est un appel à la résistance contre l'envahisseur. Dans *L'ordonnance*, Lao She se moque des policiers chinois qui « faisaient preuve d'une plus grande bravoure pour arrêter les espions [chinois] que pour arrêter les soldats ennemis. Peut-être était-ce dû au fait que c'était un peu plus facile. » Dès 1926, il s'était gaussé de la lâcheté des soldats et des étudiants dans *Zhao Ziyue* : « Il existe deux grandes forces dans la nouvelle société : les soldats et les étudiants. Les premiers n'iront pas jusqu'à se battre contre les étrangers, mais n'hésiteront pas à donner trois coups de fouet à un passant. Les seconds n'iront pas se battre contre les soldats, mais n'hésiteront pas non plus à donner un coup de bâton au premier professeur venu... Si les soldats qui n'osent se battre contre les étrangers ne s'en prenaient pas à la foule, ils ne mériteraient pas leur nom de soldats. Si les étudiants qui n'osent se battre contre les soldats ne frappaient pas leurs recteurs, doyens et professeurs, ils n'auraient plus le droit d'être appelés les jeunes défenseurs du droit<sup>3</sup>. » O combien prophétique !

Dans *La mort d'un chien*, les étudiants capables d'échafauder de beaux plans en paroles se révèlent incapables d'agir alors que le père d'un des étudiants, homme du peuple, échappe à la mort en refusant de s'incliner devant les fusils japonais. « Si tu redresses la tête et bombes le torse, dit-il à son fils, personne n'osera te mépriser ! » L'auteur martèlera à nouveau cette idée dans *Les Tambours*<sup>4</sup> où l'épouse d'un seigneur de la guerre déclare à l'héroïne qui s'est révoltée et à son père : « Rappelez-vous : personne ne peut vous mépriser si vous ne vous abaissez pas ! »

Nous avons cru bon d'inclure une nouvelle qui peut sembler détonner dans l'ensemble de l'œuvre de Lao She. Parodiant notre Jean-Jacques, Lao She, dans *Le nouvel Emile* imagine un programme d'éducation visant à former le parfait révolutionnaire. On peut supposer que Lao She avait lu le chef-d'œuvre d'Aldous Huxley, publié quatre ans plus tôt. Dans *Le Meilleur des mondes*, Huxley avait imaginé le rêve de tous les totalitarismes : la possibilité de conditionner un peuple de clones dans leurs éprouvettes avant même leur naissance. Lao She reprend l'idée de façon aussi utopique bien qu'un peu plus réaliste, en commençant le conditionnement dès la naissance. A l'aube du troisième millénaire où certains s'ingénient plus que jamais à Préface du traducteur fanatiser les enfants, *Le nouvel Emile* nous semble ne pas manquer d'intérêt.

De toute façon, il n'appartient pas à l'humble traducteur de porter un jugement sur l'œuvre d'un géant. Nous ne pouvons que livrer au lecteur le fruit de notre travail en espérant lui faire découvrir quelques aspects nouveaux de l'œuvre du maître.

---

<sup>1</sup> Gallimard, Folio, 1993.

<sup>2</sup> Editions Philippe Picquier, 2000.

<sup>3</sup> Cité par Paul Bady in *Lao niu po che, Essai autocritique sur le roman et l'humour*, introduction, traduction et notes de Paul Bady, Presses universitaires de France, 1974.

<sup>4</sup> Editions Philippe Picquier, 2001.

## L'HOMME QUI NE MENTAIT JAMAIS

Pour un homme comme Zhou Wenxiang, qui était persuadé d'être parfaitement honnête, recevoir une telle lettre ne pouvait être perçue que comme une véritable insulte. Il avait effectivement entendu parler d'un groupe d'hurluberlus qui avaient l'audace de s'intituler « Société des menteurs ». Il s'était même laissé dire que certains de ses amis en étaient membres. Toutefois, il n'osait pas trop vérifier la rumeur car si, par hasard, elle s'était révélée fondée, il se serait trouvé dans une situation gênante. En effet, rompre toutes relations avec eux eût été excessif mais, d'autre part, continuer à leur faire bonne figure comme si de rien n'était lui eût posé un problème de conscience.

Zhou Wenxiang ne se considérait pas comme doté d'aucune qualité particulière, mais il incarnait la sincérité et l'honnêteté. Sa réputation et toute sa carrière pouvaient en attester. L'honnêteté était son credo. Il se voyait comme un rocher brut, mal dégrossi certes, mais solide et inébranlable. Pourtant, il avait reçu cette lettre :

*« ... sans mensonge, il n'y a pas de civilisation. Mentir est pour l'homme le plus noble des arts. Nous remettons tout en question sauf une chose : le mensonge est partout. L'histoire n'est que la transmission de mensonges. La presse n'est qu'une machine à diffuser le mensonge. Celui qui est doué pour le mensonge est le plus heureux des hommes car savoir mentir, c'est posséder la sagesse. Réfléchissez bien : au cours d'une journée, si on n'avait pas fréquemment recours au mensonge, combien de fois faudrait-il se battre ? Et n'en va-t-il pas de même dans la vie conjugale ? Comment, sans l'aide du mensonge, un homme et une femme pourraient-ils se supporter pendant douze heures ? Nous n'éprouvons aucun remords de conscience quand nous disons des mots doux ou écrivons des lettres d'amour qui ne sont que mensonges. Et pourtant, l'amour est une chose sacrée. Le vainqueur devient roi et le vaincu devient vagabond, c'est un fait admis et la victoire est, pour une bonne part, due au mensonge. La civilisation est le produit du mensonge. Il faut d'abord raffiner ses manières pour ensuite atteindre la perfection. Le plus drôle est que les hommes essaient vainement de dissimuler ce trésor, tout comme la femme enceinte met des vêtements amples pour cacher celui qu'elle porte en son sein. Il semble qu'ils aient la hantise d'être pris en flagrant délit de mensonge et ils ajoutent de la sorte le mensonge au mensonge pour faire un plus gros mensonge.*

*Nous, en revanche, ne faisons rien de tel, car nous savons que le mensonge est un bien précieux. Nous mentons donc honnêtement et nous pratiquons le mensonge comme un art. Nous nous réunissons pour mentir afin de perfectionner notre technique et faire connaître les avantages du mensonge. Nous savons que tout le monde ment et nous voulons qu'on cesse de mentir aussi maladroitement. J'ai oui dire que vous mentiez souvent et j'espère donc de tout cœur que nous pourrons nous étudier mutuellement pour être plus heureux et apporter notre contribution à la civilisation universelle. Me ferez-vous l'honneur... »*

Il n'alla pas plus loin et reposa la lettre. Cette association était une idiotie et la lettre elle-même n'était qu'un tissu d'idioties mais, néanmoins, cela ne lui permettait pas de prendre la chose avec humour et de pardonner. Il ne pouvait pas pardonner qu'on vînt ainsi lui jeter ça à la figure. C'était faire outrage à sa personnalité ! « *J'ai oui dire...* » Il ne se rappelait pas avoir menti et même, à

supposer qu'il l'ait fait, ce n'aurait pas été intentionnellement, car le mensonge était son ennemi. Il ne pouvait pas, non plus, admettre que le rôle de la presse fût de répandre le mensonge, car c'était d'elle que provenait la majeure partie de son savoir et de ses opinions.

Connaissait-il l'auteur de cette lettre ? Il n'aurait pu l'affirmer, mais ce devait être un membre de cette Société des menteurs qui avait voulu se payer sa tête. Elle était écrite sur papier à en-tête et, dans le coin supérieur gauche, on pouvait lire : « *Président : Tang Hanqing ; Comité permanent : Deng Daodun, Fei Muchu ; Comptable : He Zhaolong* ». Il n'y avait là que des gens qu'il connaissait ou aurait souhaité connaître, car ils jouissaient tous d'un certain renom et d'une certaine fortune, deux choses qui, à ses yeux, ne pouvaient en aucun cas être le produit de la bêtise puisque celle-ci ne conduisait qu'à la décadence. Donc, en toute logique, une association fondée par des gens qui possédaient renom et fortune, ne pouvait pas être une pure idiotie. Alors, il y avait peut-être une part de vrai dans cette lettre et ses amis n'avaient pas forcément voulu se moquer de lui. Il reprit la lettre dans l'intention de la relire, mais il ne lut que quelques phrases, incapable d'aller jusqu'au bout. Quelles que fussent la réputation et la richesse des gens qui figuraient dans l'en-tête de la lettre, celle-ci n'était après tout qu'un amas de balivernes. C'était un vrai cauchemar ! Il ne s'était encore jamais trouvé placé devant une telle contradiction et une telle incohérence !

Zhou Wenxiang n'était plus d'âge à se soucier de son apparence et, bien qu'il ne se négligeât pas délibérément, il lui arrivait de rester deux ou trois jours sans se raser et cela, non seulement ne perturbait pas sa sérénité, mais renforçait, au contraire, son sentiment de solide simplicité. Il ne se regardait pas souvent dans la glace, sachant bien que son visage rond et son corps trapu n'avaient rien de remarquable. Il réservait tout son amour-propre pour son cœur simple et honnête. Il n'avait nul besoin de son apparence pour mettre en évidence son intelligence intérieure et il voulait que tout son corps fût la preuve de l'honnêteté de son cœur. Il semblait toujours vouloir proclamer : « Regardez-moi ! Je suis l'honnêteté personnifiée ! Zhou Wenxiang ne possède rien d'autre mais c'est quelqu'un à qui on peut faire confiance ! »

Ayant reposé la lettre, il éprouva pourtant l'envie de se regarder dans la glace. Cette confiance en lui-même qu'il avait depuis toujours l'obligeait à se remettre fréquemment en question. Il était comme le Premier Ministre sûr de la stabilité de son cabinet qui, loin de craindre la motion de censure, l'appelle au contraire de ses vœux.

Au moment où il allait se diriger vers la glace, il entendit un pas au-dehors. Il savait que c'était sa femme et il ressentit soudain un immense bonheur, non qu'il fût heureux de voir revenir sa femme, mais bien d'avoir reconnu son pas. Dans la maison, tout n'était que règles établies, habitudes et bienveillance. Le premier jour de l'été du calendrier lunaire, on mangeait toujours les nouilles traditionnelles et le pas de sa femme était toujours le même. Si seulement tout avait pu être aussi bien réglé partout dans le monde ! Il était habitué à tout et tout lui était familier. Si, par hasard, un jour, sa femme avait marché d'une façon différente, il aurait été bouleversé... Il eût été incapable de dire s'il aimait véritablement sa femme, mais le bruit familier de ses pas lui donnait une sorte de force en le convainquant que le monde était autre chose qu'un cauchemar où régnait le chaos. Il reconnaissait la façon de marcher de sa femme comme il reconnaissait son bol favori et les deux pivoinés rouges qui le décoraient.

D'un geste rapide et naturel, comme d'instinct, il fourra en hâte dans sa poche cette lettre qui l'avait perturbé. Il n'avait pas eu besoin de réfléchir pour savoir qu'il ne devait pas montrer ces idioties à sa femme.

— Tu as vu l'heure ? demanda sa femme en ouvrant la porte, un pied sur la marche. Ne devrais-tu pas être parti ?

— Tu ne vois pas que je suis prêt ?

En se regardant, il s'aperçut qu'il avait sa tunique sur lui, mais, chose étrange, il était incapable de se rappeler quand il l'avait mise. Aucun doute possible cependant, il était habillé et prêt à partir. Partir de bonne heure, rentrer de bonne heure et gagner l'argent pour subvenir aux besoins de sa famille constituaient son idéal et sa gloire. Pourtant, en réalité, à cause de cette lettre, il avait oublié le bureau, mais il ne pouvait admettre que la question de sa femme pût porter atteinte à cet idéal et cette gloire. Il répéta donc :

— Tu ne vois pas que je suis prêt ?

Et il ajouta après avoir mis son chapeau :

— Notre petit Chun est parti ?

— Il a dit qu'il n'allait pas à l'école aujourd'hui. Il a un peu mal au ventre.

Elle le regardait avec l'expression douloureuse, commune à toutes les mères qui ne veulent pas que leur mari se mette en colère, tout en ne voulant pas non plus que leur fils tourne mal, mais se disant que si leur mari ne se met pas en colère, ce n'est pas trop grave si leur fils tourne un peu mal.

Zhou Wenxiang sortit sans un mot. S'il interrogeait Petit Chun et découvrait qu'il faisait seulement semblant d'avoir mal au ventre pour ne pas aller à l'école, cela prouverait que son fils mentait. D'autre part, s'il fermait les yeux et si son fils se mettait à utiliser le mensonge, c'était la catastrophe. Il valait mieux ne rien dire et prendre un air résolu. En effet, un air résolu pouvait donner l'impression qu'un homme savait ce qu'il avait à faire, même lorsqu'il n'en savait absolument rien, surtout devant sa femme. Il était le chef de famille et devait donc faire preuve d'autorité. Il ne pouvait pas devant sa femme et son fils montrer la moindre faiblesse.

Une fois dans la rue, il se retrouva en possession de tous ses moyens. Il n'avait rien ajouté. Sa réaction avait été simple, naturelle et adaptée à la situation. C'était parfait. Aucun artifice, aucune malice, ce n'était dû qu'à la simplicité et la maîtrise de toute sa vie. Sans avoir besoin de réfléchir, il avait fait exactement ce qu'il devait faire. Il repensa à la lettre. Quel tissu de sottises !

Lorsqu'il arriva au bureau, la grande pendule marquait huit heures trente-deux. Il était donc en retard de deux minutes. Dans ses rêves, l'aiguille était toujours du « bon » côté du cadran. Il lui sembla soudain que le temps s'était dilaté de deux graduations. Les choses avaient changé d'aspect ! Il ne se reconnaissait plus.

Jusque-là, il était toujours arrivé du « bon » côté de huit heures et demie. La vie n'est qu'une accumulation d'habitudes ; on s'endort difficilement dans un nouveau lit. Il se sentait perdu, perdu en dehors de ces deux minutes, comme s'il se fut, tout d'un coup, trouvé transporté sur une plage déserte.

Au bout de quelques instants, il revint de son égarement et retrouva son calme. Il s'en voulut de s'être affolé pour rien mais, en même temps, il se félicita d'avoir accordé autant d'importance à une chose insignifiante, car cela témoignait de sa parfaite honnêteté.

Assis à son bureau, il se sentit pourtant à nouveau mal à l'aise. Le règlement interdisait d'arriver en retard. Par le passé, des collègues avaient été rappelés à l'ordre et certains avaient même vu leur salaire amputé. Ce n'était donc pas une petite affaire ! Certes, on ne pouvait pas, pour un petit retard, rayer d'un trait dix ans de bons et loyaux services, mais allait-il être appelé par le chef de bureau ? Et, même s'il ne se faisait pas rappeler à l'ordre et ne voyait pas son salaire amputé, si son chef le montrait simplement du doigt sans rien dire, il ne le supporterait pas. Ce n'était pas le doigt pointé sur lui qu'il redoutait, mais ce doigt serait comme un seau d'eau bouillante jeté sur la neige et ferait fondre plus de dix ans de gloire. Puisque c'était ainsi, il ne devait pas attendre la citation à comparaître. Il devait se présenter lui-même au chef de bureau. Il devait reconnaître sa faute et subir son châtement.

Il se leva et resta un instant immobile, car il fallait préparer quelques phrases : « Monsieur le Directeur, je suis arrivé en retard. C'est la première fois depuis des années mais j'ai, néanmoins, commis une faute. » Il jugea les termes de cette confession judicieusement choisis. Cependant, le chef risquait de demander pourquoi. Il fallait donc préparer la réponse et il fallait même annoncer le motif avant qu'on le lui demandât. Il allait donc dire : « Mon petit Chun, mon fils, avait mal au ventre, donc... » C'était parfait et, en plus, c'était vrai. Il lui vint alors à l'esprit qu'il pouvait, par la même occasion, demander une demi-journée de congé puisque si son fils avait mal au ventre, il fallait probablement l'emmener voir le docteur. Toutefois, il hésitait. Cette requête serait, sans nul doute, du plus bel effet, mais elle était peut-être quelque peu exagérée. Il y avait encore autre chose : il était d'ordinaire aux petits soins pour son petit Chun, mais aujourd'hui, sans qu'il sût pourquoi, il ne s'était pas suffisamment intéressé à son fils alors que son insigne honnêteté n'aurait pas dû lui permettre de mettre en doute la réalité de son mal de ventre. Il devait donc l'emmener consulter sur-le-champ.

Il se présenta devant son chef et fit le petit discours qu'il avait préparé. Il le fit exactement comme il fallait, sans précipitation et sans bafouiller, d'un ton parfaitement convaincant. Sans aller jusqu'à demander sa demi-journée de congé, il laissa entendre qu'il faudrait voir un médecin.

Lorsqu'il eut fini, sans avoir laissé à son chef le temps d'ouvrir la bouche, il se sentit très calme. Il n'aurait jamais pensé être capable de s'exprimer avec une telle précision et il n'aurait jamais cru, justement en raison de son honnêteté, être aussi doué pour la parole. Ayant fait preuve d'une telle éloquence, il eut soudain l'impression, non seulement d'être honnête, mais également de posséder un talent jusque-là ignoré.

Comme il l'avait espéré, son chef ne lui avait fait aucune remontrance. Il s'était contenté de sourire. Alors, il pensa : « Tout compte fait, je suis un homme honnête. » Mais, parfois, un sourire muet, tout comme un regard de colère silencieux peuvent immobiliser l'interlocuteur. Il avait fini son discours et son chef avait souri. On pouvait donc considérer que tout était terminé. Il manquait pourtant une sortie de scène. Il ne pouvait pas sortir sans ajouter un mot, ni rester planté là, muet comme une carpe. Il devait donc dire quelque chose, mais il ne pouvait pas, avec son chef, se mettre à parler de la pluie et du beau temps. Il repensa donc à son fils et reprit :

— Donc, Monsieur le Directeur, si cela vous semble possible, j'aimerais vous demander ma demi-journée pour rentrer chez moi voir comment va mon fils.

Il prononça ces paroles d'un ton pertinent et solennel, bien qu'il ne fût pas absolument persuadé que son fils ait eu réellement mal au ventre.

Son chef lui accorda son congé.

En sortant du bureau, il éprouva une certaine gêne car, même si son geste avait été motivé par l'amour qu'il portait à son fils, il manquait de base solide. Un homme honnête, toutefois, ne doit pas tergiverser lorsqu'il agit. Il fallait donc rentrer pour voir où en étaient les choses.

Lorsqu'il arriva, son fils jouait sur le perron et chantait une chanson enfantine : « Quand le soleil se lève, je pars pour l'école... » Son visage, tout comme sa voix, semblait prouver qu'il n'avait pas pu avoir mal au ventre depuis un certain temps. Zhou Wenxiang demanda :

— Comment va ton ventre, mon petit Chun ?

— J'ai encore des douleurs et je n'ose pas chanter trop fort, répondit son fils en passant sa main sur son ventre.

Zhou Wenxiang laissa échapper un grognement. Il s'adressa à sa femme :

— Notre petit Chun a-t-il vraiment mal au ventre ?

Sa femme, qui avait déjà ressenti quelque inquiétude en le voyant rentrer, comprit que la situation était sérieuse. Son amour maternel lui faisait un devoir de protéger son fils. Un véritable amour ne

laisse pas le temps de choisir la méthode. Il fallait donc mentir :

— Quand tu es parti, il avait vraiment mal, car il en changeait de couleur. Maintenant, ça va un peu mieux.

— Alors, faut-il appeler le médecin ?

Zhou Wenxiang comptait prouver ainsi que la mère et le fils mentaient tous les deux. La méthode manquait, certes, d'élégance, mais ne portait pas atteinte à son intégrité, car il avait vraiment l'intention d'appeler le médecin si sa femme répondait affirmativement.

— Ce n'est pas la peine de faire venir le médecin à domicile, dit-elle en semblant réfléchir. Tu peux l'emmener consulter.

Il ne s'attendait pas à cette réponse, mais tant pis. Un médecin n'oserait pas ordonner des médicaments à un enfant qui n'était pas malade. Emmener l'enfant voir le médecin pour rien prouverait au moins qu'il aimait son fils et ferait apparaître au grand jour la duplicité de la mère et du fils, même s'il était navrant de découvrir que l'honnêteté ne régnait pas au sein de sa propre famille.

Il emmena donc le petit Chun chez Niu Boyan, un vieux médecin traditionnel de plus de soixante ans à qui on pouvait faire entièrement confiance. Celui-ci, les yeux fermés, palpa pendant environ dix minutes le poignet de l'enfant avec un doigt orné d'un ongle très long et déclara enfin en hochant la tête :

— C'est assez sérieux ! Je vais faire une ordonnance et nous verrons, vous reviendrez me voir quand il aura pris deux doses.

Il commença alors son compte rendu et écrivit, très lentement, un très grand nombre de caractères.

Pendant ce temps, le petit Chun, livré à lui-même, jouait à la balle avec le petit coussinet que le médecin met sous le poignet du patient pendant l'examen.

Après avoir payé la consultation, Zhou Wenxiang remercia le médecin et sortit avec son fils. Il était indécis : devait-il aller tout de suite acheter le médicament ou tout laisser tomber ? Son fils n'avait pas l'air malade le moins du monde. Pourtant, s'il lui donnait quand même le médicament, ce serait sa punition et il ne recommencerait pas de sitôt. Mais, d'autre part, si le médecin avait prescrit un médicament à un enfant qui n'était pas malade, c'était un menteur et acheter un médicament ordonné par cet escroc équivaldrait à croire un mensonge et à marcher dans la combine. Donc, son fils mentait, sa femme mentait, le médecin mentait. Lui seul était honnête. Il repensa alors à cette « Société des menteurs ». Il y avait une part de vérité dans cette lettre, il était obligé de le reconnaître, mais il faisait tout de même exception et ne pouvait pas, de ce fait, croire complètement les affirmations qu'elle contenait. Tant qu'on ne pourrait pas lui prouver que, lui, Zhou Wenxiang, mentait, il ne pourrait pas admirer la démarche de cette Société des menteurs. D'ailleurs, même se prouver à lui-même qu'il avait menti était totalement impossible. Il réfléchit profondément sans rien trouver qu'il pût se reprocher, ni par le passé ni récemment. Il passa en revue les moindres détails de la journée, tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il avait dit. Il n'y avait aucun défaut dans la cuirasse et tout était parfaitement conforme à son honnêteté habituelle. Il n'avait commis aucune faute, ni par parole ni par action. Lui seul pouvait se connaître.

Il prit la lettre et l'ordonnance et les déchira en petits morceaux qu'il éparpilla sur la route.

(*Bu shuohuangde Ren*, 1936.)

# VIEILLE TRAGÉDIE POUR TEMPS MODERNES

## 1

— Vénéré Père !

La voix de Chen Lianbo tremblait. Agenouillé sur le coussin de brocart, il aurait voulu relever la tête pour regarder son père, mais il ne pouvait s'y résoudre. Les yeux mi-clos, tenant fermement les bords du coussin, il continua :

— Votre fils veut respectueusement vous offrir un petit bien qu'il vient d'acquérir !

Quand il eut réussi à prononcer cette phrase, il se sentit rassuré, mais il ne trouvait rien d'autre à ajouter. C'était le calme d'une nuit d'automne où l'on entend au loin souffler le vent et où se mêlent excitation, quiétude et émotion.

Ses bras commençaient à s'engourdir. Il ne pouvait pas rester indéfiniment à genoux. Il devait se prosterner : trois... ou plutôt quatre fois. Tout allait mieux maintenant et il avait retrouvé ses forces. Il put enfin relever la tête pour regarder son père.

A ses yeux, son père appartenait au monde des immortels. C'était un immortel avec qui il était en contact direct. Lorsqu'il vénérât les divinités traditionnelles, le dieu Guan<sup>5</sup> ou les autres, il le faisait avec sérieux et respect, mais cela restait un acte machinal. C'était seulement lorsqu'il se prosternait devant son père qu'il éprouvait ce sentiment de profond respect et de chaleureuse communion. Ce n'était plus un rite qu'il pouvait bâcler. Il se sentait immergé dans le sang de son père et retrouvait l'innocence du nouveau-né. Il se sentait aussi, du même coup, la force de rendre à son père ce qu'il lui devait pour son infinie bonté et la gloire qu'il faisait rejaillir sur son fils, la force de verser son sang pour ouvrir à la famille Chen une voie encore plus radieuse. Il devenait le maillon qui honorait ses ancêtres et s'assurait l'admiration et le respect de sa postérité.

Ayant regardé son père, soudain ragaillardé et investi d'une énergie nouvelle, il se leva d'un coup en s'appuyant sur sa main droite. Le vieux Chen, Chen Hongdao, assis bien droit sur son fauteuil en acajou, un sourire débonnaire aux lèvres, n'avait pas prononcé une parole. Son regard avait suffi pour transmettre tout ce qui était dans son cœur. Les mots eussent été superflus. Si le vieux Chen restait ainsi immobile, c'était pour savourer l'hommage de son fils, mais aussi pour attendre les autres membres de la famille. Il était en effet d'usage, chaque fois que Lianbo lui faisait l'offrande d'une maison, d'un terrain ou, comme maintenant, d'un commerce, après que son fils se fût prosterné devant lui dans le grand salon, que les autres membres de la famille vinssent, chacun leur tour, lui présenter leurs félicitations.

Le vieux Chen avait le visage rouge et replet. Ses cils et sa barbe étaient bien noirs. Il avait seulement quelques cheveux blancs. Avec l'âge, sous ses grands yeux, la peau s'était affaissée pour former des poches striées de rides qui lui donnaient un aspect assez impressionnant. Son nez était petit mais large et ses narines bien ouvertes. Il était grand et ses membres étaient proportionnés à sa taille. Assis bien droit, les mains posées sur ses genoux, il ressemblait à une petite montagne d'où émanaient dignité, robustesse et fierté.

Maintenant, debout à côté du vieillard, la bouche légèrement entrouverte, Lianbo regardait d'un air ahuri le profil bienveillant et quelque peu terrifiant de son père dont il avait la taille sans toutefois en avoir la prestance. Grand et filiforme, il faisait penser à une anguille et, lorsqu'il marchait vite, il n'était pas trop sûr de son équilibre. Il avait aussi la même physionomie que son père, mais le teint moins rouge. Bien qu'il approchât de la quarantaine, sa barbe était rare et il enviait les longs poils de son père. Maintenant, comme cela lui arrivait si souvent, il éprouvait un vague sentiment de terreur. Que se passerait-il s'il arrivait malheur à son père ? Serait-il en état de gérer sa fortune et de poursuivre sa carrière ? En se comparant à son père, il était persuadé que la famille avait dégénéré. Par certains aspects, il était plus fort que son père, mais il n'en avait ni l'autorité ni la confiance en soi. Son père était comme un pilier, comme un immortel vivant qui le protégeait en secret. Tant que son père vivrait, il oserait prendre des risques, saisir les occasions de faire fortune, faire face à l'adversité et porter des coups mortels. D'ailleurs, chaque fois qu'il se heurtait à un problème et ne parvenait pas à prendre une décision, il lui suffisait de revenir et de regarder son père. La seule vue de son visage rouge et de sa longue barbe lui redonnait aussitôt courage et détermination. Il n'avait même pas besoin de parler : il regardait le visage de son père et le problème était résolu. Même si, comme aujourd'hui, l'origine de la propriété était douteuse, sa piété filiale et le bonheur de son père lui conféraient l'auréole de la légalité.

Le premier à se présenter fut Dacheng, le fils aîné de Lianbo. Agé de onze ans, il avait une grosse tête et une grosse voix. Il était un peu débile pour avoir pris trop d'antipyrétiques quand il était petit. En voyant entrer son petit-fils, le vieillard fut sur le point de se lever et d'aller au-devant de l'enfant pour prendre sa petite main, mais il se ravisa, car il ne pouvait quitter son fauteuil d'acajou avant d'avoir vu les autres membres de la famille. Il demanda d'une voix sonore :

— Dacheng, que viens-tu faire ?

L'enfant se tripotait le nez et regardait de tous les côtés.

— Maman m'a dit de venir voir Grand-Père pour lui dire, dire...

Le pauvre gamin baissa la tête et, voyant le coussin, il se pencha et empoigna le bord, oubliant tout le reste.

Le vieux Chen sourit et, se tournant vers Lianbo, dit en hochant légèrement la tête :

— Ce pauvre idiot est heureux.

Lianbo ne put s'empêcher de sourire.

Lianzhong, le deuxième fils du vieux Chen, entra à son tour sur la pointe des pieds. Il n'avait guère plus de vingt ans. Il avait le visage rouge et joufflu comme son père dont il avait aussi la taille, mais il était d'aspect trop pataud pour en avoir le maintien.

Le sourire disparut du visage du vieil homme et, sans laisser à son fils le temps d'ouvrir la bouche, il l'interpella :

— Lianzhong !

Le visage poupin de Lianzhong vira du rouge au pourpre. Désesparé, il fuyait le regard de Lianbo.

— Lianzhong ! cria à nouveau le vieux Chen. L'homme de bien se préoccupe de la moralité et non de la pauvreté. Tu n'as pas à éprouver de honte en voyant la piété filiale de ton frère ! Il est normal qu'une famille vertueuse jouisse d'une longue prospérité. Si ton frère aîné réussit, c'est peut-être un peu parce qu'il possède une faculté innée, mais surtout parce que notre famille est vertueuse depuis des générations. La richesse ne s'acquiert pas facilement, mais elle se conserve encore plus difficilement.

Le vieux Chen secoua lentement la tête et continua :

— Ce n'est pas facile à expliquer. Le sage doit mener une vie frugale : c'est la voie divine. Je ne

peux pas attendre cela de vous. S'élever rapidement et attirer les honneurs sur sa famille : c'est la voie des hommes. Bien que ce soit le ciel qui nous accorde le bonheur, ce qu'a fait un homme, un autre homme doit pouvoir le faire. Je ne te demande pas de réussir comme ton frère aîné. Tu n'en as pas les moyens, car tu as été gâté par ta mère. Je te demande simplement de te plier aux règles pour te comporter comme un homme et aider au moins ton père et ton frère à garder la richesse si tu es incapable de rien acquérir par toi-même. Aujourd'hui, ton frère m'a présenté un nouveau bien. Ce n'est pas grand-chose. Ce n'est pas ce bien qui me rend heureux, c'est en réalité la piété filiale de ton frère.

Le vieux Chen se tourna soudain vers l'enfant :

— Dacheng, va chercher ta petite sœur !

La sueur coulait sur les grosses joues de Lianzhong. Ne sachant que faire, il profita de ce que le vieux Chen s'adressait à son petit-fils pour passer subrepticement derrière son dos et faire mine de s'intéresser à une peinture accrochée au mur. Avant que Dacheng eût réalisé qu'on lui avait donné un ordre, sa mère avait déjà poussé la petite fille dans le salon. Sachant que, pour le vieux Chen, les femmes ne comptaient pas beaucoup, elle attendait la convocation derrière la porte.

Dix ans plus tôt, à trente-cinq ans, elle avait dû être très belle, mais elle s'était quelque peu épaissie. Elle n'était pourtant pas laide et elle avait une belle peau blanche. Son embonpoint, toutefois, avait effacé sa jeunesse. Il lui restait la beauté, mais elle avait perdu le charme. Même au repos, elle ne semblait pas connaître la paix. Ses yeux perpétuellement en mouvement regardaient furtivement de tous les côtés et un sourire figé planait en permanence sur son visage placide. Elle semblait vouloir s'excuser ou se consoler d'être incapable d'assumer ses fonctions après la mort de sa belle-mère.

Dès qu'elle entra, le vieux Chen se leva comme si la cérémonie des félicitations était terminée.

— Toutes mes félicitations, Père.

Elle souriait très naturellement, sans oser lever les yeux vers son beau-père, mais sans trop savoir non plus dans quelle direction tourner son regard.

— Félicitations pour quoi ? Félicitations pour quoi ?

Il n'y avait aucune trace de colère dans la voix du vieux Chen, mais il ne souriait pas et on ne sentait pas la moindre chaleur dans ses paroles qui semblaient sortir d'une machine. Il lui parlait comme un beau-père devait parler à sa bru et il voulait qu'elle le sache.

— Le devoir d'une femme est de servir son mari et d'éduquer ses enfants. Elle ne doit pas se laisser aller parce que sa famille est prospère. Ta famille d'origine n'était pas riche...

Il ne termina pas sa phrase, comme s'il voulait ménager les sentiments de sa bru.

Celle-ci faillit rougir, mais un sourire las apparut sur son visage et elle voulut pousser sa fille vers son grand-père. Celui-ci regarda sa petite-fille du coin de l'œil, mais il ne lui dit pas d'approcher car, après tout, une fille emportait la richesse de la famille avec elle. Il ne voulait pas trop gâter son petit-fils et il ne pouvait pas, non plus, aimer sa petite-fille.

Il fit quelques pas dans la pièce, marchant à grandes enjambées et posant ses pieds fermement sur le sol. Il s'arrêta un instant devant le grand miroir et se regarda de haut en bas, puis il se retourna en souriant vers son fils aîné.

— « Feng Tang est trop vieux et Li Guang difficile à trouver<sup>6</sup>. » Les hommes de talent sont rares, mais encore plus rares sont ceux qui savent les reconnaître. Quel dommage ! On ne reconnaît pas le génie ! J'ai soixante ans...

Il secoua longuement la tête.

— On n'a jamais reconnu mon génie et je n'ai rien accompli...

Faisant à nouveau face au miroir et frisant ses poils de barbe, il examina soigneusement son

visage.

Comment n'aurait-il pas aimé ce visage ? Il était homme de lettres et aussi homme d'épée. Il avait tout ce que l'homme de lettres devait posséder : humanité, justice, courtoisie et sagesse. Il avait de grandes ambitions pour son pays et une volonté de protéger les traditions qu'on n'aurait pu trouver chez aucun autre lettré. Il se comparait à Yue Wumu<sup>7</sup>. Il avait le teint fleuri, la barbe riche et une voix sonore qui lui permettait de déclamer « Le puissant fleuve coule vers l'est<sup>8</sup> ». Il n'avait que mépris pour les intellectuels chétifs. Lui seul pouvait apporter la lumière au peuple. Il savait tout et ses connaissances étaient profondes. Malheureusement, il n'était que magistrat suppléant ; il n'avait jamais été et ne serait jamais titulaire d'un poste. Il était un génie méconnu. C'était malheureux pour lui, mais ça l'était aussi pour l'humanité à qui il aurait pu apporter beaucoup. Dans un autre ordre d'idées, il aimait vraiment son fils aîné. Les écrits dirigent le monde. Il pouvait transmettre ses propres écrits aux générations futures, mais la gestion était l'affaire de son fils.

Lianbo était inspecteur principal. Le vieux Chen n'aimait pas beaucoup ce titre, mais un inspecteur principal pouvait espérer être promu chef de la Sécurité publique, grade pratiquement équivalent à celui de l'ancien « commandant militaire des neuf portes » ; l'inspecteur principal pouvait donc se considérer au minimum comme officier de troisième rang. Depuis la Révolution<sup>9</sup>, les titres avaient changé et on ne pouvait plus tellement faire de comparaisons. Cependant, même si le titre était moins honorifique, un fonctionnaire restait un fonctionnaire. Autrefois, on étudiait pour devenir fonctionnaire et, dans l'esprit du vieux Chen, il devait toujours en être de même. Pourtant, la morale était inséparable de l'intérêt. Son fils était fonctionnaire et pouvait se débrouiller pour tirer quelques profits financiers de sa fonction. Néanmoins, il faisait preuve de piété filiale ; son père devait donc s'estimer heureux. En pensant à son propre passé pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine jalousie pour son fils. Ce sentiment pouvait être une source d'inspiration pour composer quelques *lüshi*<sup>10</sup> ou quelques *jueju*<sup>11</sup>. C'était triste sans être tragique pour autant.

Le vieux Chen fit quelques pas dans la pièce et sa morosité finit par se dissiper.

— Lianbo, qui avons-nous à dîner ce soir ?

— Seulement quelques familiers, répondit Lianbo en riant.

Son père fronça les sourcils.

— Je n'aime pas beaucoup qu'on vienne me féliciter. Ta piété filiale est le résultat de la bienveillance de ton père. C'est une récompense. S'ils pouvaient comprendre...

— Des familiers : le chef de la Sécurité publique, le directeur Wang...

Il hésitait à citer tous les noms, sachant que son père avait parfois d'étranges sautes d'humeur, mais celui-ci ne posa pas de questions. Au bout d'un instant, le vieux Chen dit :

— Il ne faut pas tout faire préparer par Chen Shou, il faut commander à l'extérieur quelques plats qui sortent de l'ordinaire et en confectionner certains nous-mêmes pour créer une atmosphère plus familiale.

Les yeux du vieillard brillaient. Il était très content de son plan qui mettait en évidence ses dons d'organisateur.

— Alors, Père, je m'en remets à vous pour choisir les plats et j'espère que vous nous ferez l'honneur de boire un verre avec nous.

— Bien sûr. Je vais donner les ordres à Chen Shou et je vous tiendrai compagnie quelques instants. Ne rentre pas trop tard.

Le croissant de lune brillait au-dessus de la maison de l'ouest et la brise emportait les bruits de la cour et les effluves des fleurs d'osmanthe. A l'extérieur, les trois chiens loups de la famille Chen veillaient silencieusement sur les trois voitures à longs capots alignées devant la porte, écoutant les éclats de rire venus de l'intérieur. La soirée était animée. Dans la maison du sud, les trois chauffeurs, le garde du corps en uniforme du chef de la Sécurité publique et le garde en civil de Lianbo faisaient une partie de dominos. Le dîner n'était pas terminé. Il ne s'agissait pas d'une invitation officielle. Lianbo avait simplement réuni le chef de la Sécurité publique, le directeur du bureau de l'Hygiène et le secrétaire du Gouvernement local en les priant de venir avec leurs épouses. Bien sûr, tout le monde savait que Lianbo venait d'acquérir un magasin, mais personne n'en parlait et personne n'avait apporté de cadeaux ; aussi, les invités se sentaient-ils un peu gênés d'être venus les mains vides. Une partie des plats avaient été préparés par Chen Shou, les autres avaient été commandés conformément aux ordres du vieux Chen. Celui dont il était le plus fier était les ailerons de requin aux fleurs d'osmanthe, un plat traditionnel qui était parfaitement de saison. Chen Shou était un excellent cuisinier et tous les invités se régalaient, bien que le vieux Chen ne cessât de le traiter d'idiot. Le vieil homme pouvait être très délicat ou très violent dans ses propos selon l'interlocuteur auquel il avait affaire.

Le vieux Chen avait déjà beaucoup bu et les poches sous ses yeux avaient tourné au violet. Chaque fois qu'il levait son bol, il se caressait la barbe et regardait ses invités comme un général passant ses troupes en revue.

Tout le monde applaudissait.

— Le vieux Maître sait boire !

— Je n'ai vraiment pas bu grand-chose !

Très fier de lui, il ne voulait pourtant pas laisser paraître sa satisfaction, comme s'il savait que l'hypocrisie est une autre forme de la maîtrise de soi. Toutefois, il n'était pas un lettré chétif, il ne pouvait pas oublier qu'il était aussi capable de manier les armes, il devait donc manifester une certaine grandeur de caractère.

— Je peux encore boire quelques bols ! Ha ! Ha ! A la bonne vôtre !

Et il avalait encore un bol. Ses invités le craignaient un peu. Même s'ils avaient un père plus riche et plus célèbre, ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa prestance et son autorité. Il était pour eux évident que, si leur statut social avait été un peu inférieur, le vieux Chen ne leur aurait pas fait l'honneur de boire avec eux. Ils savaient qu'il y avait une part d'hypocrisie dans sa façon de recevoir. Ils avaient d'ailleurs, à l'occasion, recours aux mêmes procédés, mais on ne pouvait s'empêcher d'admirer son maintien et sa faconde. Il tenait du lettré, du poète, du général, du maître des arts martiaux et de l'acteur de théâtre.

Le repas terminé, Chen Fu installa la table de mahjong. Le vieux Chen ne jouait pas et désapprouvait cette activité, mais c'était Lianbo qui invitait et il ne pouvait rien dire. Quand la table fut prête, il ferma un instant ses paupières comme s'il voulait mettre ses prunelles au repos dans les poches qui bordaient ses yeux. Enfin, il bâilla longuement. Lianbo s'empressa de dire en souriant :

— Vénéré Maître, si...

Le vieux Chen ouvrit les yeux et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues. Il ébaucha un sourire pour regarder les invités qui se sentirent obligés de dire quelque chose.

— Le vieux Maître fera une petite partie avec nous ?

Le vieux Chen secoua la tête et poussa un profond soupir.

— Je suis trop vieux.

Il resta encore assis un instant, caressant sa barbe et faisant claquer ses lèvres, puis il se leva lentement.

— Inutile de m'accompagner ! Chen Fu, apporte le thé !

Il s'inclina et se redressa aussitôt. Enfin, il se mit en mouvement et sortit d'un pas majestueux.

Les hommes et les femmes se séparèrent : les hommes dans la pièce de l'est, les femmes dans celle de l'ouest. Lianbo faisait équipe avec son frère. Il le laissa jouer le premier.

Quand ils eurent joué huit parties, Chen Fu et la vieille Liu portèrent les gâteaux aux joueurs. Lianbo dut insister pour qu'ils se servent, car leurs yeux étaient rivés sur les pièces du jeu et ils prenaient les gâteaux à tâtons. Le directeur du bureau de l'Hygiène oubliait l'hygiène et le secrétaire du Gouvernement local faillit avaler un jeton. Lianzhong ne mangeait pas. Il fixait cette pièce blanche de son jeu, inutile pour lui, qu'il n'osait pas rejeter, regrettant de ne pouvoir graver dessus les caractères *si* et *wan*<sup>12</sup> pour en faire la pièce dont il avait tant besoin.

Il ne devait surtout pas se débarrasser de cette pièce qui eût permis au chef de la Sécurité de gagner. En présentant les gâteaux, Lianbo avait pu, par la même occasion, regarder les jeux. Il aurait voulu faire comprendre à son frère qu'il devait rejeter la pièce pour que le chef de la Sécurité puisse rattraper ses pertes qui étaient assez élevées mais, après tout, le jeu était le jeu. On ne pouvait pas faire de cadeaux. Il décida de ne rien dire à son frère. Le chef de la Sécurité allait peut-être faire un bon tirage et la chance allait se mettre à lui sourire. Chef de la Sécurité ou pas, Lianbo ne voyait pas pourquoi il devait s'abaisser à le faire gagner. Il avait été éduqué par son père : ce genre de réception n'était qu'un moyen pour parvenir à une fin. « Aller de l'avant » était depuis toujours la devise de la famille Chen. Il ne resterait pas chef de la Sécurité publique, mais il devait d'abord passer par ce grade. Il méprisait son chef qui avait ces deux pièces blanches dans son jeu. Son frère ne devait pas lui donner la pièce qui lui faisait défaut.

Ils jouèrent encore deux tours et le chef ramassa enfin la pièce qui lui permettait de gagner la partie. Lianzhong, en mélangeant les pièces, sourit en direction de son frère qui lui décocha un regard furibond.

Maintenant que la chance avait tourné, le chef de la Sécurité publique se permit même, en rejetant une pièce, de faire une plaisanterie à l'adresse du directeur du département de l'Hygiène.

Quand la huitième partie fut finie, tous les joueurs se levèrent, mais Lianbo leur fit signe de se rasseoir :

— Continuons. Il n'est pas tard !

Le directeur du département de l'Hygiène aurait bien voulu aller se coucher pour se conformer aux règles de l'hygiène, mais il tenait aussi à prendre sa revanche sur le chef de la Sécurité publique qui l'avait traité de haut. En outre, il se devait de prouver qu'il était un homme capable de violer ses principes.

Quant au secrétaire du Gouvernement local, il préférait garder la neutralité en se contentant de déclarer modestement qu'il ne jouait pas bien.

On n'attendait plus que l'ordre du chef de la Sécurité publique.

— D'accord. Continuons ! Lianbo n'a pas encore joué !

Tout le monde s'empressa d'obtempérer, impatient de reprendre la partie. Lianzhong ne savait trop que faire. Il regardait son frère tout en tripotant les dés, espérant que celui-ci allait lui dire de jouer à nouveau, ne serait-ce qu'une partie, mais Lianbo décida de prendre la succession. Lianzhong se leva sans un mot avec l'enthousiasme du chameau couché qu'on oblige à repartir. On ne pouvait pas

jouer à cinq. Son visage s'empourpra, mais personne ne faisait attention à lui. Il haïssait ces gens et tout particulièrement son frère. Pourtant, il ne pouvait se décoller de la table. S'il ne jouait pas, il allait au moins regarder jouer pour satisfaire sa passion du jeu. Il se rassit donc à côté de son frère. Au bout de quelques instants, son visage retrouva sa couleur normale. Il ne lui resta que deux pastilles rouges sur les pommettes, assez seyantes, même si elles lui donnaient l'air un peu idiot.

La neuvième partie s'engagea. Les joueurs étaient de plus en plus bruyants. Politesse, manières, statut social, éducation... semblaient avoir disparu et même n'avoir jamais existé. Plus la nuit avançait, plus la grossièreté régnait. Une seule chose comptait désormais : les pièces qu'ils reposaient et qu'ils ramassaient. Les sourires affables avaient fait place aux regards cupides. On observait les mains de l'adversaire et on essayait de dissimuler ses réactions. Les lèvres étaient brûlées par le tabac et les gouttes de sueur perlaient sur les nez tandis qu'une odeur moite et fétide se dégageait des corps.

Dans la pièce de l'ouest, les femmes faisaient autant de bruit avec des voix beaucoup plus aiguës. Elles jouaient toutefois plus lentement, car elles n'en étaient qu'à la huitième partie au moment où la neuvième partie commençait dans la pièce de l'est. C'était la femme de Lianbo qui leur posait un problème. De toute évidence, les autres femmes n'aimaient pas sa façon de jouer. Elle jouait d'ailleurs sans enthousiasme, mais elle était indispensable : on ne pouvait pas jouer sans elle et elle ne pouvait pas ne pas jouer. Chaque fois qu'elle déposait une pièce, elle affichait le même sourire gêné, las et désabusé, que personne ne remarquait car l'attention des joueuses était entièrement concentrée sur la pièce qu'elle déposait et, quelle que fût cette pièce, elle n'avait droit qu'aux récriminations. Elle n'osait pas se fâcher et elle en était d'ailleurs incapable. Elle souffrait en silence, craignant seulement que son mari ne vînt voir comment elle jouait, sachant que, si elle jouait mal, elle lui faisait perdre la face. Les trois autres femmes étaient des adversaires coriaces, mais leur façon de jouer ne l'intéressait pas beaucoup. Elle les enviait seulement parce qu'elles savaient jouer et, du même coup, gagner l'estime de leur mari. La femme du chef de la Sécurité publique n'était en réalité que sa première concubine, mais son expertise au jeu lui conférait un statut supérieur et elle pouvait se permettre de mépriser leur hôtesse.

Quand la partie fut terminée, la femme de Lianbo poussa un soupir, mais n'osa pas dire qu'elle en avait marre de souffrir. Lorsque la vieille Liu entra avec le thé, il lui vint soudain une idée. Elle demanda en souriant :

— Mère Liu, que fait Deuxième Maître ?

La femme du chef de la Sécurité publique savait que Lianzhong n'était pas un plaisantin. Pourtant, elle ne tenta pas de s'opposer à ce qu'il remplaçât sa belle-sœur. Le jeu était le jeu et il fallait une certaine virilité pour jouer de l'argent. Quand Lianzhong s'assit à la table, ce fut comme si un souffle nouveau avait redonné le moral aux joueuses. Les visages se firent de plus en plus laids, mais cela ne préoccupait plus les femmes. Même le visage de la plus belle d'entre elles, la femme du chef de la Sécurité publique, était couvert de taches blanches et jaunes comme le papier du mur un jour de pluie. Il commençait à ne plus sentir très bon dans la pièce.

La femme de Lianbo se sentait soulagée d'un grand poids, mais elle ne pouvait pas encore s'éclipser. Elle connaissait ses devoirs. Elle devait remplir une tâche pénible et contre nature qui ne pouvait lui valoir ni considération ni gratitude. Elle restait donc assise à côté de la femme du directeur de l'Hygiène, les mains sur les genoux, souriant vaguement en direction de la table. Elle savait qu'elle n'était rien, rien d'autre que madame Lianbo, quatre syllabes qui la condamnaient à rester clouée sur sa chaise.

Lianzhong jubilait. Il avait un don inné pour le jeu, que ce fût pour le mah-jong, les dominos, les échecs ou les tirages au sort, il possédait non seulement le savoir-faire, mais aussi des mains très

expertes. Pour le reste, il était incapable d'apprendre. S'il s'agissait d'un jeu d'argent, en revanche, il comprenait tout de suite. Cela ne lui donnait pas bonne presse au sein de la famille mais, au-dehors, beaucoup admiraient ses capacités. Il exécrait son père et son frère et il ne pouvait plus supporter de s'entendre répéter par le vieux Chen qu'il avait été pourri par sa mère. Il avait aimé sa mère et il était persuadé que si elle avait encore été de ce monde, il n'aurait pas toujours été en butte à ces humiliations. Maintenant que sa mère était morte, il ne lui restait que sa belle-sœur qu'il aimait et respectait. Cela ne le rehaussait pas dans l'estime du vieux Chen. Il était une exception dans une famille où on méprisait les femmes. Il ne pouvait donc être autre chose qu'un propre à rien.

Chaque fois qu'il réussissait un beau coup, il se tournait vers sa belle-sœur comme un enfant fier de ses exploits qui attend les louanges de l'adulte. Parfois, il lui demandait aussi de venir regarder son jeu tout en sachant très bien qu'elle n'y connaissait pas grand-chose et il ressentait un profond soulagement quand le sourire de sa belle-sœur lui prouvait qu'elle admirait le talent et le savoir-faire de celui qu'elle appelait « Deuxième Maître », heureux qu'il était d'être pour elle « Deuxième Maître » et non le « fardeau » de la famille.

### 3

Il allait bientôt faire jour. Les nuages commençaient à se dessiner dans le ciel. Une brise fraîche apportait les aboiements lointains des chiens et emportait le parfum des fleurs d'osmanthe de la cour. On sentait dans l'air une certaine moiteur et le soleil ne faisait pas encore étinceler les gouttes de rosée accrochées aux brins d'herbe. Au pied des murs, les insectes entonnaient partout leur complainte. La partie de mah-jong était terminée. A l'aide de serviettes chaudes arrosées de parfum, les invités effaçaient de leur visage la crasse de la nuit et allumaient une cigarette qui brûlait leur langue déjà engourdie. Ils quittaient à regret la table de mah-jong, mais il n'était plus question de la partie. Ils parlaient de choses et d'autres maintenant, très poliment, comme s'ils avaient retrouvé leur courtoisie et leurs manières. A la lumière du jour, le statut social de l'hôtesse était remonté d'un cran. Tout le monde se montrait très empressé envers elle et s'enquérissait de la santé de ses enfants. Chen Fu et la vieille Liu servaient la soupe de vermicelle au poulet et les invités, après les politesses d'usage, fermaient les yeux pour la déguster. Les mâchoires se mouvaient et la tête était lourde. Personne ne parlait. On apporta une deuxième serviette chaude avec laquelle tout le monde se frotta le visage tout en serrant les dents pour réprimer les bâillements.

— Monsieur le chef de la Sécurité publique est fatigué ? demanda Lianbo à son supérieur qui se passait une serviette chaude sur la nuque.

— Pas du tout ! Pas du tout !

— Madame Chen a besoin de se reposer. Nous manquons vraiment de politesse.

Le directeur de l'Hygiène se sentait les mains moites et avait vaguement dans l'idée de rentrer pour prendre un médicament. La femme de Lianbo l'assura en souriant que tout était parfait.

Le chef de la Sécurité publique se leva pour dire merci et tous les invités se mirent en mouvement. Son « merci » fut suivi d'un chapelet de « merci ». Chen Fu sortit en courant et klaxonna longuement. Les trois chiens-loups de la maison se mirent à aboyer, déclenchant un concert d'aboiements de tous les chiens errants du quartier. Les invités rivalisèrent de politesse pour sortir. Lianbo ordonna à Chen Fu d'aller chercher des manteaux, car il faisait frisquet. Les invités, tout en grelottant un peu déclinaient l'offre en assurant qu'ils n'avaient pas froid. Finalement, on partit sans manteaux. Les

portières des voitures claquèrent et les klaxons retentirent. Des mains dans lesquelles brillait une cigarette s'agitèrent pour faire au revoir. On entendit encore quelques « Merci », « Rentrez bien »... Chen Fu cria pour rappeler les chiens et s'empressa de fermer la porte d'entrée et de la verrouiller. Il y eut encore quelques longs bâillements dans la cour où flottait un parfum d'osmanthe. Les dernières étoiles luisaient dans le ciel.

Les gouttes de rosée commençaient à briller dans l'herbe. Le vieux Chen s'était levé. Se coucher de bonne heure et se lever matin, travailler dur pour sa famille, il respectait les anciens principes. Tout était calme. On n'entendait que sa voix. Il claquait les portes, toussait, maudissait les chiens et récitait des vers... Il aimait entendre sa propre voix déclamant des poèmes dans le silence. Il se voulait l'annonciateur du jour nouveau.

Dacheng, qui n'avait probablement pas assez mangé la veille, se réveilla en criant qu'il avait faim. Le vieil homme, toujours aux petits soins pour son petit-fils, appela aussitôt Chen Shou pour qu'il lui donnât immédiatement à manger. Bien qu'il n'ait pas fermé l'œil de la nuit, Chen Shou n'osa pas le faire attendre une seule seconde, car s'il avait veillé toute la nuit, il avait aussi reçu une compensation financière et il savait que son maître ne manquerait pas de le lui rappeler. Dans un état semi comateux et dissimulant sa fatigue, il s'empressa donc de préparer à manger pour l'enfant.

Son petit-fils ayant cessé de se plaindre, le vieux Chen put continuer à lire ses poèmes. Il n'existait, pour lui, rien au monde de plus suave que les rires ou les pleurs d'un enfant et le son de la lecture à haute voix. Il avait maintenant les deux. Il pouvait donc s'estimer heureux...

Quand il eut accompli sa tâche, Chen Shou n'osa pas se recoucher et resta à faire silencieusement les cent pas à l'extérieur de la chambre du vieux Chen, craignant qu'il lui fût impossible de rouvrir les yeux s'il se laissait aller à s'allonger un instant. Lorsque la voix de son maître se fit moins forte, il entra pour lui présenter le thé et les gâteaux. Il sortit ensuite pour donner à manger aux chiens et, en catimini, retourna dans sa chambre où il put enfin fermer les yeux.

Ayant mangé quelques gâteaux, le vieux Chen sortit dans la cour pour admirer les fleurs. Non qu'il aimât les fleurs, mais il ne pouvait pas ne pas les regarder lorsqu'elles se trouvaient sur son chemin et il se devait, lorsqu'il était chez lui, de sortir les regarder matin et soir, car les poètes évoquaient souvent les fleurs, l'herbe, le givre et la rosée. Or, s'il avait le droit de ne pas aimer les fleurs, il lui était interdit de ne pas comprendre la poésie. Quand, en automne, le soleil levant faisait étinceler les perles de rosée sur les brins d'herbe, il sentait qu'il aurait dû composer un poème pour exprimer son chagrin. Hélas, tout allait bien, il se sentait parfaitement heureux en pensant à ce nouveau magasin que son fils venait d'acheter. Comment dans ces conditions trouver l'inspiration et comment pouvait-on se dire sage, poète ou homme de lettres si on n'avait pas de chagrin à exprimer ? Pourtant, c'était un fait : à soixante ans passés, il avait raté sa vie. Il avait beaucoup lu, mais il n'avait pas su tirer parti de ses connaissances. « Je n'ai pas de talent et l'Empereur m'a abandonné... » Il ne parvenait pas à se rappeler la suite. Du Fu, Bai Juyi, Su Dongpo<sup>13</sup>... avaient tous été fonctionnaires. Il éprouvait donc un sentiment de vide et de honte. Soudain, il pensa à cette dernière acquisition que son fils venait de lui offrir. Il devait s'occuper de la gestion et commencer par aller voir le magasin. Bien qu'il méprisât le commerce, il devait s'en occuper pour son fils. Il respectait donc, dans une certaine mesure, la « voie de la vertu ». Zi Gong<sup>14</sup> n'était-il pas un homme vertueux ? Certes, il fallait lire les livres, mais pour en tirer profit, il ne fallait pas se contenter de n'être qu'un rat de bibliothèque. Il se mit donc en devoir de s'habiller. Il venait de mettre ses chaussures quand Feng Youcai, l'inspecteur détaché au service de Lianbo qui tenait aussi le rôle de concierge de la famille Chen entra. Il était âgé d'un peu plus de quarante ans et sa bouche ressemblait à celle d'un poisson-chat. Il dit à voix basse :

— Maître, voilà... ils ont apporté, deux... deux enveloppes.

— Et pourquoi viens-tu m'en informer ? demanda le vieux Chen en écarquillant les yeux. La bouche de poisson tenta d'esquisser un sourire.

— C'est que... j'ai mal agi. Le Maître dormait et je n'ai pas osé le réveiller, alors...

Le vieux Chen, gêné, réfléchit le temps de trouver une réponse adaptée à la situation. Il soupira.

— Ils ont joué jusqu'à l'aube. Je sais. Garde-les et tu les donneras à ton patron tout à l'heure. Tout ça ne me regarde pas ! Pas du tout !

Et il s'éloigna, son livre de poésie à la main, sans regarder Feng Youcai. Celui-ci, s'empressa de s'esquiver comme le poisson qui a réussi à passer à travers les mailles du filet. Le vieux Chen jeta un coup d'œil sur le livre qu'il venait de poser ; « La brise du soir se lève<sup>15</sup>... » Le vieil homme était perplexe et il se sentait mal à l'aise. Il n'avait jamais réussi à obtenir un poste de magistrat titulaire et il était incapable de prendre une enveloppe. Ce crétin de Feng Youcai devait rigoler ! On envoyait des enveloppes depuis la plus haute antiquité. Mais devait-on pour autant l'annoncer comme s'il s'agissait d'une lettre apportée par le facteur ? Ce n'était pas très clair et il avait un peu honte. Les écrits dirigent le monde. Il lui manquait seulement l'expérience. Il se regarda dans la glace : « Il ne faut pas sortir ses armes quand le combat fait rage... » Il examina ses yeux : aucune trace de larmes. Il avait la trempe d'un homme de l'antiquité ! Inutile de tergiverser : il devait s'habiller pour aller voir ce magasin. A ce moment, Feng Youcai revint.

— Maître, j'avais oublié. Le président Qian a envoyé quelqu'un dire qu'il souhaiterait que vous alliez le voir pour bavarder un peu.

— Quand ?

— Le plus tôt possible.

Feng Youcai ne sortit que lorsque le vieux Chen ferma ses grands yeux. Le vieil homme savoura un moment le pouvoir dont il pouvait jouir en fermant les yeux et la vie lui sembla soudain reprendre de l'intérêt. Il savait fermer les yeux. Eût-il été ministre, cet art lui eût conféré une formidable autorité. Malheureusement, utiliser ce don sur cet idiot de Feng Youcai était vraiment gâcher la marchandise. La vie était vide. Le lettré n'avait pas été appelé par l'Empereur depuis trois mois<sup>16</sup>... Il décida d'aller voir le président Qian et, pour se dégourdir les jambes, d'y aller à pied. Une légère brise faisait frémir sa longue barbe dans laquelle le soleil mettait des rayons d'or. Ce n'était plus un homme qui déambulait. C'était une formidable image, propulsée par la volonté et la vertu, qui devait servir de modèle aux foules. Ce n'était pas un homme, mais bien un saint qui était à l'intérieur du cadre. Pourtant, tout en marchant, il se disait que tout n'allait pas pour le mieux. Ces enveloppes contenaient certainement des chèques ou était-ce de l'argent liquide ? Aurait-il dû les laisser dans les mains de ce voyou de Feng Youcai ? Peut-être... Si les sommes étaient assez importantes, ne risquait-il pas de se sauver avec les enveloppes ? Et la moralité ? Le vieux Chen voulut faire demi-tour, mais ce n'était pas possible. Son statut social, son code d'éthique, ne le lui permettaient pas. Pourtant, ses soupçons n'étaient pas dépourvus de fondement ! Plus on était cultivé, moins on pouvait faire confiance. La décision était difficile à prendre.

Deux hommes étaient assis dans le salon, le président Qian et le général Wu. Le président Qian avait jadis été sous-secrétaire d'Etat à l'Education et commissaire au transport du sel. Il se faisait maintenant appeler « président », car il était président du Comité de la culture chinoise. Le général

Wu était un ancien militaire. Depuis qu'il avait pris sa retraite, il avait considérablement engraisé et ressemblait plutôt à un riche marchand qu'à un soldat. Il s'était récemment découvert une vive passion pour la lecture.

Le vieux Chen ne les connaissait pas depuis très longtemps. Il avait seulement commencé à les fréquenter après que son fils fut promu au grade d'inspecteur principal. Il éprouvait un certain respect pour Qian Zimei, le président Qian, d'abord à cause de son statut social, ensuite parce qu'il connaissait à fond les classiques, enfin du fait qu'il était très discret et était très fort en matière de finances. Quant au général Wu, il appréciait son amitié, car celui-ci ne connaissant absolument rien avait toujours recours à lui quand il avait besoin de conseils.

Après que les trois hommes eurent échangé les salutations d'usage, le président Qian se remit à tirer énergiquement sur sa pipe à eau en regardant bouillonner l'eau sans rien dire. Le général Wu aurait voulu dire quelque chose, mais il ne trouvait pas ses mots. Il se sentait toujours gêné en présence d'un homme de lettres. Le vieux Chen, pour garder sa dignité, ne disait rien non plus.

Au bout de dix minutes, des petits tas de cendres s'alignaient aux pieds du président Qian, comme des petits tumulus dans le cimetière des pauvres. Il posa sa pipe et se gratta la tête avec le grand ongle de l'annulaire de sa main droite. Un sourire perça sous ses petits yeux comme si une graine profondément enfouie avait germé au printemps pour émettre une petite pousse. Il nettoya ensuite l'ongle qu'il avait utilisé avec celui du petit doigt de sa main gauche et rit en regardant le travail des deux ongles. Il s'adressa au vieux Chen :

— Maître Chen, le général Wu veut lire le *Chunqiu*<sup>17</sup>. Qu'en pensez-vous ? A mon avis, il devrait commencer par le *Shujing* qui me semble plus fondamental. Bien sûr, il peut aussi lire le *Chunqiu*, n'est-ce pas ?

Les mains posées sur ses genoux, le vieux Chen répondit d'un ton très docte :

— Cela forme un tout, les Treize Classiques<sup>18</sup> sont comme un cercle, il est impossible de dire où il commence et où il se termine. Etes-vous d'accord, Maître Zimei ?

Regardant les deux vieillards, le général Wu avait l'impression que leurs propos devaient être du plus haut intérêt, même s'il n'y comprenait pas grand-chose. Se gardant bien d'intervenir, il se contentait d'écouter une voix intérieure qui disait : « C'est très intéressant et très profond. »

— C'est vrai, c'est très vrai ! dit le président en reprenant sa pipe et en préparant un peu de tabac sans toutefois l'introduire dans le fourneau. Après avoir longuement réfléchi, il ajouta :

— Maître Hongdao, pensez-vous que l'étude des *jiaguwen*<sup>19</sup>, puisse présenter un intérêt pour l'étude des Classiques ? Avant-hier...

— C'est...

Le président lui fit signe de continuer. Le vieux Chen, un peu gêné, continua néanmoins :

— La mission des Classiques est de transmettre la voie divine et même les différences d'interprétation ne peuvent leur nuire. De quel secours pourraient bien être des écailles de tortue ? Ha ! Ha ! Ha !

— Voilà une idée brillante ! (Glouglou, glouglou...) Avant-hier, un jeune homme est venu me voir et a justement soulevé ce problème. C'est exactement ce que je lui ai répondu. On peut dire que les grands esprits se rencontrent.

Le général Wu attendait toujours la réponse à sa question. Il ne savait toujours pas s'il devait commencer par lire le *Chunqiu* ou le *Shujing*. Les deux vieillards ne disaient plus rien comme deux coqs ayant interrompu leur combat et se reposant un instant avant de le reprendre.

Le vieux Chen était très fier de lui, car il ne s'attendait pas à gagner aussi facilement. Il n'avait ni le statut social ni l'expérience de Qian Zimei, mais en matière d'érudition, il n'était pas mauvais,

vraiment pas mauvais. Peut-être n'y avait-il pas de rapport direct entre l'expérience et l'érudition. Ou alors, ce qu'on appelait « érudition » était entièrement dans la bouche et plus l'érudition était vaste, plus le cœur était vide. Il n'osait pas trancher la question. Pourtant, son sentiment de victoire s'évanouit peu à peu et il espérait maintenant que le président ou le général Wu allaient aborder un autre sujet.

Ce fut le général Wu qui parla le premier :

— Président, quelles sont les meilleures femmes, celles du nord ou celles du sud ?

La question sonna désagréablement aux oreilles du vieux Chen.

Le général Wu souriait bêtement, la tête penchée de côté faisant ressortir les bourrelets de son cou.

Le président Qian, qui s'était remis à fumer, cligna des yeux et sourit pour masquer sa surprise.

— Général Wu, nous discutons de textes classiques et vous nous parlez de femmes. C'est pour vous venger ?

Sans éprouver la moindre gêne, le général Wu le rassura :

— Je ne cherche pas la dispute. J'ai vraiment envie de savoir. Vous êtes tous les deux plus vieux et vous avez plus d'expérience que moi. Les femmes, qui n'aime pas les femmes ?

— Voilà une bonne question, dit le président en riant.

Le vieux Chen regardait Qian Zimei en silence. Il n'aimait pas le tour que prenait la conversation, mais il ne pouvait pas se permettre de leur déplaire. Leur statut social était supérieur au sien. Il devait donc s'adapter.

— Qu'en pensez-vous, maître Chen ? demanda le général Wu sur sa lancée en élevant la voix.

Le vieux Chen parvint à esquisser un sourire.

— Général Wu, vous plaisantez ! Le sexe fait partie de la vie comme la nourriture. Pourtant...

— Attendez, général Wu, attendez que nous ayons bu quelques verres et je vous répondrai. Mais vous devez d'abord étudier le *Chunqiu* ! dit en riant le président Qian.

Il ne parlait pas très fort. Sa voix ressemblait au halètement du chien.

Le vieux Chen se mit à rire à son tour. Il était aussi fort que le président pour parler de n'importe quel sujet, mais celui-ci lui avait fait découvrir que le lettré peut contrôler le militaire.

Il savait pourtant que son rire sonnait faux. Il savait aussi que s'il n'avait pas été là, le président Qian et le général Wu auraient parlé de femmes. Sa présence était donc importune, il devait se retirer.

— Donc, Maître Zimei, vous avez à parler. Je dois...

Le président Qian l'interrompit.

— Au fait, comme les autres ne se lèvent pas aussi tôt, je n'ai demandé qu'à vous deux de venir. C'est au sujet des inondations. Il nous faut de toute urgence une très grosse somme d'argent. Je voulais d'abord vous entretenir du problème et je discuterai ensuite avec les autres.

— Entièrement d'accord !

Le général Wu avait compris et il était tout prêt à participer à une œuvre de bienfaisance.

— Le président n'a qu'à nous dire ce qu'il faut donner.

— Hier soir, j'ai vu le vieux Yin. Il a donné mille yuans. Chacun doit contribuer suivant ses moyens.

— Alors, je donne deux mille, dit le général Wu en allongeant ses jambes et il ferma les yeux comme si l'affaire ne le concernait plus.

Le vieux Chen se trouvait maintenant dans une position difficile. Il devait assumer ses responsabilités pour ne pas perdre la face. Mais il n'était qu'un pauvre intellectuel qui n'avait jamais été nommé fonctionnaire, comment pouvait-il se comparer à un commissaire au transport du sel ou à un général ? Certes, il possédait maintenant quelques biens, mais il ne pouvait pas s'estimer riche. A

vrai dire, il s'était toujours considéré comme un lettré pauvre et il ne pouvait d'ailleurs trouver l'inspiration poétique que s'il était pauvre. D'autre part, sa richesse avait été acquise par son fils. Il ne pouvait donc se permettre de la dilapider à sa guise, fût-ce en contribuant à une œuvre de bienfaisance. N'était-ce pas se montrer généreux avec l'argent d'autrui ? L'adage « A père bienveillant, fils vertueux » avait un double aspect. C'était pour son fils qu'il voulait se faire des relations utiles ! Et s'il n'agissait pas, que se passerait-il ? Et s'il déboursait de l'argent, de l'argent de son fils, œuvrait-il pour son bien ? Bien sûr, par ce geste, il s'assurait le respect du président Qian et ce n'était pas dépourvu d'avantages pour son fils. Pourtant, l'espoir pour l'avenir et l'argent à déboursier maintenant étaient deux choses qui ne pouvaient se comparer. Pour être respecté, il devait donner suffisamment et il devait donner une réponse très vite. Il ne pouvait pas faire attendre indéfiniment le président Qian. Il faut être joyeux quand tout le monde est joyeux, et triste quand tout le monde est triste. Mais il n'avait jamais pu devenir magistrat titulaire ! Il essayait désespérément de trouver une réponse et se haïssait de ne pouvoir la trouver. Il caressait sa barbe. Ses mains tremblaient un peu.

— Je ne suis qu'un pauvre lettré, mais je ne reculerai pas devant mes responsabilités. Je donnerai autant que le vieux Yin. On ne doit pas craindre la faillite lorsqu'on veut faire le bien ! Ha ! Ha !

Il se rendit compte qu'il y avait dans son rire un léger tremblement.

Pourtant, il se sentait un peu rassuré, comme le malade qui vient d'avaler une potion amère et dont le moral remonte avant qu'elle ait eu le temps de faire effet.

Le général Wu, deux mille ; le vieux Chen, mille, cela faisait déjà une bonne petite somme, mais le président continuait à tirer sur sa pipe sans relever la tête. Le vieux Chen enviait sa maîtrise de soi. Il ne put résister à la curiosité et demanda :

— Pour avoir une idée du total, président, vous donnez combien ?

Le président semblait ne pas avoir entendu la question. Au bout d'un long moment, il répondit, toujours sans relever la tête :

— Hier, j'ai envoyé un mandat de cinq mille. Je vais envoyer aujourd'hui la somme que vous voulez bien me donner. A midi, cela vous convient ? Si vous avez un problème, j'envierai un télégramme pour annoncer votre contribution et dire que l'argent sera envoyé dans la journée.

— Je pense que nous pouvons avoir l'argent avant ce soir, dit le vieux Chen en regardant le général Wu. Celui-ci hocha la tête.

Personne ne trouvait rien à ajouter.

— Maître Hong, dit soudain le général Wu, allons-y, je vous invite à déjeuner chez moi, le président nous fera-t-il l'honneur ?

— Je ne peux pas vous accompagner, car je dois voir plusieurs amis pour notre œuvre.

Il ajouta, en se levant :

— Il n'est pas tard, vous avez le temps...

Le vieux Chen avait hâte de partir, mais l'invitation du général Wu ne l'enchantait guère. Pourtant, il ne pouvait pas refuser, car il était un peu désorienté et ne savait pas trop où aller. Il avait honte d'être dans un pareil état pour mille yuans. Cela était dû au fait qu'il n'avait jamais été ni commissaire au transport du sel ni général. Il avait donc des excuses, mais il était quand même désemparé.

Le général avait sa voiture. Ils furent chez lui en quelques minutes.

La bibliothèque du général Wu, immense et haute de plafond, faisait penser à un gymnase. Les murs étaient couverts de calligraphies et la salle encombrée de tables sur lesquelles s'amoncelaient des bibelots anciens de toutes sortes. Calligraphies et bibelots avaient dû être payés très chers, mais ils étaient pratiquement tous faux. Ce n'était pas facile pour un expert de lui dire la vérité qui, d'ailleurs,

importait peu pour lui. Les jours de pluie ou de désœuvrement, il ne regardait pas sa collection, mais additionnait les prix des objets, d'abord par catégorie : calligraphies : tant, bronzes : tant, jades : tant... et il faisait ensuite le total. Il pouvait ainsi passer de façon agréable une matinée ou un après-midi.

Le vieux Chen ne pouvait pas dire au général que tout était faux, il ne pouvait pas non plus lui dire que tout était authentique. Il se contenta donc de lui montrer quelques pièces fausses en disant :

— La prochaine fois, quand vous voudrez acheter quelque chose, venez me chercher ou alors précisez au vendeur que vous lui rapporterez les faux pour vous faire rembourser...

Tout cet argent dépensé en vain lui faisait mal au cœur.

— D'accord ! J'irai vous chercher. Que j'achète quelque chose ou non, cela nous donnera l'occasion de bavarder un peu.

Le général Wu se lança alors dans un long exposé. Sa maison valait cinquante mille yuans et il ne lui restait que quatre femmes. Il en avait eu neuf, mais il avait dû se séparer de cinq d'entre elles, d'abord pour ménager sa santé, mais aussi pour mener une vie plus rangée. D'ailleurs, si un jour il reprenait du service, il ne tuerait plus autant de gens, car c'était contraire à la morale. Le vieux Chen ne disait rien mais, en l'écoutant, il pensait que s'il avait été lui-même premier ministre, il ne lui aurait pas déplu d'être l'ami de ce général. N'ayant jamais été fonctionnaire, il n'était qu'un lettré sans expérience qui manquait de largeur de vues. Il était un peu rassuré maintenant. Le général avait de bons côtés. Il était généreux et n'avait pas hésité à donner deux mille yuans pour venir en aide aux victimes des inondations. Tout bien considéré, il contribuait au bien-être du peuple. Il ne fallait donc pas l'offenser. L'avenir de son fils dépendait du lettré et du militaire. Les lettres et les armes avaient toujours été complémentaires.

Un domestique apporta une lettre. Le général, sans la regarder, la posa sur une table basse en laque du Fujian. Comme le domestique restait planté devant lui, il jeta un coup d'œil en direction de la lettre et demanda :

— Qu'est-ce que tu attends ?

— C'est urgent. On me demande votre carte de visite.

— Demande-la à monsieur Wang.

Wang était son secrétaire.

— Monsieur Wang est parti manger. Il va probablement falloir attendre...

Le général Wu ouvrit l'enveloppe, sortit la lettre et la tendit au vieux Chen en disant :

— Veuillez jeter un coup d'œil, je n'aime pas lire les lettres.

Et il ajouta à l'adresse du domestique :

— Prends une carte de visite dans le tiroir !

Le vieux Chen sortit ses grosses lunettes de lecture. La lettre était écrite en style classique.

*Respecté Général, recevez tous mes vœux de bonheur, santé et prospérité. J'ai eu l'honneur de vous recommander mon neveu. Je viens d'apprendre que vous étiez en bons termes avec le chef de la Sécurité Qian Zimei qui est lui-même l'ami du commandant Qin. J'espère que vous pourrez parler de mon neveu au chef de la Sécurité et je vous adresse six mille yuans que vous pourrez partager. Si le chef de la Sécurité intervient en faveur de mon neveu, je suis assuré du résultat et je vous serai éternellement dévoué.*

*Votre frère,*

*Ma Yinglong.*

Le vieux Chen essaya de dissimuler son sourire derrière sa barbe. La supériorité du lettré venait de ce qu'il pouvait rire de la chose écrite.

Il n'oublierait jamais cette lettre.

— De quoi s'agit-il ? demanda le général.

Le vieux Chen était perplexe. Pouvait-il lire une telle lettre à haute voix ? Ils n'étaient pas amis intimes. Il pensa d'abord traduire la lettre en termes acceptables à l'oreille, mais il était difficile de trouver un euphémisme équivalant à « six mille yuans ». Le général Wu serait-il capable de comprendre ? Il traduisit donc la lettre en langue populaire, craignant d'embarrasser le général. Celui-ci comprit parfaitement et dit, avec le plus parfait naturel :

— Il vaut mieux ne pas avoir trop de frères jurés de cette espèce. Ça attire des ennuis !

Ces paroles furent, pour le vieux Chen, une révélation.

## 5

La femme de Lianbo tricotait des chaussettes pour son fils idiot. La bouche entrouverte, elle comptait de temps en temps les mailles. Lianbo entra. Elle jeta un coup d'œil dans sa direction, esquissa un vague sourire et baissa la tête pour reprendre son travail. Lianbo ressentit comme un malaise. Il avait l'impression de se trouver devant une étrangère. Il ne retrouvait pas la femme qu'il avait épousée. L'air désabusé, il s'assit lentement sur une chaise. Il n'aurait pas admis qu'il la haïssait, mais il ne pouvait plus l'aimer. Elle n'était plus qu'un morceau de viande, un morceau de viande qu'il détestait. Il n'avait plus rien à lui dire et il ne pouvait plus la toucher.

Histoire de dire quelque chose, il demanda :

— Les enfants sont couchés ?

Avec une de ses aiguilles, elle indiqua la direction de l'ouest.

— La mère Liu vient de les emmener.

Et elle reprit son tricot, semblant prendre plaisir à concentrer son attention sur la petite chaussette et remuant légèrement les lèvres pour compter les mailles, ce qui la faisait paraître un peu bête.

Lianbo alluma une cigarette. Il avait le sentiment d'être une cheminée, haute et vide, incapable de faire autre chose que d'émettre de la fumée. Quand il eut fumé la moitié de la cigarette, la situation lui parut insupportable. Il voulut se lever pour partir. Il savait où aller mais il ne bougea pas, car il avait eu une dure journée et il n'avait pas envie de ressortir. Il regardait sa femme, essayant de lui trouver quelque chose d'attirant. Il crut, l'espace d'un instant, y être parvenu, mais l'impression ne dura pas. Il cessa de la regarder et dit quelques banalités, de celles dont un homme est censé parler avec sa femme. Elle ne répondit rien, se retenant même de tousser pour ne pas faire le moindre bruit.

Alors, il demanda à voix basse, mais d'un ton très dur :

— Tu ne dis rien, tu es muette ?

Elle s'immobilisa, appuyant son tricot sur sa poitrine.

— Tu m'as fait peur !

Lianbo ne put contenir sa colère plus longtemps. Il jeta violemment par terre sa cigarette.

— J'en ai marre !

— Que se passe-t-il ?

Elle posa son tricot pour se lever.

Il n'ajouta rien. Voyant l'air effaré de sa femme, il se radoucit un peu et écrasa du pied la cigarette

qui brûlait encore sur le sol.

Elle le regardait, l'air hébété, comme un poulet affolé, totalement désemparée.

Ne sachant s'il devait rire ou se fâcher, il reprit :

— Dis quelque chose ! Et arrête de tricoter cette connerie ! On n'est pas encore en hiver. Ça ne presse pas !

— Le froid risque d'arriver plus vite qu'on ne pense.

Il avait beau chercher, il ne trouvait rien à lui dire. Si la même scène s'était déroulée au début de leur mariage, ils auraient eu autre chose à faire qu'à parler. Mais, désormais, tous les sentiments qu'ils avaient pu éprouver l'un pour l'autre étaient morts à jamais. Ils pouvaient continuer à dire qu'ils étaient mari et femme, c'était la seule chose qui les rattachait encore l'un à l'autre. Si donc, il ne voulait pas rompre ce lien, il devait rentrer à la maison tous les soirs, mais il ne trouvait absolument rien à dire à sa femme. Il pensa à son frère.

— Et Deuxième Maître ?

— Je ne sais pas ; il n'est pas rentré.

Elle pensa qu'elle devait ajouter quelque chose.

— Il n'est pas rentré pour manger. On l'a probablement gardé pour faire le quatrième au jeu.

— Il va falloir lui trouver une femme pour lui éviter de traîner au-dehors.

Un peu plus détendu maintenant, Lianbo s'était allongé sur le lit, les mains sous la nuque. Il demanda :

— Qui est cette fille dont tu m'as parlé ?

— La troisième fille de la famille Zhang. Elle est belle comme une fée.

— Qu'elle soit belle ou laide n'a pas tellement d'importance.

Elle éprouva un petit pincement au cœur. Lorsqu'elle était jeune fille, sa famille n'était pas aussi riche que la famille Chen, mais elle était, elle aussi, très belle.

Lianbo cessa de s'intéresser à elle pour se concentrer sur son problème : la difficulté de trouver une femme pour son frère. Celui-ci n'avait aucune aptitude particulière et se reposait entièrement sur son frère aîné qui, lui-même, n'avait pas encore atteint un statut suffisamment enviable. Il se heurtait donc à un problème épineux : il ne pouvait ni viser trop haut, ni descendre trop bas. En tout cas, Lianzhong profiterait du statut de son frère. Lianbo ressentait un certain malaise. Pour l'honneur de la famille Chen, il aurait fallu qu'il trouvât une femme de statut relativement élevé. Lianzhong était idiot, mais les idiots sont réputés avoir de la chance. C'était le frère aîné qui avait tous les problèmes. Autant laisser tomber pour l'instant ; on verrait plus tard.

Il valait mieux penser à ses propres problèmes. L'atmosphère était irrespirable. Il ne pouvait plus rester dans la pièce.

— Au fait, si je disais à Xiao Feng de venir ? Tu aurais une copine. C'est une brave fille.

Elle continuait à sourire, mais c'était pour ne pas pleurer.

— Comme tu voudras.

— Pas de « comme tu voudras » ! Est-ce que ça te ferait plaisir ?

Il s'assit sur le lit.

— Ce n'est pas seulement pour moi ; elle t'aiderait. C'est une brave fille.

Sa femme ne trouvait rien à répondre, incapable de faire autre chose que sourire.

Il s'énerma.

— Parle ! Si tu es d'accord, ça simplifiera les choses !

— Alors, tu n'attends pas que Deuxième Frère soit marié ?

Elle était cruelle. Elle ne pleurait pas ; elle n'élevait pas la voix ; elle utilisait son frère. C'était

cruel. Lianbo était le fils préféré du vieux Chen. Or, celui-ci ne pouvait pas conseiller à son fils de prendre une concubine. Pourtant, il aurait aimé avoir un autre petit-fils, car Dacheng était idiot et sa bru aurait peut-être du mal à avoir un autre fils. Attendre que son frère soit marié ! Quelle phrase pompeuse ! Pourquoi se préoccuper de ce moins que rien ? Une femme avec qui il était marié depuis plus de dix ans qui lui tenait tête ! Il se leva et mit son chapeau, incapable de rester une minute de plus dans cette pièce.

— Où vas-tu à cette heure ?

Il ne répondit pas.

## 6

La lune projetait l'ombre des arbres sur le mur de la petite maison. On se serait cru devant un tableau. Il frappa légèrement à la porte, la bouche sèche, impatient d'entrer. Ce fut la mère de Xiao Feng qui ouvrit. Il eut préféré voir Xiao Feng elle-même. Aux salutations d'usage, il répondit par un grognement et se précipita vers la chambre du nord. La pièce était petite, très propre et décorée de fleurs d'osmanthe. Elle sortit de la chambre de l'est.

— Ah, c'est toi ?

La vieille mère n'osa pas entrer et alla dans la cuisine préparer le thé. Il voulut serrer Xiao Feng dans ses bras, mais, l'ayant regardée, il hésita, respirant le parfum des fleurs. Elle n'était pas maquillée et son teint paraissait cireux. Elle avait le tour des yeux rouge et semblait avoir vieilli d'un coup. Lianbo s'assit sur une chaise, ne sachant que dire. Elle sourit.

— Je vais me passer un peu d'eau sur la figure.

La vieille mère apporta le thé et dit quelques banalités pour rompre le silence, mais il ne l'écouta pas. A la lumière de la lampe, les cheveux blancs de la vieille femme semblaient avoir augmenté de volume et faisaient comme une auréole que Lianbo regardait d'un air ahuri, la tête vide.

Xiao Feng revint quelques instants plus tard. Elle s'était un peu poudré le visage et avait revêtu un *qibao*<sup>20</sup> vert clair orné de petites fleurs qui la rajeunissait un peu. Lianbo aimait cette tenue, mais il ne pouvait oublier ses yeux rouges et son teint cireux. Il se sentait frustré. Pourtant, il ne pouvait pas partir, car elle était quand même attirante. De toute façon, il ne voulait pas rentrer, car il aurait perdu la face devant sa femme. La vieille mère les laissa seuls.

Sans rien sur le visage, on ne pouvait pas dire qu'elle était laide et, le visage poudré, elle n'était pas d'une beauté ensorcelante. Elle était grande et avait un long visage ovale, un nez délicat et de belles dents blanches. Bien qu'elle ne respirât pas la santé et ne fût pas la coquette, elle était d'abord agréable. Elle possédait un charme naturel qui, comme une brume de printemps ou une pluie d'automne, l'enveloppait tout entière. Nul n'aurait su dire ce qui plaisait en elle, mais elle avait une grâce innée qui donnait à ses moindres gestes douceur et élégance. Ses vêtements semblaient voiler son corps comme un léger nuage flottant devant la lune. Elle ne souriait pas souvent, mais lorsqu'elle souriait, découvrant ses jolies dents, elle devenait superbe l'espace d'un instant, le temps que son sourire s'évanouisse, laissant à celui qui la contemplait le sentiment qu'on ressent en voyant soudain disparaître par-dessus le mur du jardin le papillon blanc qui s'était posé une seconde sur une fleur.

— Comment se fait-il que tu viennes si tard ? demanda-t-elle en lui tendant une cigarette et en lui lançant une boîte d'allumettes.

— J'ai eu du travail, répondit Lianbo, maintenant détendu.

En regardant monter la fumée bleue, il se demandait pourquoi il tenait tant à cette femme anémique. C'était étrange : depuis qu'il la connaissait, il n'avait fréquenté les maisons de passe que pour accompagner quelqu'un. Dans son cœur, il n'y avait qu'elle.

— Tu avais encore les yeux rouges, pourquoi ?

— Pour rien...

Elle esquissa un faible sourire qui exprimait pourtant tout ce qu'elle avait sur le cœur.

— J'avais un peu mal à la tête et je ne m'étais pas lavé la figure après manger.

— Vous vous êtes encore disputés. C'est sûr !

— Je ne voulais pas te le dire, dit-elle en fronçant les sourcils, mais mon frère est encore revenu.

Lianbo, soudain préoccupé, but une gorgée de thé.

— Où est-il ?

— Il est parti. Il a eu peur quand nous lui avons dit que tu venais.

— Si jamais je le rencontre, ça va barder !

— L'argent de ma mère, il a encore...

Elle s'arrêta et soupira comme si elle craignait d'avoir trop parlé.

— Je peux le forcer à partir !

Lianbo était sûr de son pouvoir.

— Rien ne presse, il peut...

— Que peut-il contre Lianbo ?

— Rien. Mais nous pouvons lui être reconnaissants.

— Comment ça ?

— Sans lui, nous ne serions pas ensemble. Qu'en penses-tu ?

La remarque déclencha l'hilarité de Lianbo.

— Je n'avais encore jamais rencontré un tel entremetteur !

Elle fronça les sourcils.

— Ce n'est pas de ma faute si ma mère a un tel fils. En apparence, elle le déteste mais, au fond de son cœur, elle l'aime profondément. Les mères sont probablement toutes comme ça. Il n'y a que moi qui souffre.

— D'accord, parlons un peu d'autre chose. De toute façon, je n'ai rien à craindre de lui.

En réalité, il aimait assez écouter ses doléances, qui lui donnaient le sentiment de sa supériorité et de sa puissance, et c'était tout de même plus agréable d'être ici que d'être chez lui à se regarder avec sa femme dans le blanc des yeux.

— Au fait, je ne rentrerai pas chez moi aujourd'hui.

— Vous vous êtes encore disputés ; à cause de moi ?

Elle essaya en vain d'esquisser un sourire.

— C'est bien à cause de toi, mais nous ne nous sommes pas disputés. Je suis libre et personne n'a le droit de me dire qui je dois aimer. Pourtant, j'ai une idée. Tu m'appartiens et je veux que tu viennes habiter chez moi. On ne peut pas continuer comme ça !

— Pourquoi pas ? demanda-t-elle en baissant la tête.

— Comment ?

Comme si elle ne remarquait pas qu'il était en colère, elle répondit d'une voix douce :

— On peut très bien continuer comme ça.

Il répéta :

— Comment ?

— Tu ne sais toujours pas ?

Il ricana.

— Non, je ne sais pas ! En tout cas, je sais que les femmes sont une calamité. Elles dévorent l'homme, elles boivent l'homme et, quand elles sont rassasiées, elles le persécutent. Elle ne veut pas que tu viennes chez nous et toi, tu ne veux pas la voir. Je le sais. En tout cas, quand je dis quelque chose, je le fais !

Il redressa sa taille d'anguille.

Elle se tut.

N'ayant aucun espoir pour l'avenir, elle préférait vivre au jour le jour sans penser à son triste passé. Pourtant, couchée à côté de Lianbo, elle ne dormait pas et les souvenirs l'assaillaient sans qu'elle puisse les repousser. Elle ne pouvait rien faire d'autre que pleurer.

Elle ne s'appelait pas « Xiao Feng » [Petit Phénix]. Son vrai nom était Song Fengzhen. C'était Lianbo qui l'avait baptisée « Petit Phénix ». Cela ressemblait à un nom de concubine. Elle était sortie de l'Ecole normale et avait trouvé un poste dans une école primaire. Elle ne pouvait pas se marier, car elle devait subvenir aux besoins de sa mère, mission que son frère, Longyun, refusait d'assumer. Sa mère avait beaucoup souffert pour ses enfants. Puisque la piété filiale était un devoir et qu'elle devait rester avec sa mère, elle avait simplement laissé passer les nombreuses occasions qu'elle avait eues de se marier.

Dans l'école où elle enseignait, tout le monde l'aimait beaucoup pour son abord affable et son caractère tolérant. La directrice était une vieille fille de quarante ans. Elle dirigeait l'école depuis plus de dix ans. Elle était extrêmement bizarre et fantasque et portait une perruque. Mais, puisqu'elle était riche et voulait diriger une école, personne ne pouvait l'en empêcher. Elle n'avait rien trouvé à reprocher à Fengzhen, mais elle avait un jeune frère qui lui avait dit qu'elle n'était pas une fille convenable. Pour cette raison, elle exérait la jeune fille. Celle-ci avait très peur de perdre son emploi. Elle était allée trouver la directrice pour lui dire que son frère la poursuivait de ses assiduités et lui écrivait des lettres, mais qu'elle ne répondait pas à ses avances. Avoir un amoureux était le principal motif de renvoi car, étant vieille fille, la directrice, ne pouvait tolérer ce genre de relations. Elle avait d'ailleurs pour elle l'opinion publique, nombreux étant ceux qui pensaient que, si toutes les directrices d'écoles avaient appliqué le même règlement, le pays serait devenu soudain, comme par miracle, infiniment plus puissant. Fengzhen était donc persuadée que la directrice ferait le nécessaire pour que son frère cessât de l'importuner.

Malheureusement, la directrice se contenta de la mettre en garde :

— C'est une chose grave que de lancer des fausses accusations. Si tu tentes à nouveau de séduire les hommes, tant pis pour toi...

Fengzhen retint ses larmes. Elle aurait voulu démissionner sur-le-champ, mais elle ne pouvait prendre ce risque. Il valait mieux attendre d'avoir trouvé autre chose.

Mis au courant, tout le monde prit parti pour Fengzhen, ce qui eut pour résultat de provoquer l'ire de la directrice. Un matin, lors du rassemblement, elle admonesta violemment professeurs et élèves. Incapable de se contenir, un grand élève lui cria : « Il vaudrait mieux vous occuper de votre frère plutôt que de vous en prendre à nous ! » La directrice partit d'un grand rire :

— Ce n'est pas à mon frère que je dois m'en prendre, mais plutôt au professeur responsable.

Elle brandit une feuille de papier.

— Regardez ! Une reconnaissance de dette faite à mon frère pour cinq cents yuans ! Song Fengzhen, j'ai toujours été gentille avec toi et c'est comme ça que tu traites tes amis ? Alors, ne te présente plus devant mes yeux !

Fengzhen se mit à trembler. Tous les élèves lui devinrent soudain hostiles et certains la huèrent.

Comme une somnambule, elle parvint à rentrer chez elle. Elle n'osait pas pleurer. Elle savait que cette reconnaissance de dette avait été signée par son propre frère. Pourtant, elle ne pouvait pas en informer sa mère et elle ne pouvait pas non plus avouer qu'elle était renvoyée. Elle dit seulement qu'elle ne se sentait pas bien et avait demandé deux jours de congé. Elle espérait trouver rapidement un autre emploi.

Aucun de ses amis ne manifesta le moindre empressement pour l'aider. Quand Longyun revint, il admit sa faute d'une voix empreinte de la plus grande sincérité :

— Grande sœur, je sais que tu me pardonnes. J'avais besoin d'argent pour mon travail. J'ai mal agi, mais mon but était pur. Tu es la seule qui puisse m'aider, de même que tu es la seule qui puisse subvenir aux besoins de notre mère. Tu dois te sacrifier. Tu dois prendre conscience de la réalité. Il faut que tu paies ma dette de cinq cents yuans. Je n'avais pas l'intention de te vendre au frère de ta directrice. J'ai un inspecteur de police aux troussees. Si tu mets la main sur lui, il ne pourra pas mettre la main sur moi : tu comprends ? Tu peux te le faire. Il pourra te donner les cinq cents yuans pour te permettre de les rembourser. Il pourra aussi te trouver du travail et subvenir aux besoins de notre mère. Je le répète : tu peux te le faire. Si tu me protèges, il ne pourra pas me faire d'ennuis. Je dois me sauver, grande sœur, car il est sur mes talons. Au revoir. Pardonne-moi si je n'ai pas le temps de te demander ce que tu en penses. N'oublie pas, grande sœur. Tu dois être réaliste.

Elle avait parfaitement compris : elle devait se sacrifier.

Tout s'était déroulé comme son frère l'avait prévu, sauf une chose : Lianbo n'avait jamais essayé de lui trouver du travail. Il voulait simplement qu'elle couche avec lui. Désormais, elle ne sortait plus de la maison. C'était comme si elle n'existait plus. Elle servait à protéger son frère. C'était un mauvais fils, un instable, un voyou. Elle ne cherchait pas à tirer profit de sa relation avec Lianbo pour l'aider. Elle attendait que le temps passe, n'ayant plus aucun espoir pour son avenir.

## 7

Le vieux Chen avait beaucoup appris : ceux qui sont doués peuvent enseigner aux autres, ceux qui ne sont pas doués doivent apprendre auprès des autres. Quelle honte ! C'était à cette dernière catégorie qu'il appartenait. Mais il ne pouvait pas refuser d'apprendre. Ne pas savoir une chose était une honte pour le sage et il se devait d'étudier toute sa vie. A qui pouvait-il s'en prendre de ne pas avoir été nommé magistrat titulaire ? S'il avait été fonctionnaire, il n'aurait plus rien eu à apprendre. Ses grands-parents avaient été hauts fonctionnaires. Ses parents, en revanche, n'avaient jamais rien fait de remarquable. Son père ne comptait pas pour grand-chose dans l'arbre généalogique et, lui-même, n'avait guère fait mieux. Même si tous ses espoirs reposaient sur son fils, il ne devait pas pour autant rester inactif. Il était resté au bas de l'échelle, mais il pouvait aider son fils à atteindre le sommet. S'il ne pouvait pas lui-même devenir fonctionnaire, il pouvait au moins se faire, parmi les fonctionnaires, des relations qui permettraient à son fils de connaître une brillante carrière. Cela ne faisait aucun doute : devenir fonctionnaire avait toujours procuré des avantages. Même à la retraite, un commissaire au transport du sel ou un général avaient des revenus. Les anciens fonctionnaires et les nouveaux se serraient les coudes. Il fallait à tout prix se faire des relations ou épouser une femme qui comptait un fonctionnaire dans sa famille. Un homme qui parvenait à devenir fonctionnaire assurait le bonheur de trois générations. C'était parfaitement évident. Quant à son deuxième fils qu'il avait jusqu'à ce jour considéré comme un inutile, il devenait soudain un trésor précieux. Lianbo était malheureusement

marié, Lianzhong, par contre, représentait l'espoir. Le général Wu avait peut-être une petite sœur ou une fille qui n'était pas mariée. Lianzhong était un propre à rien, mais le général Wu était-il beaucoup plus brillant ? C'était décidé : Lianzhong devait épouser une fille riche. Qu'elle fût un peu vieille ou un peu laide importait peu ! Lianbo n'était certes qu'un inspecteur général, mais âge et laideur constitueraient des atouts dans la négociation. Il pourrait toujours dire : « D'accord, le statut social de la famille Chen n'est pas très élevé, mais votre fille n'est pas non plus une beauté. » Quelle honte ! La famille Chen devait s'abaisser à négocier. Hélas, il n'y avait pas d'autre solution. Ce n'était pas de sa faute s'il n'avait jamais eu l'occasion de mettre en pratique ses compétences. Il ne fréquentait que des gens brillants et n'avait jamais affaire aux ignorants. C'était un honneur infiniment plus grand ! Le vieux Chen se réjouissait intérieurement.

Il fit donc part de son problème au général Wu qui, non sans un certain manque de tact, lui demanda à combien s'élevait sa fortune. Le vieux Chen n'aurait pas voulu le dire, mais il ne pouvait pas ne pas répondre. Il devait toutefois l'exagérer un peu. Le sage doit craindre moins la pauvreté que la perte des principes. Il aurait dû répondre : « J'ai quelques arpents de terre et une assez belle chaumière. » Cette réponse eût satisfait son sens de la morale, mais, en la circonstance, elle eût semblé un peu trop poétique. On n'était plus en train de badiner, mais bien de traiter une question concrète et une question concrète ne pouvait pas être source d'inspiration poétique. Il fallait absolument en rajouter pour ne pas risquer d'être méprisé.

— Bien que nous ne soyons qu'une famille de lettrés, nous possédons quelques centaines de milliers de yuans et nos ancêtres ont occupé de hautes fonctions...

Il devait rehausser le prestige de son fils.

Le général Wu l'interrompit d'un ton chaleureux :

— Lianbo doit aussi avoir de la ressource. Quand on n'est pas très haut placé, il faut savoir se débrouiller.

— Il ne se débrouille pas trop mal, pas trop mal...

Le vieux Chen ne pouvait pas parler aussi franchement que le général.

— C'est bon, vieux maître, faites-moi confiance et attendez ma lettre !

Le vieux Chen poussa un soupir. Il ne manquait donc pas de sens pratique. Dommage qu'il n'ait jamais pu devenir fonctionnaire. Après s'être réjoui, il devait s'apitoyer sur son sort. Il remua faiblement les lèvres pour marmonner : « Il faut un peu d'argent pour pouvoir s'enivrer, il faut une période prospère pour pouvoir chanter... »

Le général Wu se frappa sur la cuisse.

— Je mérite des coups ! J'oubliais ! Baozhai a bien une sœur qui n'est pas mariée !

Il regardait le vieux Chen comme si tout le monde était censé connaître Baozhai.

— Qui est Baozhai ? demanda le vieux Chen qui, n'ayant pas espéré trouver aussi vite, était maintenant vaguement inquiet.

— Meng Baozhai, bien sûr, un homme très bien ! Il a été promu au grade de commandant après sa victoire à Nankou. A la suite de la trahison du général Qiu, il a été rayé des cadres. Il n'est donc pas très riche, mais il doit bien posséder quand même deux cent mille yuans. Laissez-moi réfléchir... Il doit avoir quarante et un ou quarante-deux ans et sa sœur, même si elle est un peu vieille, ne doit pas avoir plus de vingt-cinq ou vingt-six ans. C'est parfait ! On fait comme ça. Je vais le voir demain ; c'est un très bon ami. C'est vraiment très bien !

Le vieux Chen ne savait pas trop ce qu'il devait penser. Les choses avaient trop bien marché. Il devait y avoir un os quelque part. Quel était finalement le statut social de ce Meng Baozhai ? Le mariage était l'affaire de toute une vie et ne pouvait être traité comme une plaisanterie. Pourtant, il

était difficile de mettre en doute les intentions du général Wu. Comment pouvait-il refuser ce qu'il était venu quémander ? Mais, se marier avec la fille d'un commandant ! Son fils aîné était quand même inspecteur général ! Le sort de ses descendants dépendait du destin. Tout était possible ! Si le destin ne lui était pas favorable, il pouvait épouser une princesse, cela ne servirait à rien. En tout cas, son père aurait fait ce qui était en son pouvoir. D'ailleurs, le projet du général Wu n'aboutirait peut-être pas. Il hocha la tête.

En quittant le général Wu, il retrouva sa gaîté. Même si ce n'était qu'un essai, il pouvait considérer qu'il avait remporté une victoire car, si le général Wu l'avait méprisé, il n'aurait pas accepté de s'entremettre avec un tel empressement. Si ça ne marchait pas cette fois, on avait le temps de revoir la question. Il était assez fort pour introduire sa famille dans un autre cercle. Et pour Lianzhong, ce n'était pas mauvais. Il était un peu idiot, mais son père allait relever son prestige !

Il laissa donc tomber ce problème pour penser à celui des mille yuans. Il avait été obligé de se vanter de posséder plus de cent mille yuans. Il n'avait pas pu faire autrement, mais le sage devait pouvoir s'adapter à une situation nouvelle. A vrai dire, bien qu'il ne possédât pas une telle somme, un millier de yuans ne devait pas poser de problème. Pourtant, l'argent que donnaient le président ou le général ne sortait pas de leur poche. Un commerce rapportait trois ou quatre mille... Ces enveloppes... Pourquoi aurait-il dû prélever l'argent sur sa fortune personnelle ? D'ailleurs, cette œuvre de bienfaisance n'était-elle pas un commerce ? Tout fonctionnaire savait gérer les fonds. Les écrits dirigent le monde. Lianbo avait probablement aussi cette capacité. Il n'y avait rien de mal à recevoir quelques enveloppes. S'il les avait refusées, quelqu'un d'autre les aurait acceptées. Personne ne pouvait se permettre de perdre le sens des réalités. Comment pouvait-il donner ces mille yuans sans faire appel à Lianbo et sans les prélever sur sa fortune personnelle ? Le vieux Chen réfléchissait désespérément. Il comprenait mieux les choses maintenant. Après n'avoir été toute sa vie qu'un pauvre lettré, il pénétrait désormais le monde des fonctionnaires et allait enfin résoudre un problème concret. Lianbo était un fils vertueux, il devait s'en réjouir, mais cela ne suffisait pas. Il ne pouvait pas demander ces mille yuans à son fils. Il devait à tout prix trouver une solution. La piété filiale du fils était l'affaire du fils et le savoir-faire du père était l'affaire du père. C'était à lui qu'incombait de trouver les mille yuans et de marier son deuxième fils. Il allait montrer aux jeunes qu'il était autre chose qu'un minable intellectuel.

Dans la rue, le soleil paraissait plus radieux que d'habitude. Les grains de poussière scintillaient dans l'air et les légers nuages blancs semblaient vouloir se fondre dans le bleu du ciel. Le vieux Chen se sentait fatigué mais heureux. Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front. Il marchait d'un pas altier. En ce début d'automne, les jeunes avaient revêtu leurs habits de demi-saison. Les yeux de ceux qui marchaient seuls semblaient chercher quelque chose et ceux qui marchaient par deux se donnaient la main ou se tenaient par le cou. Le vieux Chen leur décochait des regards venimeux. Des filles collées contre les garçons ! Comportement de voyous ! S'il avait encore pu devenir fonctionnaire, il aurait mis fin à cet état de choses. La vertu commandait d'aimer le peuple et de respecter les rites. Toutefois, quand le désordre s'installait, le châtement devenait nécessaire et on ne pouvait éviter de faire tomber quelques têtes. Pour causer la décadence d'un pays, il fallait un esprit malin et ces garçons et ces filles étaient l'esprit du mal. Seule l'étude des classiques confucéens pouvait permettre de : « se cultiver, mettre de l'ordre dans sa famille, bien gouverner et apporter la paix dans le pays tout entier<sup>21</sup> ».

Puisqu'il ne serait jamais fonctionnaire, il suffisait qu'il se comportât comme un sage en se cultivant pour se perfectionner et en faisant régner l'ordre dans sa famille. « Les saints ont disparu, mais leurs écrits restent... » Il fallait oublier le comportement scandaleux de ces garçons et de ces

filles. S'il ne pouvait propager la moralité, il garderait au moins la sienne pour lui.

Il pensa qu'il était de son devoir d'aller voir le nouveau magasin. Puisque le fils vertueux avait fait cette offrande au père, le père se devait d'aller jeter un coup d'œil avant la réouverture pour donner quelques conseils. Qu'il fût commerçant ou fonctionnaire, si le ciel lui avait accordé la vertu, il devait l'utiliser pour le bien des autres.

Le magasin de céréales Juyuan était sur le point de rouvrir. Au-dessus de l'entrée, la banderole jaune déchirée dans le coin droit laissait voir la peinture laquée noire et brillante et, fraîchement calligraphié en rouge, le caractère « peuple ». Des hommes, torse nu, déchargeaient deux grosses charrettes de farine, la sueur traversait le torchon déchiré qui leur protégeait le dos et un givre blanc recouvrait leurs sourcils et leurs cheveux. Les grosses mules, la bouche collée contre les sacs de farine, balançaient leur queue pour chasser les petites mouches importunes. Les mouches bleues, alléchées par l'odeur mêlée de sueur et de farine, traçaient dans l'air des sillons lumineux. A l'intérieur du magasin, régnait une activité fébrile. Les employés remplissaient de céréales les corbeilles dûment étiquetées de papier rouge. La balle de grain volait dans l'air et déposait une couche jaunâtre sur le comptoir qu'on venait de repeindre en vert. Tout avait été redécoré à neuf, de vert et de rouge, et laissait la même impression désagréable que la jeune paysanne qu'on a passé des heures à préparer pour son mariage. Comme de gros oreillers moelleux, les sacs de farine, marqués d'inscriptions vertes, s'entassaient déjà à hauteur d'homme, mais on en apportait encore. L'œil était surtout attiré par le vieux Guan dans sa niche, son visage rouge et les deux grosses bougies rouges qui brûlaient devant lui.

Le vieux Chen attendait toujours que Sun, le responsable du magasin, vînt l'accueillir, mais comme personne ne lui prêtait la moindre attention, il commençait à s'impatienter.

— Dégagez ! Ne restez pas dans le chemin, crièrent deux porteurs de farine en lui jetant un regard furibond.

Il rugit :

— Appelez-moi le gérant du magasin !

Un employé cria :

— Le père du patron ! Le père du patron !

Aussitôt, tout le monde s'immobilisa et, sous la couche de sueur et de farine, une expression de respect apparut sur les visages.

Maintenant rassuré, le vieux Chen, feignant l'indifférence, regardait le caractère « peuple » peint en rouge au coin de la pancarte.

Le gros Sun sortit en se dandinant. Le soleil faisait briller les plis de son visage hilare et sa veste en soie du Shandong. Ses chaussures à grosses semelles blanches avaient de quoi surprendre.

— Je vous en prie, je vous en prie, Maître ! dit-il avec son plus avenant sourire. Il fit un signe de tête à un apprenti pour qu'il apportât du thé et une serviette. Il était parfaitement calme et assumait à merveille son rôle de gérant du magasin.

Les odeurs de peinture fraîche, de tabac, de crottin des mulets et de balle de grain, se mêlaient pour créer une atmosphère irrespirable. Le vieux Chen se trouvait transporté dans un monde nouveau qui lui fit oublier le sien et lui apparut plus enrichissant et moins futile que celui du lettré qu'il avait toujours été. Ses émotions et ses aspirations lui avaient toujours été fournies par les livres. Elles étaient vides, irrémédiablement vides. Des livres de comptes à couverture bleue étaient accrochés au mur, sur le comptoir était posé un boulier violet, dans un coin trônait un gros coffre-fort fermé par un énorme cadenas et, sur une banderole, on pouvait lire : « Puisse ce magasin nous apporter la richesse... » Tout ceci était concret et pouvait constituer la carrière d'une vie ; une carrière qui ne

valait peut-être pas celle de fonctionnaire, mais était infiniment préférable à celle du lettré plongé dans ses livres ou récitant : « Le ciel m'a donné la vertu. » C'était cela la vie, l'action, le travail et si, par malheur, son fils perdait son poste, il aurait de quoi s'occuper ici, car c'était ici que se trouvaient le riz, la farine et l'argent. C'était cela la réalité économique !

Repensant soudain aux mille yuans, il s'adressa au responsable du magasin :

— Monsieur Sun, par exemple, seulement histoire de parler, nous pourrions peut-être transporter du riz pour l'aide humanitaire. Cette année, il y a partout des catastrophes naturelles et nous pourrions même en être les victimes un jour. Risquerait-on de perdre de l'argent en participant à l'aide humanitaire ? N'oublions pas que ce serait seulement pour faire acte de bienfaisance.

Ne comprenant pas où son patron voulait en venir, Sun sourit pour répondre :

— On ne peut rien perdre. Comment pourrait-on perdre ?

— Toujours histoire de parler, comment peut-on ne rien perdre ?

Sans cesser de rire, Sun prit sa longue pipe, gratta deux allumettes et mit le tuyau de jade entre ses lèvres.

— En donnant des céréales pour l'aide humanitaire, on ne peut qu'être gagnants. Il faut seulement avoir l'occasion...

Il tordit la bouche pour envoyer de côté une bouffée de fumée épaisse et âcre.

— D'abord, les céréales données pour l'aide humanitaire sont exemptes de taxes et le transport est gratuit...

Les yeux fermés, prenant un air important, le vieux Chen demanda :

— Et quoi d'autre ?

— Personne ne transporte que le grain de l'aide humanitaire. C'est sur les frais de transport qu'on peut jouer.

Voyant que le vieux Chen l'écoutait sans rien dire, il continua :

— Quand le riz arrivera, nous verrons.

Le vieux Chen rouvrit les yeux.

— Bien sûr...

— On n'est pas obligé, mais supposons qu'on le fasse. En ne payant pas le transport, on ne fait aucun tort aux victimes des inondations et on acquiert une bonne réputation. Et en plus, c'est une très bonne publicité au moment où nous redémarrons notre entreprise. Le commerce, c'est le mouvement. Il faut savoir saisir l'occasion.

« Il faut savoir. » Ces mots résonnaient agréablement à l'oreille du vieux Chen. C'était comme pour la dissertation classique. Il fallait respecter un plan : introduction, développement, transition et conclusion.

— Maître, vous avez une idée ? demanda timidement le gérant.

— Quelle idée ?

— Au sujet de l'aide humanitaire.

— Je vais réfléchir à la question.

— Les frais de transport peuvent être assez élevés.

— Je connais quelqu'un. Je vais voir.

Le vieux Chen commençait à trouver le général Wu et le gérant Sun plutôt sympathiques. Après tout, il avait peut-être des principes un peu trop stricts qu'il devait réformer car, s'il était riche et respecté, ne serait-il pas plus facile pour lui de propager la vertu. Quand Tang et Wu étaient empereurs, le pays était heureux et riche...

Les deux hommes se concertèrent longuement pour mettre minutieusement leur plan au point.

Au moment où le vieux Chen allait le quitter, le gérant Sun dit :

— Maître, il nous faut encore une pancarte pour le magasin, pouvez-vous calligraphier quelques caractères ? J'irai la chercher demain.

— Que veux-tu que j'écrive ?

— C'est à vous de décider. Je n'ai pas votre distinction.

Le vieux Chen éclata de rire. Une brise légère ébouriffait sa barbe épaisse dans laquelle le soleil faisait briller des filets d'or.

## 8

— Lianzhong, demanda Song Longyun, tu te prépares à perdre ou tu as l'intention de gagner ?

Le visage de Lianzhong s'empourpra :

— Je compte bien gagner !

— Alors, je ne joue pas, car il ne peut pas y avoir deux gagnants et j'ai besoin d'argent.

Cela fit rire les deux autres comparses.

— Nous ne pouvons pas jouer sans toi, dit Lianzhong en palpant une pièce.

— Si je voulais jouer, ce ne serait pas au mah-jong. Ça prend beaucoup trop de temps, répliqua Longyun en envoyant une bouffée de fumée vers le plafond.

— Je suis prêt à jouer à n'importe quoi, mais nos deux amis veulent certainement jouer au mah-jong pour passer la soirée. Assieds-toi !

Lianzhong avait hâte de commencer.

— Alors, d'accord. Huit parties. Pas une de plus.

Les autres crièrent en chœur :

— Assieds-toi !

Longyun ne s'asseyait toujours pas.

— Une minute. Faites voir la monnaie ! J'ai besoin d'argent.

Les trois autres lancèrent les billets sur la table. Longyun les tripota un instant.

— Jouer pour si peu, vous pouvez jouer sans moi.

— A vrai dire, nous n'avons même pas besoin d'argent. Nous pouvons jouer avec des jetons, dit Lianzhong. Ceux qui auront perdu pourront aller chercher l'argent demain matin. Tu veux jouer combien ?

Il se leva et tira Longyun par le bras pour le faire asseoir.

— J'ai seulement besoin de deux mille yuans, dit Longyun. Si tu perds davantage, je t'en fais cadeau. Nous réglerons les comptes demain matin.

Lianzhong se sentait parfaitement sûr de lui.

— Assieds-toi ! Si c'est toi qui perds, je ferai la même chose ; cela va sans dire. Allez, assieds-toi !

Au dernier tour de la huitième partie seulement, Lianzhong gagna un peu mais lorsqu'il compta les jetons, d'une main tremblante, il s'aperçut qu'il avait perdu mille cinq cents yuans.

Il proposa :

— Jouons encore quatre parties.

— Nous avons dit : « On arrête après la huitième partie », dit Longyun en essuyant la sueur de ses mains sur son pantalon. Demain matin de bonne heure, je t'accompagnerai chez toi pour chercher

l'argent. J'en ai besoin.

Lianzhong regarda les deux autres d'un air implorant.

— Qu'en dites-vous ?

— D'accord pour continuer. Il a gagné. Moi, je n'ai ni gagné ni perdu.

— Moi, je n'ai pas perdu beaucoup. D'accord pour continuer.

— C'est au gagnant de parler.

Lianzhong pensait bien se refaire. Il savait tricher à l'occasion et, dans le cas présent, c'était indispensable.

— Seulement quatre parties. Pas une de plus ! Allons-y !

Longyun semblait repris par la passion du jeu. La chance de Lianzhong allait tourner.

— Un instant !

Longyun redonna des jetons à Lianzhong.

— Il est bien convenu qu'on ne triche pas !

Lianzhong fronça les sourcils, sans dire un mot.

Il gagna les trois premiers tours.

Soudain, Longyun repoussa les pièces qui étaient devant lui en direction de Lianzhong et dit :

— On commence par bien mélanger les pièces et on ne truande pas ! Tout le monde y trouvera son compte !

Lianzhong ne fit aucun commentaire. Il regardait les mains.

La deuxième partie n'allait pas trop mal. Lianzhong ne gagna qu'une fois, mais une assez grosse somme. Il riait en regardant les pièces.

— Enlève ta veste à manches rembourrées, ordonna Longyun, pointant son index sur le visage de Lianzhong qui changea de couleur.

— Pourquoi ?

— Assez rigolé ! Tu es un très bon prestidigitateur !

Lianzhong repoussa les pièces.

— Je ne joue plus ! La réputation est plus importante que l'argent !

Longyun ricana.

— Tu dois jouer. Ramasse tes pièces.

— La loi m'oblige à jouer ?

— Alors, d'accord, on arrête, mais les deux dernières parties ne comptent pas. Tu me dois mille cinq cents yuans.

Lianzhong se leva.

— Je ne te dois rien du tout.

Longyun se leva à son tour.

— Tu crois pouvoir partir comme ça ?

Lianzhong voulu intimider Longyun.

— Tu as l'intention de me séquestrer ? On va voir ça !

Il ne souhaitait pas continuer la partie, sachant que s'il devait compter sur la chance, il ne pourrait pas gagner.

— Arrête tes conneries, si j'avais perdu, j'aurais payé !

— Je n'ai pas d'argent, avoua Lianzhong.

Longyun s'adressa aux deux autres joueurs :

— Ah, ça va vous autres. J'ai à parler avec Lianzhong. Toi, tu n'as ni gagné ni perdu et, toi, tu n'as pas perdu grand-chose. Alors, nous sommes quittes. A demain.

Les deux hommes mirent leur manteau.

— Au revoir.

— Assieds-toi, ordonna Longyun, beaucoup plus calme maintenant. Raconte-moi. Quel est ton problème ?

— Je voulais gagner un peu d'argent pour mes frais de voyage. J'ai l'intention de me tirer.

Il esquissa un sourire, las et désabusé.

— Tu ne t'attendais pas à perdre mais, puisque tu as perdu, tu vas peut-être appeler ton frère, l'inspecteur général, à ton secours.

— Lianbo n'est pas mon frère !

Lianzhong ne trouvait rien d'autre à ajouter. Il ne parvenait pas à rassembler ses idées. Il aurait fallu qu'il rentre réclamer de l'argent et c'était totalement hors de question. Il ne pouvait pas, encore une fois, faire intervenir son frère, car il était dangereux de chatouiller Longyun qui était à couteaux tirés avec

Lianbo. Ce n'était bon pour personne. Si Lianbo avait le dessus, Longyun écoperait d'au moins dix ans de prison et si c'était l'inverse, les conséquences seraient désastreuses pour Lianbo. Il ne voyait pas la solution.

— Pourquoi es-tu si pressé d'avoir ton argent ? Tu ne peux pas attendre un jour ou deux ?

— J'en ai besoin.

— Je te l'ai déjà dit : je n'ai pas d'argent !

C'était tout ce qu'il trouvait à dire.

— Rentre chez toi en chercher.

— Tu sais très bien qu'ils ne m'en donneront pas.

— Demande à ta belle-sœur !

— Qui t'a dit qu'elle avait de l'argent ?

— Et toi, comment sais-tu qu'elle n'en a pas ?

Lianzhong ne savait que répondre.

— Voilà ce que nous allons faire, dit Longyun en souriant. Tu vas dire à ta belle-sœur que tu as perdu de l'argent en jouant avec moi. Et si elle te demande pourquoi j'ai besoin d'argent, tu lui dis que c'est pour permettre à ma mère et à ma sœur de se sauver. Si tu dis ça, tu es sûr d'avoir l'argent. Tu as compris ?

— Tu as vraiment l'intention de les faire partir ?

— Ça ne te regarde pas !

Lianzhong se leva.

— D'accord, j'y vais.

Longyun l'arrêta.

— Ceci est une chaise longue, tu vas dormir un peu et demain matin à neuf heures, tu pourras partir. Ce ne sera pas la peine que je t'accompagne. Tu me connais. Tu apportes sagement l'argent et tout ira bien. Si tu décidais de ne pas revenir, c'est sans importance. Je n'aime pas cogner et je n'ai pas non plus envie de tuer ton frère mais, si on me met en colère, je sais me servir d'un flingue.

En disant cela, il tapotait sur la poche arrière de son pantalon.

— Belle-sœur !

Lianzhong était dans la cour, devant la fenêtre.

— Belle-sœur !

— Entre Deuxième Frère !

La femme de Lianbo sortit en hâte.

— Que se passe-t-il ?

Le visage de Lianzhong était congestionné et inondé de sueur. Il entra et s'effondra sur une chaise, comme prêt à s'évanouir.

— Deuxième Frère, ça ne va pas ?

Elle s'apprêtait à aller lui chercher de l'eau sucrée. Lianzhong secouait la tête et semblait avoir du mal à reprendre son souffle.

— Belle-sœur !

Il se prit la tête dans les mains et fondit en sanglots.

— Deuxième Frère ! Parle ! Je suis ta belle-sœur !

Tournant son visage baigné de larmes vers sa belle-sœur, Lianzhong parvint à grand-peine à articuler quelques mots :

— Je sais. Il n'y a qu'à toi que je peux parler. Il n'y a que toi dans cette maison qui me traites comme un être humain. Dis-moi ce que je dois faire.

— Parle doucement, Deuxième Frère !

Elle avait, elle aussi, les yeux pleins de larmes.

— Mon père m'a trouvé une femme. Tu le savais ?

Elle hocha la tête. Lianzhong reprit :

— Il ne m'en avait jamais parlé. Je l'ai appris par hasard. Cette femme... Et en plus, cette femme, il est de notoriété publique qu'elle couche avec son chauffeur. Tout le monde le sait ! On fait comme si je n'existais pas. Je suis une nullité. Ils n'ont tenu compte que d'une chose : son père est commandant et l'intermédiaire est général. Je ne suis rien... Je ne suis qu'un cocu...

— Notre père n'est certainement pas au courant...

— Qu'il soit au courant ou non, je ne peux pas accepter. Mais ce n'est pas pour ça que je viens te voir, Belle-sœur.

Ses yeux étaient rouges, mais il ne pleurait plus. Il continua :

— Je sais que je suis un propre à rien et que je suis idiot, mais je suis quand même un homme. Je dois partir, quitte à vivre dans la pauvreté et à mourir de faim si tel est mon sort. Je ne remettrai jamais les pieds dans la maison des Chen, car c'est payer trop cher ma nourriture.

— Nous sommes tous les deux dans le même pétrin, Deuxième Frère, dit-elle à voix basse.

— J'ai l'intention de leur jouer un sale tour.

Voyant que sa belle-sœur compatissait, il entreprit de déballer tout ce qu'il avait sur le cœur.

— Je vais leur jouer un tour. Je connais toutes leurs combines : ils forcent les commerçants à leur verser des pots-de-vin, ils remplacent l'héroïne par de la farine, ils monopolisent le commerce des céréales... Je vais les dénoncer et les faire fusiller ! Fusiller !

— Oh ! Deuxième Frère, ne parle pas comme ça ! Tu me fais peur ! Si tu dois partir, pars, mais ne fais pas ça ! Cela ne rapporterait rien à personne ! Pense à moi...

Elle regardait autour d'elle d'un air effaré.

— Alors, d'accord. Je ne le ferai pas. Je les hais, mais je ne te hais pas, Belle-sœur, et les enfants ne m'ont jamais fait de mal non plus. Je ne suis pas complètement idiot.

Il sourit, heureux d'avoir renoncé à un projet qui eût fait du tort à sa belle-sœur, en pensant qu'elle devait éprouver pour lui de la reconnaissance.

— Je ne ferai pas ça, mais j'ai une autre idée. Hier, j'ai décidé de ne plus remettre les pieds dans la maison et d'aller jouer. Belle-sœur, tu sais que je me débrouille. En une soirée, je pensais gagner assez d'argent pour pouvoir me tirer !

— Mais tu as perdu, dit la femme de Lianbo à mi-voix en baissant la tête.

Lianzhong ferma les yeux :

— J'ai perdu ! Belle-sœur, il faut absolument que je paye mes dettes ! Tu te rappelles la dérouillée que j'ai prise quand ils m'ont attaché à un arbre pour cette histoire de football ? Ça pourrait encore m'arriver !

— Il faut que tu payes, dit la femme de Lianbo, d'une voix pleine de compassion. Je vais te donner quelques-uns de mes bijoux et ça fera l'affaire.

— Belle-sœur ! J'ai perdu mille cinq cents yuans !

Elle poussa un soupir.

— Deuxième Frère ! Tu as pris trop de risques ! Mille cinq cents yuans !

— C'est de leur faute ! Je ne joue pas si gros d'habitude. C'est mon père et mon frère qui m'ont obligé à le faire !

— Et à qui dois-tu cet argent ?

— A Longyun ! Il a...

Il fondit à nouveau en larmes. Il n'y avait que sa belle-sœur qui était bonne avec lui. Il ne pouvait pas lui mentir.

Pourtant, il fallait qu'il trouve l'argent, car Longyun n'était pas un plaisantin. Et il ne pouvait avoir recours ni à son père ni à son frère. Il ne pouvait s'en tirer qu'en faisant appel à sa belle-sœur. C'était terriblement malhonnête, mais c'était la seule solution !

Ravalant sa honte et ses scrupules, il reprit :

— Longyun, Longyun... Il avait besoin d'argent et j'avais, moi aussi, besoin d'argent ; alors, nous avons joué de plus en plus gros.

— Les Song ne sont pas des gens fréquentables. Tu n'aurais pas dû jouer avec lui.

Elle n'était pas vraiment en colère, mais on sentait percer sa désapprobation.

— Il a dit qu'avec cet argent, il pourrait faire partir sa mère et sa sœur.

Chacun des mots qu'il prononçait lui brûlait la gorge.

Sa belle-sœur se détendit un peu.

— Qu'il veuille les faire partir ou non, où pouvons-nous trouver une pareille somme ? L'argent m'est compté. On me donne ce qu'il faut pour manger, mais je n'ai pas un sou devant moi.

— Il faut trouver quelque chose à vendre !

Lianzhong était sur des charbons ardents. Il avait hâte de mettre fin à la scène.

— Je n'ose toucher à rien !

Elle hésita un instant et reprit :

— Je suis prête à tout risquer. Je peux prendre les marchandises de contrebande et s'il n'est pas content, il ne pourra pas crier trop fort ! Après tout, je n'ai pas peur de lui ! Avant-hier, il m'a donné deux sacs de « farine ». Je crois qu'ils ont une certaine valeur et qu'ils pourront t'aider à rembourser ta dette.

— Où sont-ils, Belle-Sœur, dis-moi vite !

On était au début de l'hiver. Lianbo se rendait chez son « Petit Phénix » avec deux pots de chrysanthèmes. Il demanda au chauffeur de ne pas conduire trop brutalement. Il serrait les deux pots

entre ses jambes, mais la voiture allait trop vite et il ne pouvait pas empêcher les fleurs de se balancer. En les regardant, il se sentit soudain très triste. Le soleil était couché.

Arrivé devant la porte de « Xiao Feng », il prit l'un des pots en demandant au chauffeur de porter l'autre. La porte n'était pas fermée. Il déposa les fleurs à l'entrée et dit au chauffeur de venir l'attendre à neuf heures.

Xiao Feng se tenait devant lui.

— Tu arrives de bonne heure ! Maman ! Viens voir les belles fleurs !

Les mains aux hanches, debout devant les fleurs, il la regardait des pieds à la tête et regardait ensuite les fleurs. « Le vent d'ouest soulève les rideaux, l'homme est plus frêle que le chrysanthème jaune<sup>22</sup>... »

Il dit en riant :

— Ce vers convient probablement à la situation.

— Quelle chance que tu l'aies retenu !

Elle regardait les fleurs.

— Aujourd'hui, tu me cherches des histoires. Quand je suis entré, tu m'as reproché de venir trop tôt. Heureusement...

— Je pensais que tu étais très occupé et que tu ne viendrais pas si tôt ; c'est pour ça que j'ai été surprise.

— Tu as toujours raison. Rentre.

Un livre était ouvert sur la table. Un très beau marque-page indiquait l'endroit où elle avait arrêté sa lecture. Lianbo prit le livre dans sa main.

— Ah, tu t'intéresses toujours à la criminologie ?

Xiao Feng sourit.

Il eut l'impression de la voir sourire pour la première fois. Il ne l'avait jamais vue aussi belle.

— Je m'ennuie, alors il faut bien que je me distraie. Tu sais probablement tout ça par cœur.

— Moi ? Je n'ai rien étudié.

Il regardait son visage comme pour essayer de rattraper le sourire évanescent qu'il voyait disparaître.

— Tu n'as pas étudié ?

— Les livres sont les livres et la réalité est la réalité. C'est la réalité qui donne le statut et le pouvoir. Il suffit de savoir s'imposer. Que se passerait-il s'il fallait aller à la bibliothèque avant de prendre une décision ? Regarde-moi. Je réussis tout ce que j'entreprends sans jamais toucher un livre.

— Ça ne peut pas faire de mal d'étudier.

— C'est rigoureusement inutile. Mangeons d'abord un morceau. Ah ! j'oubliais, j'ai dit au chauffeur de venir m'attendre. Nous allons manger dehors.

— Ce n'est pas la peine ; nous venons de faire des *jiaozi*. Il y en a assez pour trois. Je vais appeler Maman pour lui dire d'aller te chercher quelque chose à boire. Que veux-tu qu'elle te prenne ?

— Oh, une bouteille de Main de Bouddha. Mais tu ne vas pas faire sortir ta mère.

— C'est juste à côté... De la mousse de crabe à l'alcool et quelques autres plats...

— Formidable !

Lianbo était aux anges.

Ils burent en regardant les fleurs.

Quand le repas fut fini, il était un peu éméché. Il devint bavard.

— Feng, dit-il en lui prenant la main, je peux t'annoncer que je vais me retrouver chef de la Sécurité publique par intérim dans deux jours.

— Vraiment ? C'est magnifique !

— Surtout n'en parle à personne.

— Je ne sors jamais. A qui pourrais-je en parler ? A ma mère ? Elle ne comprendrait pas de quoi il s'agit.

— Longyun n'est pas revenu ?

— Depuis très longtemps.

— Personne ne sait mais je suis prêt.

Lianbo se regardait dans la glace. Il se retourna et dit en baissant la voix :

— Il va se passer des choses graves dans la ville et le chef de la Sécurité n'est pas au courant. Moi, je suis informé, mais je ne fais rien. J'attends que ça se déclenche. Comme le chef sera pris au dépourvu, j'entrerai en action, car je connais les détails de l'affaire et tout sera réglé en un clin d'œil. Mais il faut que je choisisse bien mon moment. Je n'agirai que lorsque je serai sûr d'avoir le poste.

— Alors ça va aller mal ? demanda Feng en fronçant les sourcils.

— C'est quand ça va mal que les héros se révèlent, Feng, dit Lianbo d'un ton sentencieux. Quand le petit garçon s'écorche un doigt, la maman souffre pour lui. C'est normal, la maman est une femme, mais un homme digne de ce nom doit traiter le problème comme s'il s'agissait d'un problème d'échecs. L'histoire est l'histoire des grands hommes. Ne t'inquiète pas. Quoi qu'il arrive, tu ne risqueras rien. D'ailleurs, si c'est nécessaire, j'enverrai un inspecteur pour te protéger. Tu es rassurée ?

Elle hocha la tête sans rien dire. Lianbo alluma une cigarette, ricana et dit en soufflant la fumée :

— Il n'y a aucun danger. Personne ne se méfie de moi. Je ne suis pas assez important. Ceux qui sont dans le coup savent que je suis un cerveau et que c'est à moi qu'ils doivent leur poste. Si les choses tournent mal, personne n'osera s'en prendre à moi et si tout va bien, je n'aurai pas de problèmes.

Il s'arrêta pour écouter. Une voiture venait de s'arrêter devant la porte. Il demanda en montrant la petite pendule :

— Elle retarde ? J'avais dit « neuf heures ».

— Elle marche très bien. Il est juste huit heures.

Une voix appela :

— Maître Chen !

— Qui est-ce ? demanda Lianbo.

— C'est de la part du chef de la Sécurité.

— Ah ! C'est l'ami Zhu ? Entre donc !

Quand Lianbo ouvrit la porte, la lumière des phares illumina les chrysanthèmes blancs.

— Le chef veut te voir d'urgence. Plusieurs inspecteurs généraux sont déjà arrivés.

Fengzhen le tira par le bras.

— C'est dangereux ?

Il se retourna.

— Rien de grave. Ils ont peut-être eu vent de quelque chose, mais ils ne connaissent pas le fond de l'affaire. Je reviendrai si je peux. Si je ne suis pas revenu à onze heures, ne m'attends pas.

Il sortit en courant.

A peine la voiture avait-elle démarré qu'on frappa à la porte à coups redoublés. Fengzhen sursauta.

— Maman, va voir qui c'est !

Longyun entra en trombe.

— Maman ! Grande Sœur ! Habillez-vous vite !

— Pour aller où ? demanda Fengzhen.

La mère regardait son fils, sans bien comprendre ce qu'il disait.

— Vous pouvez encore prendre le train de neuf heures. Tu pars avec Maman. Voilà trois cents yuans ! Prends ! Je t'enverrai de l'argent quand vous serez à Shanghai jusqu'à ce que tu trouves du travail. Tu n'auras pas de problème pour en trouver.

— Et lui ? demanda Fengzhen.

— Qui ?

— Chen.

— Pourquoi te préoccupes-tu pour lui ? Il ne va pas revenir de sitôt.

— Il est en danger ?

— Les femmes ne changeront jamais. On dirait qu'il t'intéresse beaucoup.

— Il est très gentil avec nous, répliqua Fengzhen en baissant la tête.

— Il est surtout très gentil avec lui ! Vite ! Le train n'attend pas.

— On n'emporte rien ? demanda la mère qui commençait à comprendre.

— Je m'occuperai de tout et rien ne se perdra.

Il semblait beaucoup s'amuser.

— D'accord. Occupe-toi de tout.

Fengzhen fondit en larmes.

— Grande Sœur, tu devrais avoir honte de pleurer pour lui ! dit-il d'un ton badin.

Elle répondit, en pesant bien ses mots :

— Ce qu'une femme peut ressentir pour un homme, un homme avec qui elle vit, si ce n'est pas l'envie de le tuer, alors c'est de l'amour !

— Arrête tes idioties, tu n'as pas le sens des réalités. Allez ! En route !

## 10

Le vieux Chen se sentait très fier de lui. Le mariage de son cadet était arrangé. Monsieur Wang, le secrétaire du général Wu présiderait la cérémonie. Ce serait un mariage de première classe. Le vieux Chen ne croyait pas à la nécessité d'échanger les horoscopes pour fixer la date du mariage, mais puisque c'était un mariage de première classe, il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour la jeune génération.

La deuxième raison qu'il avait d'être satisfait était que l'affaire des céréales pour l'action humanitaire avait été arrangée par le magasin Juyuan. Il partagerait le bénéfice avec le président Qian. Contrairement à ce dernier toutefois, ce n'était pas l'argent qui l'intéressait au premier chef. Il travaillait surtout pour l'avenir de ses descendants.

Bien qu'elle fût moins concrète, il avait une troisième raison, essentiellement psychologique, de se réjouir. Le président Qian l'avait invité à faire une série de quatre conférences pour le compte du Comité de la culture chinoise sur le thème « Cultivons-nous pour nous améliorer ». Les deux conférences qu'il avait déjà données avaient été un succès. L'assistance avait été nombreuse et composée en grande partie de gens qui étaient venus en voiture. Il savait que sa prestance et sa voix y étaient pour quelque chose et il était si fier de son éloquence que, même s'il n'y avait eu personne pour l'écouter, il aurait éprouvé le même plaisir à s'entendre parler. Lorsqu'il se promenait dans la rue, il avait désormais l'impression que les gens qui circulaient en voiture lui accordaient une

attention toute particulière. Le texte de ses conférences avait, en outre, non seulement été publié dans le journal local, mais il avait aussi été repris par un journal du Hubei. Il avait donc toutes les raisons de se féliciter. Il n'avait pas dépensé sa salive et son énergie en vain : de nombreuses personnes allaient probablement se mettre à l'étude des textes canoniques. Encore un effort et cela pourrait devenir une pratique courante qui ramènerait les gens à la vertu de jadis et renouvellerait l'engouement pour la culture antique. Le vieux Chen pouvait donc être en paix avec sa conscience. Il défendait la vertu, servait la société et gagnait la célébrité par ses écrits, même s'il ne pouvait pas se consacrer corps et âme à son pays.

Rentré dans sa cour, il regarda les chrysanthèmes.

— Comment se fait-il que Lianzhong ne soit jamais là ?

La femme de Lianbo répondit en détournant les yeux :

— Il est probablement à son cours d'anglais. Il ne rentrera pas de bonne heure.

Il était évident qu'elle mentait.

— Etudier l'anglais ? Alors qu'il n'est même pas capable d'écrire le chinois ?

Il tira vers lui sa petite-fille et dit, tout en regardant sa bru :

— Mon enfant, ne mets pas tes doigts dans ta bouche !

— Belle-sœur !

Lianzhong arrivait en courant. Il ne s'attendait pas à se trouver nez à nez avec son père. Il resta pétrifié et poussa un cri :

— Papa !

Le vieillard le toisa lentement, cruellement, des pieds à la tête, avant de faire un pas dans sa direction. Lianzhong baissa les yeux.

— Où vas-tu comme ça ? Tu ne viens jamais me voir, comme si je n'étais pas ton père. As-tu quelque chose à me reprocher ? Parle ! Je t'ai trouvé un travail qui te permet de gagner soixante yuans par mois. L'aurais-tu trouvé sans moi ? Je t'ai aussi trouvé une femme très bien que tu ne mérites pas. La journée, tu as à faire, d'accord, mais comment se fait-il que tu ne rentres pas le soir ? Je ne suis pas encore mort. En entrant, tu appelles ta belle-sœur comme si ton père n'existait pas. Dacheng sait au moins qu'il doit appeler son grand-père et tu n'es plus un enfant. Tu es sur le point de te marier et d'avoir toi-même des enfants.

Dans sa colère, le vieux Chen ne trouvait pas de belles paroles et parlait en langage populaire.

La petite fille tira sa mère par la manche.

— Rentrons, Maman !

Sa mère la repoussa brutalement, n'osant pas bouger.

— Père, dit Lianzhong sans relever la tête, mon frère est en prison. Il faut que vous alliez le voir.

— Quoi ?

— Il a été arrêté hier soir chez les Song et il est en prison !

— Ce n'est pas possible !

— Il n'est pas rentré la nuit dernière, dit sa femme affolée.

— Où est Feng Youcai ? Nous allons lui demander.

Le vieux Chen n'était pas encore convaincu.

— Il a été emmené aussi !

— Tu veux dire « emmené par la police ». Pourquoi arrêtent-ils leurs propres hommes ?

Lianzhong trouva enfin le courage de regarder son père.

— Je n'en sais trop rien. C'est une affaire compliquée !

— Essaie de m'expliquer si tu en es capable. Idiot !

La femme de Lianbo était livide.

— Notre père doit aller voir ce qui se passe.

— Comment puis-je savoir où il est ?

Le vieux Chen éleva la voix. N'ayant pas la moindre idée de ce qu'il devait faire, il préférait passer sa colère sur sa famille.

— Vous devez aller voir le chef de la Sécurité publique, dit la femme de Lianbo complètement paniquée. Si vous n'y allez pas, c'est moi qui irai !

Le vieux Chen s'emporta :

— Où peut donc aller une femme ? Je vais y aller moi-même ! Propre à rien !

Son doigt était pointé sur Lianzhong.

Pour détourner sur lui la colère de son père, Lianzhong demanda :

— Je vais chercher un taxi ?

— Oui, va !

Le vieux Chen rentra chercher son chapeau et sa carte de visite.

Lianzhong accompagna son père jusqu'au taxi. Sa belle-sœur s'arrêta à la porte. Quand le taxi se fut éloigné, elle rentra lentement.

— Que se passe-t-il, Deuxième Frère ?

Lianzhong pouvait maintenant parler librement.

— Je ne sais pas vraiment. Voilà, Belle-Sœur, ce qui s'est passé depuis le jour où tu m'as donné ces deux sacs de poudre. Je n'ai jamais quitté la ville. Je ne peux pas vivre sans mes amis et je ne peux pas vivre autre part. J'ai toujours vécu ici. J'ai donné les deux sacs à Longyun et il m'a donné cent yuans. Je travaillais la journée et je passais la nuit dans une petite auberge. Au début, chaque fois que je pensais à ce mariage, j'avais envie de me sauver. Ensuite, j'ai fini par oublier. Je savais que notre père se couche de bonne heure et n'allait pas vérifier si j'étais rentré. Quant à Lianbo, il ne s'est jamais occupé de moi et ce n'est pas lui qui allait s'inquiéter. J'ai souvent voulu revenir pour toi, Belle-Sœur, car je savais que tu te faisais du souci, mais je ne pouvais plus franchir ce seuil. Dès que j'arrive dans cette rue, j'ai l'impression de n'être plus qu'un chien. J'ai vécu tant bien que mal, ni heureux ni malheureux. Hier soir, en me promenant, je me suis retrouvé devant la porte des Song. Il était un peu plus de neuf heures. La voiture de mon frère était garée contre le mur sud de la maison. Il n'y avait pas la moindre lumière à l'intérieur. Le chauffeur dormait dans la voiture. Je l'ai réveillé pour lui demander où était son maître. Il a dit qu'il était arrivé trop tôt et avait attendu l'inspecteur général vingt minutes. Ne voyant rien bouger, il avait décidé de faire un somme.

Ils confièrent la petite fille à la vieille Liu et s'assirent sur une marche. Le soleil était brûlant. Lianzhong continua :

— J'ai essayé de pousser la porte. Impossible d'ouvrir. Alors, j'ai frappé plusieurs fois. Personne n'a répondu. J'ai trouvé ça étrange. J'ai attendu un moment. Rien ne bougeait. J'ai demandé au chauffeur ce qu'il en pensait. Il m'a dit qu'ils devaient probablement dormir ou alors qu'ils étaient partis au théâtre. Je n'y croyais pas trop, mais je n'osais pas frapper à nouveau. Le chauffeur a décidé d'attendre.

Une question vint soudain à l'idée de sa belle-sœur :

— Ne m'as-tu pas dit l'autre jour que Longyun avait l'intention de faire partir les femmes en douce ?

— Si, c'est ce que je soupçonnais. Longyun les avait peut-être fait partir pour ensuite faire coffrer Lianbo.

Lianzhong s'arrêta, pensant que son frère ne méritait pas qu'il s'intéressât autant à lui, pensant aussi qu'il n'aurait pas dû effrayer sa belle-sœur. Mais ce n'était qu'un sentiment passager car, même s'il le haïssait, Lianbo était tout de même son frère. Il reprit :

— J'ai décidé d'entrer, au besoin en escaladant le mur. Au moment où je m'apprêtais à le faire, j'ai entendu des gens approcher. A la lumière du réverbère de la ruelle, j'ai reconnu Zhu, le chef de section de la Sécurité publique. J'ai pensé qu'ils venaient chercher mon frère. Je me suis caché derrière la voiture, car je ne voulais pas qu'ils me voient, ni que mon frère me voie. Ils se sont approchés de la voiture et ont parlé au chauffeur. Ils lui ont demandé qui il attendait. Il ne pouvait attendre que Lianbo. Alors, Zhu a dit : « Tu peux peut-être prendre le temps d'aller manger quelque part et revenir quand tu auras fini. » Je n'ai pas entendu la réponse. Je crois que le chauffeur s'est contenté de hocher la tête. Zhu a dit : « Nous allons utiliser ta voiture pour emmener Xiao Feng au poste de police. » Ils ont essayé de pousser la porte. Comme ils n'arrivaient pas à ouvrir, il m'a semblé qu'ils s'énervaient. Zhu est passé par-dessus le mur et est descendu le long d'un petit arbre. Il a ouvert la porte et tout le monde est entré. J'en ai profité pour déguerpir et aller me cacher plus loin dans l'ombre. Ils sont restés à l'intérieur très longtemps. Quand ils sont ressortis, elle n'était pas avec eux. La voiture a démarré. Je me suis alors mis à la recherche de Longyun, mais je ne l'ai trouvé nulle part. Je l'ai cherché jusqu'à deux heures du matin. J'ai compris que la situation était grave, mais je n'étais sûr de rien. Alors, je n'ai pas osé rentrer à la maison. Ce matin de bonne heure, j'ai téléphoné à la brigade et demandé Feng Youcai. Il n'était pas là. Il n'était pas ici non plus. Alors, j'ai compris qu'il avait été arrêté aussi. J'étais de plus en plus inquiet et je n'avais toujours pas la réponse. Je ne pouvais pas aller me renseigner au bureau de la Sécurité publique et je ne pouvais pas non plus ne pas essayer de me renseigner. En désespoir de cause, je suis allé au magasin pour voir Sun. Il avait été emmené hier soir et des policiers en civil étaient postés à l'entrée. Le magasin était ouvert, probablement pour ne pas donner l'alerte, mais les employés n'avaient pas le droit de sortir. J'ai fait comme si je voulais me renseigner sur le prix du riz. L'employé a tout de suite compris et il m'a dit tout bas une seule phrase : « Ils ont emmené le patron, hier soir. »

Une sueur froide perlait sur le visage de sa belle-sœur que le sang avait déserté.

— Deuxième Frère, ton frère...

Elle fondit en sanglots.

— Belle-sœur, ne pleure pas. Attendons que Papa soit rentré. Ce n'est peut-être pas grave.

— Il est perdu, je le sais, à cause de ces deux sacs de poudre !

— La situation n'est pas désespérée, Belle-Sœur. Nous devons essayer de trouver une solution.

A ce moment, Dacheng, le pauvre idiot, s'approcha, un morceau de gâteau à la main.

— Gros Oncle ! Tu es encore en train de maltraiter Maman ? Je vais le dire à Pépé pour qu'il te donne une correction !

Le vieux Chen n'avait jamais jusque-là eu de problème pour pénétrer en taxi dans la cour du bureau de police, mais aujourd'hui l'entrée était gardée par un homme armé d'un fusil, baïonnette au canon, qui refusa de le laisser passer. Le vieux Chen exhiba alors sa carte de visite en demandant à voir le chef de la Sécurité publique. Il lui fut aussitôt répondu que celui-ci ne recevait personne. Comprenant que la situation était sérieuse, le vieux Chen ne protesta pas et se fit conduire chez le

président Qian. Il ne voyait pas quel délit pouvait avoir commis son fils, qui était forcément innocent. Peut-être avait-il offensé quelqu'un au bureau, auquel cas, il suffirait qu'un ami s'entremette pour aplanir les choses. Au pire, on serait obligé de dépenser quelque argent pour acheter un petit cadeau et le malentendu se dissiperait comme une brume matinale. Cette supposition lui remit un peu de baume au cœur.

Ayant mis le président Qian au courant des événements, il s'empressa d'ajouter :

— Maître Zimei, vous le savez, Lianbo est un fils parfait. Celui qui pratique la piété filiale ne peut pas offenser ses supérieurs. Il ne peut donc rien avoir fait de mal. Et vous savez que les familles comme la nôtre se comptent sur les doigts de la main. Lianbo a probablement offensé quelqu'un et je voudrais vous demander de bien vouloir nous servir d'intermédiaire pour arranger l'affaire et tout sera pour le mieux.

— Ce n'est peut-être pas grave, dit le président Qian en faisant glouglouter sa pipe, il y a souvent des rivalités entre fonctionnaires. Je vais me renseigner.

— Si vous pouviez m'accompagner chez le chef de la Sécurité publique, ce serait mieux, car je ne sais pas du tout de quoi il s'agit. Et, s'il était possible de parler à Lianbo, nous verrions ce que nous pouvons faire.

— Je vais réfléchir, dit le président Qian en hochant énergiquement la tête. Je vais réfléchir. Rien ne presse. Il doit y avoir une solution.

Le vieux Chen sentit le découragement le gagner.

— Puisque Maître Zimei ne peut pas venir avec moi, il faut que j'y aille seul. Est-ce que le général Wu ne pourrait pas...

— Excellente idée ! Le général Wu est mieux placé que moi pour intervenir. Excellente idée ! C'est à lui que vous devez vous adresser !

Oubliant la rebuffade du président Qian, le vieux Chen reprit espoir.

Craignant que le général Wu ne le comprît pas, il lui parla en langue populaire. Le général Wu accepta de bonne grâce de l'accompagner chez le chef de la Sécurité publique.

En présentant sa carte de visite, le général n'eut aucun problème pour entrer. Le vieux Chen le suivit.

Le chef de la Sécurité publique serra chaleureusement la main du général. Voyant le vieux Chen, il fronça les sourcils et hocha la tête.

— Quand Maître Chen est venu pour le voir, le chef de la Sécurité publique était probablement trop occupé et n'a pas pu le recevoir ; je l'ai donc accompagné.

Le général avait prononcé la phrase d'une seule traite sans reprendre son souffle.

— Ah, c'est vrai, répondit le chef de la Sécurité publique, sans regarder le vieux Chen. Excusez-moi, je suis très pris en ce moment.

Essayant de parler calmement, le vieux Chen prit la parole :

— Lianbo n'est pas rentré hier soir et on me dit qu'il a été arrêté. Je suis très inquiet.

— Oh, c'est vrai, dit le chef de la Sécurité publique, en s'adressant toujours au général. Une simple formalité, rien de très grave.

Le vieux Chen se redressa et demanda d'une voix enrouée :

— Chef, quelle loi a-t-il violée ?

Le chef se tourna vers le vieux Chen et dit d'un ton glacial :

— Ce n'est pas facile à dire, Maître. Affaire administrative. Parfois, même les amis ne peuvent rien faire.

Le vieux Chen comprit que le problème était grave, sans aller toutefois jusqu'à penser que Lianbo

ait pu enfreindre la loi. C'était probablement un coup fourré du chef de la Sécurité publique. Il ne parvenait plus à se contrôler.

— Chef, vous savez que Lianbo est un fils vertueux et son père est un lettré. Lianbo n'a rien pu faire d'illégal. Le chef a des parents et aussi des enfants. Je ne peux pas demander au chef de dévoiler des secrets. Je voudrais simplement qu'il me dise de quoi il s'agit. Le lettré préfère la mort au déshonneur. Peu m'importe de perdre la vie, mais je ne pourrais supporter de...

Le chef de la Sécurité publique se détendit un peu et dit en souriant.

— Vieux Maître, nous nous écartons du sujet. Vous n'êtes pas toute la journée derrière son dos ; comment pouvez-vous savoir ce qu'il fait ?

— Puis-je seulement voir mon fils ?

Le chef releva soudain la tête.

— Je suis désolé !

Le général Wu intervint :

— Pouvez-vous lui dire un peu de quoi il s'agit. Il est terriblement inquiet.

— Il a de bonnes raisons d'être inquiet et je lui suis aussi.

Le chef esquissa un sourire avant d'ajouter :

— J'aurais voulu pouvoir l'aider, mais je ne peux rien pour lui...

La sueur commença à perler sur le front du vieux Chen.

— Lianbo est-il vraiment en danger ?

— Peut-être pas. L'enquête suit son cours. Il faut attendre. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour l'aider.

Le chef se leva.

Le vieux Chen se leva aussi. Il était d'une pâleur de mort, ses joues tremblaient et les poils de sa barbe se hérissaient.

— Pour la dernière fois, je vous supplie de me dire de quoi il s'agit. On peut ne pas avoir de chance, mais on a droit à un peu de pitié.

— Donc, le vieux maître tient absolument à savoir. Très bien. Attendez un instant.

Il appuya deux fois sur le bouton de la sonnette. Un policier entra et se mit respectueusement au garde-à-vous devant le bureau.

— Allez me chercher l'acte d'accusation de l'inspecteur général ! Apportez le dossier complet.

Le chef de la Sécurité publique était pâle. Il parvint cependant à sourire à l'adresse du général Wu.

Le vieux Chen se rassit. Ses mains, posées sur ses genoux, tremblaient.

Quelques minutes s'écoulèrent. Le policier revint avec une pile de papiers qu'il déposa sur le bureau. Le chef de la Sécurité publique poussa le dossier en direction des deux hommes. Le général ne bougea pas. Le vieux Chen, tourna fébrilement les pages : perception de pots-de-vin, violation de domicile chez une femme, abus de pouvoir, détournement d'aide alimentaire, vente de marchandises volées... Le vieux Chen ne put aller jusqu'au bout. Il dut s'appuyer sur le bureau, en proie à un tremblement incontrôlable. Quand il parvint à relever la tête, les traits de son visage étaient tirés. Il implora :

— Chef ! Chef ! Qui n'a jamais commis d'erreurs ? Mon fils n'est pas pire qu'un autre. Il ne s'est pas rendu compte qu'il causait du tort à autrui. Ces accusations ne sont peut-être pas toutes fondées. Chef, sa vie est entre vos mains. Faites une bonne action. Passez l'éponge et nous vous vouerons une reconnaissance éternelle.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Général Wu, je serai toujours heureux de vous recevoir.

Le général Wu dut soutenir le vieux Chen pour sortir et il le raccompagna jusqu'à chez lui. Le

vieil homme ne prononça pas une parole. Il savait que certaines des accusations étaient fondées et, pire, il était lui-même en partie responsable. Il refusait toutefois d'admettre que ce fût entièrement la faute du père et du fils. La responsabilité du chef de la Sécurité publique était évidente et il aurait pu facilement réduire à néant toutes les accusations. Dans l'esprit du vieux Chen, le ressentiment l'emportait sur la honte et brûlait en son cœur comme un foyer ardent. Pourtant, il ne disait rien. Il maudissait son insignifiance qui ne lui permettait pas de régler, sur-le-champ, son compte au chef de la Sécurité publique et maudissait aussi le destin, ce destin qui le vouait au malheur. Il n'avait rien à se reprocher. Tout venait du destin !

Plus il réfléchissait, plus il sentait la terreur le gagner. Il n'y avait pas de temps à perdre ! Il devait se démener pour sauver son fils ! Heureusement, il avait quelques amis influents. Il y avait d'abord Meng Baozhai qui pouvait depuis peu être considéré comme un membre de la famille. Celui-ci, tout en fumant sa pipe d'opium, promit de réfléchir, mais ne bougea pas. Quant à ses autres amis, ils ne surent que lui dire de ne pas s'inquiéter, sans manifester la moindre intention d'intervenir en sa faveur. L'indifférence du monde était due au comportement révoltant des jeunes dans la rue. Les hommes avec qui il s'était lié d'amitié pour leur moralité et leur esprit de justice, ceux à qui il avait enseigné les Classiques avaient perdu toute générosité. Il était épuisé et désespéré. Debout devant le miroir, il ne se reconnaissait plus. Sous ses yeux creux, les poches avaient la couleur des écailles de poissons et ressemblaient à deux grosses punaises desséchées. Colère, désarroi, amertume emplissaient son cœur. Il était prêt à tout sacrifier pour sauver la vie de son fils. Il entendait sa bru pleurer dans la pièce voisine. Accompagnée de Dacheng, elle avait essayé, en vain, de voir Lianbo. Le vieux Chen, envahi par une infinie tristesse, incapable de retenir ses larmes, se mit à sangloter bruyamment.

Le soir, il but un peu d'eau et se coucha, mort de fatigue, mais il ne put fermer l'œil. Les images défilaient en désordre dans sa tête comme un film rafistolé. Il espérait encore trouver une idée qui eût sauvé son fils, mais il ne pouvait que répéter le nom par lequel il l'appelait lorsqu'il était enfant. A trois heures du matin, il sombra dans une sorte de coma. Tantôt, il voyait son fils devant ses yeux. Tantôt, il entendait sa bru pleurer devant le cadavre de son mari... Ses yeux, pourtant, restaient fermés, comme la flamme qui vacille dans le vent, presque éteinte mais brûlant encore sans donner de lumière.

## 12

Le soleil était déjà haut dans le ciel, mais le vieux Chen ne parvenait pas à se réveiller complètement pour voir ce jour nouveau qui n'apporterait pas d'espoir.

Soudain, entendant les pleurs de sa bru et de Lianzhong, il se leva d'un bond et, sans prendre le temps de s'habiller, se précipita vers la porte. Il comprit tout. S'appuyant au chambranle de la porte, il hurla :

— Lianzhong ! Belle-fille !

Et il se laissa tomber sur le sol, tremblant de tout son corps. Lianzhong et la mère Liu frictionnaient la femme de Lianbo pour la faire revenir à elle. Les yeux fermés, elle respirait bruyamment. Lianzhong, le visage bouffi de larmes, s'écria :

— Père, ils ont envoyé une lettre. Il faut aller récupérer le corps.

Comme deux traînées de cire, les larmes dévalaient le long de ses joues.

— D'accord, d'accord !

Accroupi, le vieux Chen essaya de se relever, mais la force lui manqua et il ne réussit qu'à s'affaisser un peu plus.

— Va, tu peux utiliser mon cercueil. Je dois organiser les funérailles. Ha ! Ha !

Assis sur le sol, il éclata en sanglots.

Le vieux Chen rédigea la notice nécrologique et fit le nécessaire pour que les obsèques fussent grandioses, mais très peu de gens assistèrent à la cérémonie. Personne de la famille Meng ne se déranger. Le général Wu fit envoyer un coussin de fleurs coupées et le président Qian une paire de banderoles. Aucun des amis de Lianbo ne vint. Le vieux Chen suivit le cercueil jusqu'à la tombe et, avant qu'il ne fût recouvert, le caressa en disant :

— Lianbo, Lianbo, je suis vivant et j'élèverai ton fils pour qu'il devienne quelqu'un.

Et il brûla la banderole sur laquelle il avait calligraphié ces mots :

« Fils vertueux et courtisans dévoués, comme Yue Fei, injustement condamnés, les cheveux blancs sous la lampe solitaire ne peuvent savoir jusqu'où iront les textes sacrés qu'ils transmettront à leurs petits-fils. »

Au bout d'un certain temps, la vérité se fit jour et les gens commencèrent à dire que les torts n'étaient pas tous du même côté. Indéniablement, Lianbo était coupable. Son crime impardonnable était d'avoir remplacé par de la farine et revendu l'héroïne confisquée par la police. Mais, en réalité, le fond de l'affaire était qu'il avait voulu prendre la place de son chef. Or, le gouvernement venait justement de donner l'ordre d'interdire le commerce de l'héroïne et le chef avait su profiter de l'aubaine. S'il n'y avait pas eu cet ordre, ou s'il avait été donné longtemps auparavant, non seulement Lianbo n'aurait pas été fusillé, mais son chef aurait été obligé de le garder dans la police. Lianbo avait des hommes sous ses ordres et il aurait pu aider son chef, mais aussi le trahir. Tout le monde pensait que les deux hommes étaient à mettre dans le même sac. Lianbo avait tout simplement été victime de son destin.

Nombreux furent ceux qui compatirent au malheur de la famille Chen car, indépendamment de ce qu'il avait pu faire d'autre, Lianbo avait fait preuve de piété filiale et, de la sorte, rehaussé le prestige de la famille. Quant à la banderole du vieux Chen, elle avait été unanimement admirée. Le directeur de la police fut donc obligé d'arrêter les poursuites. Le gérant du magasin fut rapidement relâché et la famille Chen ne souffrit pas trop financièrement. Le chef de la Sécurité envoya même cinq cents yuans pour aider à payer les frais d'éducation de l'enfant, mais le vieux Chen les refusa.

Voyant que la famille Chen n'était pas appauvrie, les amis revinrent. Le vieux Chen fut invité par le Comité de la culture chinoise à donner ses deux dernières conférences. Il avait beaucoup maigri et il s'était un peu voûté, mais sa voix était toujours aussi sonore. Les assistants étaient nombreux. Beaucoup étaient venus pour voir à quoi ressemblait le père dont le fils vertueux avait été fusillé. Il monta sur l'estrade. Il portait ses grosses lunettes de lecture. Ses mains dans lesquelles il tenait ses notes tremblaient un peu et il avait quelques poils blancs dans sa barbe, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir encore fière allure. Il parlait depuis quelques minutes quand, soudain, il porta une main à son front et s'immobilisa un long moment comme s'il avait oublié quelque chose. Il posa ses lunettes et descendit de l'estrade. Interloqués, tous les assistants se levèrent.

Les organisateurs tentèrent de l'arrêter. Ils l'entendirent qui disait à voix basse, d'un ton anxieux : « Il faut que je rentre. Je ne suis pas tranquille. Mon fils aîné, si vertueux, est mort. Lianzhong, même si tu ne vaux pas grand-chose, ne te sauve pas à nouveau ! Il veut se sauver, je le sais. Il n'est pas content de la femme que je lui ai trouvée. Le mariage libre, quelle idiotie ! Il faut que je rentre voir. Je vais revenir continuer ma conférence dans un instant. Je sais parler. Je peux encore montrer

l'exemple. Ce n'est pas la peine d'essayer de m'arrêter. Je n'ai pas confiance non plus dans la veuve de mon aîné. Depuis la mort de son mari, elle ne tourne plus très rond et a souvent envie de se suicider. C'est idiot. Elle répète sans cesse qu'elle a causé la mort de son mari en vendant deux sacs de quelque chose. Elle débloque ! Il faut que je rentre ! Il le faut ! "Pourra-t-on un jour, pour se protéger de la pluie, acheter un manteau de paille quand les nuages couvrent la montagne et jouer de la flûte au bord du fleuve dans le pavillon sous la lune ?" »

Le dos courbé, d'un pas qui manquait quelque peu de dignité, il s'éloigna.

Dans la salle, ce fut la ruée vers la sortie. Seuls les premiers dehors purent voir au loin s'estomper la silhouette du vieil homme dont les longs poils de barbe flottaient sur ses épaules.

(*Xin shidaide jiu beiju*, 1936.)

---

5 Guan Yu : général de l'époque des Trois Royaumes, célèbre pour sa loyauté, décapité en l'an 219, plus tard déifié et vénéré comme dieu de la Guerre.

6 Li Guang, général de la dynastie des Han, malgré les services rendus, n'obtint jamais la promotion qu'il méritait. Feng Tang ne vit ses mérites reconnus par l'empereur que lorsqu'il était trop vieux pour exercer une charge.

7 Le général Yue Fei, héros national de la dynastie des Song du Sud.

8 *Ci* (poème à chanter) de Su Dongpo (1036-1101).

9 La Révolution de 1911 qui a renversé la Dynastie des Qing et fondé la République.

10 Poème classique de huit vers de cinq ou sept caractères.

11 Poème classique de quatre vers de cinq ou sept caractères.

12 Caractères gravés sur les pièces du jeu de mah-jong (*si* = 4, *wan* = 10 000).

13 Trois poètes célèbres des dynasties des Tang et des Song.

14 Disciple de Confucius.

15 Premier vers d'un poème de Du Fu.

16 « Quand Confucius était trois mois sans être employé par aucun prince, il lui semblait qu'il lui manquait quelque chose », *Meng Zi*, trad. Couvreur, éditions d'Amérique et d'Orient, 1972.

17 Les Annales du Printemps et de l'Automne.

18 Les plus importants sont : le *Yijing* (Classique des Mutations), le *Shujing* (Classique des Documents), le *Shijing* (Classique des Odes), le *Lunyu* (les Annales).

19 Inscriptions sur écailles de tortue.

20 Longue robe fendue le long de la jambe.

21 Principe confucéen.

22 *Ci* de Li Qingzhao (1083-1149).

## L'ORDONNANCE

L'armée japonaise se livrait à ses exercices de tir habituels à la porte Qihua et, conformément à un usage bien établi, les policiers contrôlaient les Chinois. En effet, les policiers, qui étaient chinois, faisaient preuve d'une plus grande vigilance et d'une plus grande bravoure pour arrêter les espions que pour arrêter les soldats ennemis. Peut-être était-ce dû au fait que c'était un peu plus facile. De toute façon, les policiers ne faisaient pas partie de l'armée et n'avaient donc pas à se préoccuper de diplomatie.

Ertou, le deuxième fils de la famille Niu, n'avait pas boutonné sa veste ouatée, vaguement maintenue par un morceau de toile bleue noué autour de ses reins. Pourtant, bien que son torse fût découvert, il avait très chaud, d'abord parce qu'il marchait vite, mais aussi parce qu'il était très inquiet. Son père était gravement malade et le médicament lui avait coûté la somme fabuleuse d'un yuan ! Il arrivait en vue de la porte Qihua et il lui restait au moins cinq kilomètres à parcourir. Il espérait, en prenant les raccourcis, rentrer à temps pour que son père puisse commencer à prendre son médicament avant le coucher du soleil. Il hâta le pas. Il tenait dans une main le médicament et dans l'autre un livre roulé.

Sans prêter attention à la foule ni aux policiers qui l'encadraient, Ertou se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu comme ça ?

La question résonna et se répercuta longuement sous la voûte.

Ne réalisant pas qu'elle s'adressait à lui, Ertou poursuivit sa route, un peu surpris tout de même du silence qui régnait.

— Espèce de petit con ! Tu m'entends ? Demi-tour !

Il sentit qu'on lui empoignait le bras.

— Mon père attend son médicament !

S'apercevant alors qu'il avait affaire à un policier, il ajouta :

— Je n'ai rien volé à personne !

— Même si c'est ton grand-père qui attend, tu passeras à ton tour.

Et tout en parlant, il poussa Ertou vers la foule.

Tout le monde avait déboutonné ses vêtements. Ertou n'eut pas la peine de le faire puisqu'ils étaient déjà déboutonnés. Il eut alors tout le loisir d'observer la foule : elle était divisée en trois groupes. Le premier était composé de gens vêtus de soie et de satin, ceux du second portaient des robes de coton qui n'étaient pas éclaboussées de boue. Quant à lui, il se trouvait dans le troisième groupe en compagnie de congénères attifés comme lui.

Bien que les gens du premier groupe fussent déboutonnés comme les autres, les policiers les fouillaient à peine avant de dire : « Allez ! »

En les regardant, Ertou pensa :

— Ce n'est pas trop grave, ça ne va pas prendre bien longtemps. Dès que j'aurai passé la porte, je courrai un peu plus vite pour rattraper le temps perdu.

Quand ce fut le tour du deuxième groupe, les choses se gâtèrent un peu, car les policiers tâtaient longuement la moindre bosse sous les vêtements. Lorsqu'ils s'approchèrent d'un homme d'une

quarantaine d'années au nez rouge, celui-ci refusa de se laisser fouiller et cria :

— Appelez votre chef !

Ce dernier arriva aussitôt.

— Oh ! Troisième Maître ! Je ne vous avais pas vu. Il y a tellement de monde ! Je vous en prie, excusez-moi !

Nez-Rouge l'admonesta, sans même esquisser un sourire :

— Vous feriez bien de porter des lunettes ! C'est une honte !

Et, frottant son nez rouge, il se dirigea vers la sortie.

Il sembla s'écouler un siècle avant qu'on passât au troisième groupe.

Un policier s'approcha en riant :

— Allons, les amis, déshabillez-vous ! Vous n'allez pas geler.

— Tu pourrais peut-être en profiter pour nous enlever quelques poux ! lança un gaillard qui semblait être un tireur de pousse.

— Garde tes idioties pour toi ! Enlevez vos fringues, ça va les aérer un peu !

Le policier prit une veste ouatée et la secoua deux ou trois fois. Le propriétaire de la veste voulut plaisanter :

— Elle ne contient que de la crasse !

En entendant ce trait d'esprit, le policier jeta la veste par terre en disant :

— Alors, autant en rajouter encore un peu !

Ertou était parmi les derniers. Ceux qui étaient arrivés après lui formaient un autre groupe.

— C'est quoi ça ? demanda le policier.

— Un médicament.

— Non, je parle de ce rouleau.

— Un livre, je l'ai trouvé dans les cabinets.

— Donne !

Le policier examina la couverture : elle était rouge. Il tendit le livre à son chef qui examina à son tour la couverture et constata qu'elle était rouge. Il regarda alors Ertou. Puis il feuilleta quelques pages, sans avoir l'air de bien comprendre. Enfin, après s'être copieusement humecté les doigts de salive, il tourna encore une dizaine de pages, sembla réfléchir un instant, releva la tête, regarda en direction de la porte, se tourna vers Ertou et, enfin, ordonna :

— Emmenez-le !

Un policier s'approcha. Instinctivement, Ertou fit un pas en arrière, comprenant que les choses allaient mal pour lui, mais sans savoir pourquoi.

— Mon père attend son médicament et j'ai trouvé le livre dans les cabinets.

Le policier l'empoigna au collet :

— Je te préviens ! Tu n'as pas intérêt à bouger sinon ça va barder pour toi !

— Mais mon père attend son médicament ! protesta encore Ertou, maintenant très inquiet, sans toutefois élever la voix.

— Emmenez-le et surveillez-le, ordonna le chef, aussi pâle que si Ertou avait transporté une bombe.

Il était désormais inutile de s'inquiéter et toute résistance était impossible. Ertou se mit à pleurer à chaudes larmes.

Ils pénétrèrent dans le poste. Le policier chuchota quelques mots à l'oreille du corpulent chef de poste qui prit le livre et l'examina avant de s'adresser à Ertou avec la plus grande politesse :

— Comment vous appelez-vous ?

Il semblait déclamer comme un acteur de théâtre.

— Niu, Niu Ertou, répondit Ertou en reniflant.

— Ah, Ertou, et tu viens de quel village ?

— Le village de Dix-Lieues.

— Ah, il faut passer par la porte Qihua, dit le chef de poste en secouant la tête comme pour se féliciter de ses connaissances en géographie. Et tu es venu en ville faire quoi ?

— Acheter un médicament pour mon père qui est malade.

Les larmes d'Ertou ruisselèrent de plus belle.

— Le père de qui ? Parle plus clairement ! Tu as de la chance que je ne sois pas d'un naturel soupçonneux, mais fais attention, dis-moi bien la vérité. Qui t'a donné ce livre ?

— Je l'ai trouvé dans les cabinets.

— Si tu ne dis pas la vérité, je vais me fâcher !

Etait-ce l'effet de la colère ? Le chef de poste sembla soudain enfler de volume.

— Ecoute-moi, jeune homme, il ne faut pas être têtu comme un buffle<sup>23</sup>. Parlons sérieusement. Tu n'es pour rien dans l'histoire, celui qui nous intéresse, c'est l'homme qui t'a donné ce livre. Est-ce que tu me comprends bien ?

— Je vous jure que je l'ai trouvé dans les cabinets ! Vous pouvez le garder, mais laissez-moi partir !

Le chef de poste examina encore le livre et déclara comme s'il venait de prendre sa décision :

— Pas question !

Ertou s'affola :

— Monsieur, mon père attend son médicament.

— Tu veux dire qu'il n'y a pas de pharmacies en dehors de la ville et qu'il faut absolument venir en ville pour trouver un médicament. Il doit y avoir une autre raison.

Fier de sa perspicacité, il faillit sourire mais il se retint.

— Le docteur m'a conseillé d'aller à la pharmacie de Huaide parce que les médicaments y sont meilleurs. Je vous en supplie, monsieur, laissez-moi partir. Vous pouvez garder le livre, d'accord ?

— Pas d'accord du tout !

Le soir même, Ertou fut conduit sous bonne escorte au bureau de la Sécurité publique.

Bien qu'ils ne se fussent jamais rencontrés, Ru Yin, l'écrivain, et Qing Yan, le critique littéraire, étaient ennemis jurés. Ru Yin écrivait des romans pour gagner sa croûte et Qing Yan était critique littéraire de son état. Quand le nom de Ru Yin apparaissait dans une revue ou un journal, il était suivi de près par celui de Qing Yan. Tout ce qu'écrivait Ru Yin était systématiquement démolé par Qing Yan et invariablement rejeté comme « idéologie malsaine ». Certes, cela n'affectait en rien le tirage de ses œuvres, mais Ru Yin pensait néanmoins qu'en fin de compte la victoire morale appartenait à Qing Yan. Il ne savait pas si ses lecteurs, lorsqu'ils dépensaient quelques sous pour acheter sa prose, souriaient ou s'ils disaient : « Son idéologie est peut-être malsaine, mais c'est terriblement intéressant à lire ! » Il espérait qu'il n'en allait pas ainsi et essayait de se persuader que certains le respectaient vraiment. Il se serait donc considéré comme un homme d'affaires heureux si, chaque fois qu'il touchait droits d'auteur ou commission, il ne lui avait pas semblé entendre Qing Yan rire en disant d'un ton sarcastique :

— Tu as encore gagné de l'argent avec un poisson qui a échappé au filet de ma critique ! Mais attends un peu ! Je n'en ai pas fini avec toi !

Un jour, par le plus grand des hasards, leurs deux photos parurent côte à côte dans un magazine.

Cet événement eut pour résultat de mettre en branle l'imagination de Ru Yin. Qing Yan avait une grosse tête, des cheveux longs, des yeux protubérants et un museau de pékinois. En mettant les choses au mieux, il pouvait ressembler à Socrate. C'était justement ce Socrate qui maintenant, tel un fantôme, venait le persécuter.

Bien sûr, Ru Yin avait parfois des pensées malveillantes : ce pseudonyme de Qing Yan qui signifiait « Hirondelle noire » évoquait le minable écrivain de romans à l'eau de rose qu'il avait dû être avant de se transformer en critique qui se permettait de qualifier d'« idéologie malsaine » les écrits des autres. Il ne méritait donc pas qu'on y prêtât la moindre attention. Malheureusement, l'autoconsolation passive ne pouvait contrecarrer l'attaque active et les flèches empoisonnées de l'idéologie malsaine continuaient à lui siffler aux oreilles.

Comment pouvait-il assainir son idéologie ? Il ne trouvait pas la réponse dans les critiques de Qing Yan, car celui-ci ne ressemblait guère à Socrate qui posait des questions et tentait d'apporter des réponses même si parfois il tournait en rond et se perdait dans son propre raisonnement. Tout ce que savait faire Qing Yan, c'était se tenir à l'arrivée d'un cent mètres, attraper le dernier et lui coller une claque. Persuadé qu'il devait changer sa façon d'écrire, Ru Yin se plongea dans des ouvrages censés représenter l'idéologie saine, dont certains étaient d'ailleurs déjà interdits à la vente. Il fut très déçu, car ce n'étaient que minables mièvreries et il était convaincu que ce qu'il écrivait était infiniment meilleur.

Il se mit pourtant à écrire dans ce style et, après avoir publié deux romans, il attendit avec impatience la critique de Qing Yan. Le verdict tomba : idéologie malsaine !

Il compara soigneusement ses écrits à ceux des écrivains réputés orthodoxes et parvint aux conclusions suivantes. D'abord, ils n'employaient pas la même langue : il écrivait en langue nationale, alors qu'ils écrivaient en langue étrangère. D'autre part, ils ne racontaient pas les mêmes histoires. Il parlait de lumière et d'ombre, de sincérité et de dégradation, d'idéaux et de sentiments, alors que les pivots de leurs intrigues n'étaient que le sang et la mort.

Pourtant, l'étiquette d'idéologie malsaine le poursuivait.

Pour clouer le bec une fois pour toutes à Qing Yan, il eut l'idée de lui jouer un tour. Il décida d'imiter le style étranger pour écrire des récits vivants, mais totalement irréalistes, et il les envoya aux magazines.

Chose étrange, ils lui furent tous retournés très vite. L'un d'eux, en particulier était accompagné d'un commentaire poli :

*« En cette période où la liberté de parole n'existe pas, des mots tels que rouge, jaune, bleu, blanc ou noir risqueraient de compromettre très rapidement l'avenir de notre publication. Or, les mots que vous utilisez semblent tous appartenir à cette catégorie... »*

La lecture provoqua chez Ru Yin une crise d'hilarité qui dura très longtemps. C'était donc vrai ! L'écriture était un instrument qui pouvait tromper. L'auteur, le lecteur, le critique et le censeur sortaient tous de la même école !

Une autre vérité lui apparut par la même occasion : si Qing Yan brandissait en permanence l'arme de son idéologie malsaine sans rien trouver d'autre à dire, c'était tout simplement qu'il avait peur. Il fallait le ridiculiser. Avec ses propres deniers, il fit imprimer une anthologie d'œuvres précédemment rejetées par les éditeurs et il en envoya un exemplaire à Qing Yan en l'adressant à un magazine pour être sûr qu'il parviendrait à son destinataire. Ainsi, bien qu'ayant dépensé son argent, il se sentit heureux en pensant : « J'ai osé faire imprimer ces histoires, voyons s'il aura le courage de les démolir

dans sa critique. »

En se rendant au magazine pour voir s'il y avait quelque chose pour lui, Qing Yan trouva sur son bureau trois lettres et un colis. Après avoir lu les lettres, il ouvrit le paquet : c'était un livre avec une couverture rouge, un livre écrit par Ru Yin. Il sourit, soudain pris de pitié pour Ru Yin. Tous les auteurs étaient à plaindre car ils devaient, après s'être heurtés au rédacteur en chef, subir les foudres des critiques. Le critique, pourtant, ne pouvait pas, ne pouvait absolument pas déchoir en se laissant gagner par la pitié. Faire intentionnellement une critique injuste était une chose embarrassante, mais faire une critique sincère risquait d'être encore plus embarrassant. Chacun savait qu'un article devait contenir des traits acérés pour mériter le nom de critique. Qing Yan aurait été incapable de faire du mal à une mouche, mais il était critique de profession et, comme la plupart des exécuteurs des hautes œuvres, il faisait ce métier pour gagner sa vie. Il savait tout cela, mais il devait faire l'idiot. Il savait aussi quelle revue n'aimait pas quel écrivain et il devait se le rappeler lorsqu'il écrivait un article s'il voulait consolider sa position. On pouvait dire que c'était un homme dépourvu d'idéal mais, si on tenait compte des circonstances, il était excusable. A vrai dire, il ne nourrissait pas de mauvaises intentions à l'égard de Ru Yin et n'en nourrissait d'ailleurs à l'égard de personne, mais la critique était la critique. S'il avait pu trouver un terme plus original que « idéologie malsaine », il aurait renoncé à cette expression pour laquelle il n'éprouvait aucune affection particulière mais, comme il n'en trouvait aucune qui fût plus originale et plus percutante, il lui restait fidèle. Un point, c'était tout.

Il aurait bien aimé rencontrer Ru Yin pour discuter et, qui sait, peut-être devenir son ami. A défaut, il aurait voulu lui écrire une lettre pour lui conseiller de reprendre ce livre à couverture rouge qui constituait un danger. S'il était fermement décidé à continuer dans cette voie, ce serait une perte de temps que de fumer ensemble en discutant de pédantisme du style. Il fallait qu'il trouvât autre chose. De quelque façon qu'on les considérât, l'écriture et la critique étaient deux formes du même pédantisme. En se flattant mutuellement ou en s'entre-déchirant, on ne laisserait jamais la moindre trace dans l'histoire de la littérature et on ne faisait donc que gâcher son encre et son papier. L'histoire de la littérature comme celle de la critique n'étaient, en fin de compte, que l'histoire d'une longue flatterie de soi-même. Sans elles, les bibliothèques auraient été moins vides et moins ennuyeuses.

Qing Yan grogna en levant le nez, prit le livre, le roula et sortit. Après avoir marché un moment, il éprouva le besoin de se soulager. Pour mieux rajuster sa robe, il posa le livre sur la murette de terre. Comme il gênait quelqu'un qui voulait entrer, il se hâta de se reboutonner et sortit en retenant sa respiration.

Il avait déjà fait un bon bout de chemin lorsqu'il s'aperçut qu'il avait oublié le livre. Il ne lui parut pas nécessaire de retourner le chercher, car il pouvait très bien faire sa critique sans lire le livre ; il lui suffisait de se rappeler le titre du livre et le nom de l'auteur.

Ertou était maintenant en prison depuis deux jours. Il n'y comprenait rien. Qu'était-ce donc que ce livre ? Il se rappelait seulement qu'il était mince et qu'il avait une couverture rouge. De toute façon, il ne savait pas lire. Il haïssait ce livre et ne pensait qu'à son père malade. Ce maudit livre allait tuer son père. Ils continuaient de l'interroger, mais il ne pouvait répondre qu'une chose : « Je l'ai trouvé dans les cabinets. » Il s'imaginait d'ailleurs mal comment un homme pouvait écrire un livre. N'avait-il rien d'autre à faire ? Et il avait fallu qu'il le ramasse ! Mais ne ramassait-il pas les bouses de vache quand il n'avait rien d'autre à faire en hiver ? Pourquoi n'aurait-il pas eu le droit de ramasser un livre ?

— Qui t'a donné ce livre ?

Il avait entendu cette question des centaines de fois.

Au cours des vingt années qu'il avait déjà vécues, personne ne lui avait jamais donné un livre. En

quoi un livre pouvait-il le concerner ? Il ne pouvait quand même pas mentir délibérément et dire : « C'est Zhang le Deuxième Chien ou Li le Noiraud qui m'a donné le livre. » Il ne pouvait pas accuser des innocents. D'ailleurs, il fallait trouver un nom qui fût plausible et le seul qui lui venait à l'esprit était Meng Zhanyuan, le chef de la société d'arts martiaux de son village. Il n'y avait que ce nom qui pût rivaliser avec « Huang Tianba<sup>24</sup> » ou « Zhao Zilong<sup>25</sup> » et avoir un quelconque rapport avec un livre. Pourtant, il ne pouvait pas faire arrêter Meng Zhanyuan qui était absolument indispensable pour défendre les couleurs du village contre le village du Sophora. Sans lui, son village risquait de subir une défaite.

Mais il pensa à son père malade, c'était la seule chose qui le préoccupait pour l'instant. Il aurait voulu pouvoir se transformer en fumée pour s'échapper par l'interstice de la porte. Ce livre ! Ce maudit livre ! Que pouvait-il donc contenir ? Était-ce la recette de la potion magique du croquemitaine qui emportait les enfants ?

Une autre journée s'écoula. Ertou était maintenant sûr que son père était mort. Son fils n'avait pas rapporté le médicament et il n'était pas rentré : il y avait de quoi devenir fou. De toute façon, il était mort maintenant. La tête dans les mains, Ertou pleurait. Ses larmes coulaient et il ne pouvait retenir ses gémissements.

Quand il eut assez pleuré, il décida de donner un nom : c'était Meng Zhanyuan qui lui avait donné le livre. Seules ces trois syllabes étaient dignes d'un livre. « Deuxième Chien », « Le Noiraud » ou « Soixante-dix » ne pouvaient pas être des noms de gens capables de posséder un livre.

Toutefois, après avoir bien réfléchi, il y renonça car sa conscience ne le lui permettait pas. Une seule chose était vraie : il avait trouvé le livre ! D'autre part, il l'avait trouvé en ville, alors comment Meng Zhanyuan aurait-il pu le lui donner ? Ça ne cadrait pas ! Il ne pouvait rien faire. Il pensa encore à son père qui était probablement mort. Toute la famille était là en vêtements de deuil et lui seul manquait à l'appel. Il se sentait devenir fou !

Dans la soirée, on amena un jeune homme bien habillé dont les jambes étaient entravées. La curiosité naturelle d'Ertou lui fit aussitôt oublier ses propres problèmes et la vue de cet homme distingué qui ne semblait pas s'affoler malgré les fers qu'il portait aux pieds produisit sur lui un effet salutaire.

Ce fut d'ailleurs l'homme qui lui adressa la parole le premier :

— Que t'est-il arrivé, l'ami ?

Ce fut pour Ertou, l'occasion de cracher sa colère :

— J'ai trouvé un livre ! J'enc... ses ancêtres !

— Quel livre ? demanda le jeune homme, soudain très intéressé.

— Un livre avec une couverture rouge !

C'était la seule chose dont il se rappelait et il ajouta :

— Je ne sais pas lire !

— Oh !

Le jeune homme hocha la tête et se tut. Au bout d'un moment, Ertou qui était d'un naturel affable voulut reprendre la conversation :

— Et toi, qu'est-ce qui t'amène ?

— J'ai écrit un livre, répondit le jeune homme en riant.

— Alors c'est toi qui as écrit cette saloperie ! Bougre de...

De toute sa vie, Ertou n'avait jamais entendu parler d'un homme qui ait écrit un livre. Il était donc évident pour lui que si cet homme avait écrit un livre, ce ne pouvait être que le livre qui était cause de son malheur. Il ne savait pas quelle attitude adopter, mais il avait une forte envie de coller quelques

bonnes torgnoles à l'auteur du livre. Une seule chose le retenait : les policiers étaient nombreux. Il avait déjà un problème et ce n'était pas la peine d'envenimer les choses. Puisqu'il ne pouvait pas cogner, il fallait pourtant que sa colère éclatât. La rage dans les yeux et grinçant des dents, il lança :

— Alors, tu n'avais rien d'autre à f... Les mains te démangeaient ! Il a fallu que tu écrives ce putain de livre !

Le jeune homme sourit d'un air malicieux.

— Je l'ai écrit pour des gens comme toi.

C'en était trop pour Ertou !

— Je vais te casser la gu...

Mais il ne bougea pas. Il avait un peu peur de cet homme dont le visage, les manières, l'âge et les vêtements ne s'accordaient pas tout à fait avec les fers qu'il portait aux pieds. Il était très pâle et il avait une peau délicate. Ses yeux manquaient d'éclat et son sourire était assez désagréable. Il était plutôt fluët et Ertou ne pouvait s'empêcher de regarder ces fers qui lui entravaient les chevilles. Il ne comprenait pas bien à quel genre d'homme il avait affaire et c'était ce qui l'effrayait un peu.

Le jeune homme sourit pendant un bon moment puis il regarda Ertou et demanda :

— Tu ne sais pas lire ?

Ertou resta un instant interdit sans répondre et finalement émit un grognement.

— Et où as-tu trouvé le livre ?

— Dans les cabinets. Et alors ?

— Ils t'ont posé des questions ?

— Mêle-toi de...

Il ne termina pas la phrase. Il avait peur de cet homme qui ne lui inspirait pas confiance.

Le sourire du jeune homme se fit plus sérieux.

— Si tu racontes ce qui s'est passé, je pourrai peut-être t'aider.

Il devait penser en lui-même :

— C'est moi qui ai écrit ce satané livre, mais tu ne sais même pas lire.

— Mais mon père est malade ! Il est peut-être déjà mort !

— Commence par me dire exactement où tu as trouvé le livre.

— Au sud de Dongsî Pailou. Si je n'avais pas eu cette envie de pisser...

Il ressentit soudain en lui-même une étrange impression qu'il eût été incapable de décrire, comme s'il avait été perdu dans le noir, la même impression que celle ressentie l'année où il avait vu les sauterelles s'abattre sur les récoltes et les dévaster.

— Comment étais-tu habillé et qu'avais-tu dans les mains ?

— J'étais habillé comme maintenant et je tenais mon paquet de médicament.

A ce moment, Ertou repensa à son père.

Qing Yan rentra chez lui. Il se sentait mal à l'aise et n'arrivait pas à oublier Ru Yin. Il arpenta un instant la pièce de long en large en souriant. Il fallait qu'il fasse sa critique. Elle ne pouvait pas être bien longue puisqu'il avait perdu le livre, mais il possédait l'expérience et pouvait trouver matière à développement. Il pouvait par exemple parler de la couverture et de la reliure car un critique a parfaitement le droit de porter un jugement esthétique. Il écrivit :

*« Si une couverture rouge peut symboliser le contenu du livre, ce petit numéro de prestidigitacion que nous offre monsieur Ru Yin est extrêmement décevant. Il a su utiliser un papier épais et brillant pour la couverture, quant au contenu, que peut-on en dire sinon que c'est de l'idéologie malsaine ? »*

Ainsi lancé, il écrivit encore quelque huit cents mots de la même veine puissante. La critique est en effet un art et il était fier de la précision de son style. Comme toujours, ce qu'il avait écrit était plus sévère que ce qu'il pensait réellement, mais c'était cette sévérité qui garantissait son statut de critique. Il était, certes, très injuste envers Ru Yin, mais il n'avait pas le choix. S'il le rencontrait un jour, il lui suffirait de quelques mots pour mettre les choses au point. Si les écrivains s'amusaient aux dépens de leurs personnages imaginaires, les critiques s'amusaient aux dépens des écrivains. Il en allait toujours ainsi.

Il relut ce qu'il avait écrit, modifia quelques mots et sortit pour expédier son article.

Celui-ci parut le surlendemain et deux jours plus tard, Qing Yan apprit que Ru Yin avait été arrêté.

Qing Yan ne ressentit pas la moindre inquiétude au sujet de son article, car un écrivain ne pouvait pas être arrêté pour idéologie juste et même si c'était le cas, ce n'était pas très important car, à part quelques étudiants lecteurs de romans, qui d'autre pouvait s'intéresser à ce genre d'idioties ? Et combien de personnes savaient qu'il existait des êtres qu'on appelait des critiques ? L'écriture, elle-même, était-elle autre chose qu'une gigantesque absurdité ? Il était pourtant sincèrement peiné pour Ru Yin. Il lui vint à l'esprit que tout ceci devait quand même avoir un sens, mais il ne lui apparaissait pas très clairement et il ne le voyait que de façon négative. C'était une question d'idéologie saine ou malsaine. On ne pouvait pas mettre dans le même panier le vrai et l'absurde. Pour décrire un soldat, il n'était pas nécessaire de s'engager dans l'armée. Soudain, tout lui sembla clair ! Pour agir de façon positive, il fallait écrire une ou deux pages dignes de rester dans l'histoire et non se contenter de ces malheureux articles. L'idée lui avait déjà traversé l'esprit par le passé, mais il était maintenant sûr qu'il devait la mettre en œuvre. Pourtant, il fallait aussi aider Ru Yin à s'en sortir, même si ce n'était pas pour lui une démarche lourde de sens.

Deux jours plus tard, Ertou put enfin dire au revoir à Ru Yin.

Quand il rentra chez lui, son père était enterré depuis deux jours. Ertou jura qu'il n'irait plus jamais acheter de médicaments en ville.

(Zhuayao, 1934.)

---

23 Niu, le nom du héros, signifie « buffle ».

24 Huang Tianba : personnage principal d'un roman de la dynastie des Qing. Héros populaire qui aida la dynastie à se renforcer en se retournant contre ses anciens amis.

25 Zhao Zilong : héros populaire du *Roman des Trois Royaumes*.

## LE CRACHOIR DE MAÎTRE NIU

Le docteur Niu, célèbre et respecté, membre de maints comités, directeur de ceci et de cela, n'était pas un personnage ordinaire. Dans son jeune âge, il avait été reçu aux examens impériaux. A vingt-huit ans, il avait obtenu son doctorat aux Etats-Unis et, après sa trentième année, il avait occupé divers postes de haut fonctionnaire. Ayant désormais passé la quarantaine, il avait cinq concubines et fumait une grosse quantité d'opium. Il avait donc beaucoup de chance d'être encore en vie.

Ses connaissances n'étaient pas très profondes, mais elles étaient vastes et il était docte, très docte. Etant donné ces vastes connaissances, il s'occupait de tout et, même lorsqu'il exerçait de hautes fonctions, aucun détail ne lui échappait. Il réfléchissait aux affaires de sa famille, du pays et du monde en fumant de l'opium, allongé sur son lit. Ce n'était donc pas une sinécure d'être au service d'un haut fonctionnaire possédant de tels dons. Partout où il exerçait ses fonctions, son comportement irascible faisait trembler ses subalternes. Vêtus de leur tenue d'été en tissu léger, ils claquaient des dents devant lui. Or, plus les gens tremblaient devant lui, plus Maître Niu se sentait puissant. Il était un être d'exception et tous les autres n'étaient que des médiocres. Ses subalternes avaient beau s'ingénier à le satisfaire, ils n'y parvenaient jamais. Les idées de Maître Niu étaient en effet si ingénieuses et si compliquées qu'un être ordinaire ne pouvait les deviner. Les gens du commun sont au courant des choses anciennes ou des modernes, mais ceux qui connaissent les anciennes ne connaissent pas les nouvelles et vice-versa. Maître Niu, en revanche, maîtrisait l'ancien et le moderne, le chinois et l'occidental. Chacune de ses idées était conforme aux classiques et à l'histoire, à l'intérêt public et à l'intérêt privé, ainsi qu'à la physique, la chimie, l'économie et la sociologie.

Un jour, alors qu'il était surintendant de l'inspection des Douanes, Maître Niu, flanqua au directeur des Affaires générales une retentissante paire de claques, à la suite de quoi celui-ci dut aller à l'hôpital pour faire examiner ses dents, mais Maître Niu dut aussi se rendre à l'hôpital pour se faire injecter un stimulant cardiaque car, pour flanquer une aussi retentissante paire de claques, il avait été obligé d'épuiser toute sa réserve d'énergie ! Il fut néanmoins très heureux, car cette paire de claques méritait de figurer dans les annales. Quant à la facture de l'hôpital, elle fut payée par les Affaires générales et toute cette histoire ne lui coûta donc pas un sou.

Cette paire de claques avait eu pour cause l'achat d'une voiture. Le directeur des Affaires générales était un homme moderne. Il connaissait parfaitement tous les modèles de voitures : leur ligne, leur conception, leur confort et leur vitesse. Il savait aussi obtenir les meilleures conditions de prix. Cette fois pourtant, il était tombé sur un os. Pour un homme moderne, cette voiture avait toutes les qualités : sa ligne était nouvelle et elle était confortable, rapide et stable. Malheureusement, le directeur des Affaires générales était un homme du siècle et ne maîtrisait pas, comme Maître Niu, la culture antique et le savoir moderne. Il avait oublié aussi que Maître Niu avait jadis été reçu aux examens impériaux.

Très fier de son acquisition, le directeur des Affaires générales, amena la voiture devant la porte de Maître Niu. Celui-ci lisait un livre dans sa bibliothèque. A vrai dire, il était allongé sur son lit et fumait. Un livre était posé près de son oreiller. C'était un livre chinois, mais il était relié à l'occidentale. Quand il recevait un visiteur, Maître Niu fumait, tout en tournant les pages du livre

comme aurait pu le faire n'importe qui. Quand le visiteur était versé dans la culture traditionnelle, Maître Niu parlait de culture occidentale. Quand, au contraire, il était moderne, il parlait de culture traditionnelle, car ce livre chinois relié à l'occidentale était censé contenir tout le savoir du monde et son contenu pouvait se modifier en fonction des circonstances.

Quand le directeur des Affaires générales entra dans la bibliothèque, Maître Niu ne jugea pas utile de se mettre à feuilleter son livre. Dans le cas présent, en effet, il ne s'agissait pas d'un visiteur et il n'était donc pas tenu d'être poli envers lui. Il se contenta donc de continuer à fumer et demanda soudain :

— Sais-tu pourquoi je t'ai donné l'ordre d'acheter une voiture ?

Le directeur répondit sans hésiter :

— Parce que celle du service est trop vieille. Il y a déjà...

Il allait dire « il y a déjà un an que nous l'avons achetée », mais il se ravisa, car il lui sembla que « déjà » n'allait pas très bien avec « un an ».

Maître Niu secoua la tête.

— Ce n'est pas ça du tout ! Je voulais tout simplement tester tes capacités d'organisation. Je ne vais pas m'embarrasser de politesses pour te le dire et toute ma carrière passée peut en attester : quand je fais quelque chose, je le fais parfaitement. L'or véritable ne craint pas l'épreuve du feu et tous mes subordonnés doivent être mis à l'épreuve. Je vais donc te poser une question. Tu savais que je venais de louer cette maison et tu savais aussi qu'elle n'avait pas de garage. Par ailleurs, tu savais qu'il me fallait une voiture. Alors, pourquoi n'as-tu pas commencé par me faire construire un garage ?

Le directeur se fit obséquieux :

— Tout de suite, je vais donner des ordres, tout de suite...

— Tout de suite ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait plus tôt ? Allons d'abord voir la voiture.

Le directeur s'empressa de sortir, maintenant rassuré. Il était pour lui évident que son supérieur, en voyant la voiture, allait oublier sa colère pour manifester sa joie.

C'est alors qu'après avoir jeté un coup d'œil à l'intérieur de la voiture, Maître Niu flanqua à son subalterne cette retentissante paire de claques. Sa culture, tant chinoise qu'étrangère, lui avait appris qu'un haut fonctionnaire ne doit pas se comporter comme un bureaucrate, mais plutôt imposer à son personnel une discipline de fer.

— Dis-moi, demanda-t-il en pointant un doigt cuisant vers le visage cuisant du directeur, ne sais-tu pas que les gens d'un certain âge éprouvent parfois le besoin de cracher ? Cracher dans la voiture est-il conforme aux règles d'hygiène ? Alors, pourquoi n'a-t-on pas installé un crachoir à l'intérieur ?

— Je vais en faire installer un tout de suite, répondit le directeur en se cachant le visage.

— Quel genre de crachoir ? Et comment vas-tu l'installer ? Je te le demande !

Les nerfs qui saillaient étaient aussi verts que ses joues et faisaient ressembler son visage à une feuille de potiron.

— Je vais en acheter un petit en cuivre blanc. Probablement...

— En acheter un ? Probablement ? Tu n'es qu'un pauvre type qui ne réussira jamais dans la vie. Tu es fondamentalement incapable de rien faire correctement. Viens avec moi !

Le directeur suivit Maître Niu. Une très jeune femme était assise dans la bibliothèque. C'était la troisième concubine de Maître Niu. En la voyant, celui-ci adopta soudain un ton plus amène comme pour bien montrer au directeur qu'il se trouvait devant une personne éminemment respectable.

— Je tiens à ce que tu saches que, si je t'ai confié cette mission, c'était simplement pour tester tes capacités d'organisateur.

Il s'allongea sur le lit, sans toutefois se mettre à fumer et continua :

— Retiens bien ceci : la décadence de la Chine est due au fait que les jeunes de ton espèce sont incapables d'en baver un peu, ni de faire marcher leur tête. Ils ne savent que toucher leur salaire, s'amuser avec les filles et dire des idioties.

Le directeur mit sa main devant son visage et jeta un coup d'œil vers la concubine. Il se sentit un peu rassuré.

Maître Niu aurait bien voulu congédier la concubine pour pouvoir donner libre cours à sa bile, mais il y renonça, car il devait la respecter. Ayant bu une gorgée de thé très fort et poussé un soupir, il reprit :

— Tu parles d'installer un crachoir. En te basant sur quelles connaissances ? Et après quelles réflexions ? En acheter un ? Et « probablement » ? Est-ce un langage scientifique ? Il faut que je t'explique tout. Nous devons d'abord nous placer du point de vue esthétique : il doit être très beau et tu ne peux donc pas acheter n'importe quoi. Il faut considérer la matière et la forme. Selon moi, le cuivre est trop brillant, le fer trop stupide, le métal argenté trop vulgaire. Il ne reste donc que le jade. Le jade chinois est célèbre dans le monde entier. Le sais-tu ? Quant à la forme, elle doit s'inspirer de l'ancien et du moderne. Si on veut imiter l'ancien, on peut très bien imiter la forme d'une théière ou d'un flacon antiques, avec une inscription dans le style des caractères sur bronze. Si on fait du moderne, il faut commencer par le dessiner et, en fonction du dessin, choisir ce que l'on va graver. Toutefois, après la matière et la forme, il faut penser à l'hygiène. Il doit y avoir à la base un tuyau en cuir ou en métal qui permette au crachat de s'écouler facilement sur la chaussée sans séjourner trop longtemps dans le crachoir. C'est à ce stade qu'intervient la connaissance de la mécanique. Par ailleurs, il faut prévoir l'emplacement du crachoir et la façon dont il sera installé. Inutile de préciser qu'il doit se trouver à un endroit pratique et il faut pour l'installer connaître la mécanique. En effet, le couvercle doit se soulever et retomber automatiquement et le crachoir doit être mobile pour permettre à deux passagers ou même plus de l'utiliser sans problème. Je ne te donne que l'idée générale. Il faut faire intervenir plusieurs domaines de connaissances et, si tu veux approfondir, il reste beaucoup de questions. Toi, jeune homme, tu es désavantagé, car tu ne sais pas utiliser ça.

Maître Niu pointait son doigt vers sa tête.

La concubine se leva et sortit. Le directeur, comme s'il n'avait pas entendu Maître Niu fit « hum ».

— Pourquoi fais-tu « hum » ?

Maintenant que la concubine n'était plus là, il pouvait parler plus librement.

— Je dis que tu n'as rien dans la tête !

Le directeur n'y comprenait plus rien. D'une main, il se cachait le visage en se tenant la tête de l'autre.

Maître Niu poussa un soupir et dit :

— Va-t'en maintenant et trouve-moi quatre menuisiers, quatre maçons, deux peintres et deux mécaniciens.

Je n'ai plus besoin de toi, je suis parfaitement capable de leur donner les instructions moi-même. Le garage, le crachoir, le plancher, la salle de bains, les jouets des enfants... je dois m'occuper de tout. Je n'aurai plus besoin de te déranger. Va vite me chercher les ouvriers. Ils devront rester ici jusqu'à la fin des travaux.

Maître Niu décida qu'il avait assez parlé, car il était fatigué. Le directeur commença par se mettre en quête des menuisiers avant de se rendre à l'hôpital pour se faire examiner les dents. Il n'en voulait pas à Maître Niu pour cette paire de claques. Bien au contraire, l'après-midi, il retourna chez Maître

Niu pour lui demander s'il pouvait faire encore quelque chose pour lui. Il revint le lendemain, le surlendemain et les jours suivants pour jeter un coup d'œil. Il semblait vraiment aimer Maître Niu.

Il rencontra, chez Maître Niu, le directeur de la comptabilité. Il en déduisit que Maître Niu l'avait appelé pour tester ses capacités professionnelles et ne put s'empêcher d'éprouver pour lui une certaine admiration, d'abord parce qu'il ne se faisait pas gifler, mais aussi parce qu'il réussissait à faire payer par l'administration les cuisiniers et tous les domestiques de Maître Niu. Ce n'était pas non plus pour lui un problème de faire payer de la même façon la dizaine d'artisans qui travaillaient chez Maître Niu jour et nuit et fabriquaient pour ses enfants des tabourets en acajou incrustés de nacre.

Il ne les vit jamais travailler à la fabrication du crachoir artistique, scientifique et hygiénique qui lui avait valu sa paire de claques, mais il finit par découvrir le pot aux roses : Maître Niu avait fait fabriquer spécialement pour lui au Fujian cinquante crachoirs en laque incrustés d'argent. Ce fut pour lui un immense soulagement, car cela allait lui éviter beaucoup de problèmes. Il n'aurait rien d'autre à faire qu'à présenter la facture à la comptabilité.

Quand les crachoirs arrivèrent du Fujian, Maître Niu, pour une fois, montra quelques signes de satisfaction. Il en garda cinq pour lui et donna les autres à ses amis. Il y eut alors dans la ville des gens qui pouvaient se targuer d'avoir dans leur voiture un crachoir à la fois esthétique et pratique, dont ils étaient d'autant plus fiers qu'il leur avait été offert par Maître Niu. La nouvelle se répandit dans les autres villes et toute voiture qui n'était pas équipée du « crachoir du surintendant Niu » fut bientôt considérée comme incomplète. Selon son secrétaire, Maître Niu, reçut, en un mois, plus de cinq cents lettres, dont cent vingt-cinq contenaient une requête pour le fameux crachoir. Maître Niu ne put faire autrement que d'en faire fabriquer encore deux cents exemplaires, plus perfectionnés que les premiers pour un prix de trente pour cent supérieur et le directeur, conformément à la règle, transmit la facture à la comptabilité.

Outre le crachoir, Maître Niu mettait au point de nombreuses inventions, toutes artistiques, scientifiques et hygiéniques, toutes inspirées dans leur conception de la double culture chinoise et occidentale. Quel que fût l'endroit où il occupait ses hautes fonctions, il trouvait toujours le moyen, à partir des ressources du lieu, d'inventer quelque chose et de mettre à l'épreuve ses subalternes pour tester leur capacité de supervision de la fabrication, mais aussi celle de faire passer le coût dans les comptes.

Parmi ses inventions, « le crachoir du surintendant Niu » peut être considéré comme son chef-d'œuvre. Toutefois, Maître Niu ne permet pas qu'on en parle. Ce n'est pas parce qu'il n'exerce plus cette fonction, mais plutôt parce que, après l'arrivée de la deuxième commande de crachoirs, alors qu'il était occupé à les envoyer à ses amis, la troisième concubine a profité de son absence pour disparaître et n'est jamais revenue. C'est pour cette raison qu'il interdit désormais à quiconque de parler de crachoirs et que, dans l'exercice de ses fonctions, bien que son tempérament soit toujours aussi irascible, il ne gifle plus son directeur des Affaires générales.

*(Niu Laoyede tanyu, 1937.)*

## LES LUNETTES

Song Xiushen faisait des études scientifiques mais, dans la vie de tous les jours, son comportement était tout le contraire de scientifique. Il croyait, par exemple, que les mouches des restaurants étaient désinfectées et, lorsqu'il mangeait des nouilles à la sauce de sésame, il ne faisait pas le moindre effort pour les chasser. Il avait une paire d'yeux myopes et une paire de lunettes de myope qu'il ne portait que pour lire, car il ne mettait pas en doute la croyance communément répandue que porter des lunettes fait baisser la vue. Donc, puisqu'il ne fallait pas porter ses lunettes, il ne les portait pas. Aussi, lorsqu'il marchait dans la rue ou assistait à un événement sportif, gardait-il toujours ses lunettes à la main. S'il ne voyait rien ou si la tête lui tournait souvent, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Lorsqu'il se rendait à son école, il longeait les murs pour éviter de se heurter aux passants, mais il lui arrivait de marcher sur les pattes des chiens. Ce jour-là, il avait enveloppé ses lunettes dans deux épaisses revues scientifiques. Conscient que le procédé était risqué, il s'arrêtait fréquemment pour vérifier qu'elles y étaient toujours sachant que, s'il les perdait, il serait totalement incapable de suivre les cours. De plus, ses ressources étant très limitées, l'achat d'une nouvelle paire de lunettes l'aurait acculé à la ruine. Il avait d'abord eu l'intention de mettre son étui dans une de ses poches, mais le terrain était déjà occupé par toutes sortes de choses : carnets, mouchoir, crayons, gommes, deux petites bouteilles et le restant d'une galette au sésame. En transportant ainsi ses lunettes, il lui suffisait de faire un peu attention et, même si elles glissaient, il serait sûr de les entendre tomber.

A l'angle d'une rue, il rencontra un camarade de classe qui l'interpella. Il ne put donc faire autrement que d'échanger quelques mots avec lui. A ce moment passa une voiture et il rapprocha instinctivement ses mains de sa poitrine, geste qui n'était d'ailleurs nullement nécessaire mais, étant donné qu'il ne voyait rien, il devait être extrêmement prudent. Par précaution supplémentaire, il colla son nez contre le mur. Quand la voiture fut passée et que son camarade se fut éloigné, il hâta le pas de peur d'être en retard.

A l'entrée de l'école, il s'aperçut qu'il avait perdu son étui. Il sentit la sueur perler sur son front. Il refit le chemin en sens inverse : aucune trace de ses lunettes ! Il y avait toujours des pousse-pousse qui attendaient au coin de la rue ; il s'adressa donc à leurs propriétaires. Hélas, ils n'avaient rien vu ! C'était à croire qu'ils étaient tous myopes ! Il retourna à l'entrée de l'école et tâta le sol, mais ses mains ne rencontrèrent que de la boue. Il y avait de quoi devenir fou ! Tirant de sa poche le restant de galette, il le jeta violemment contre la porte. Si seulement il n'avait pas eu toutes ses bricoles dans sa poche ! Si seulement il n'avait pas rencontré ce crétin ! Si seulement cette voiture n'était pas passée à toute vitesse ! Cela faisait beaucoup de choses. Un tel concours de circonstances était angoissant. Nul doute possible : un des tireurs de pousse avait ramassé les lunettes et refusait de l'admettre. Quel monde ! Il faisait le trajet tous les jours. Ils auraient pu lui dire qu'il avait perdu quelque chose, mais ils s'en étaient bien gardés ! L'un d'entre eux avait dû les mettre dans sa poche. Que pouvait-il faire d'une paire de lunettes de myope ?

En réalité, pendant qu'il avait le nez collé contre le mur, le tireur de pousse, Quatrième Wang, avait vu l'étui à lunettes tomber. Il avait été sur le point de parler mais, reconnaissant Song Xiushen, il

s'était retenu. En effet, il longeait le mur tous les jours de l'année sans jamais avoir recours aux services d'un tireur de pousse. Quatrième Wang avait donc ramassé les lunettes et les avait mises dans sa poche.

Il n'avait pas osé examiner de près sa trouvaille devant ses collègues mais, très content de lui, arborant un large sourire, il s'était confortablement installé sur le siège de son véhicule, attendant la suite des événements.

Voyant Song Xiushen revenir, le front couvert de sueur, il fut pris de pitié et faillit lui rendre ses lunettes. Malheureusement, tout le monde avait déclaré n'avoir rien vu. S'il reconnaissait maintenant les avoir ramassées, c'était très embêtant : c'était recracher ce qu'on avait avalé. D'ailleurs, il n'avait rien à gagner dans l'histoire, car il n'espérait pas recevoir la moindre récompense. Et, s'il rendait les lunettes sans rien obtenir en échange, il lui faudrait subir les quolibets de ses collègues : « Tu as ramassé les lunettes sans rien dire ! Tu avais peur qu'on te les pique ! Et tu veux jouer les grands cœurs en les rendant gratuitement ! » Tout compte fait, il valait mieux garder le silence. Pourquoi s'inquiéter ? De toute façon, un étudiant était plus riche qu'un tireur de pousse !

Quand Song Xiushen se fut éloigné, Quatrième Wang descendit de son siège et, pour ne pas partir sans dire un mot, déclara :

— Assez traîné ici, je vais aller faire un petit tour vers l'est !

En lui-même, il pensait :

— Tant pis, si je ne trouve pas un seul client aujourd'hui, je pourrai peut-être vendre l'étui et les lunettes et en tirer quelque chose.

Il s'arrêta dans un endroit tranquille pour examiner sa trouvaille.

L'étui était en très mauvais état ; il pourrait, au mieux, l'échanger contre une petite boîte d'allumettes. Le tissu d'origine avait complètement disparu et la surface était recouverte d'une couche poisseuse comme si l'étui avait été trempé dans du jus de kaki.

La monture des lunettes, par contre, n'était pas mauvaise. Elle était noire et épaisse. Il faut dire que Quatrième Wang détestait les montures minces comme un fil de fer et il ne proposait jamais ses services à quiconque portait de telles lunettes. Il fit sonner son ongle contre les branches. Ça ne semblait pas être du fer, ni du bois. Son cœur battit plus fort à la pensée que c'était peut-être de l'écaille de tortue !

Les verres étaient dégoûtants. Ils étaient formés de cercles concentriques convexes séparés par des sillons dont la crasse allait s'épaississant du centre vers la périphérie.

Sous les lunettes, Quatrième Wang trouva un morceau d'allumette qu'il gratta avant de le jeter par terre. Puis, il prit un vieux chiffon et, soufflant sur les verres, il se mit en devoir de les nettoyer. Lorsqu'il eut soufflé quatre fois, les verres commencèrent à reprendre un peu leur aspect d'origine. Il utilisa alors sa salive pour terminer le travail. Enfin, il essaya les lunettes, mais elles ne lui allaient pas. Elles étaient trop petites pour sa grosse tête.

Quatrième Wang était très déçu. Il pensa : « Je ne vais pas pouvoir les vendre et je ne pourrai même pas les mettre pour rigoler ! » Toutefois, après avoir réfléchi, il se consola en se disant qu'il ne siérait pas à un tireur de pousse de porter des lunettes. D'ailleurs, pourquoi n'essaierait-il pas de les vendre ?

Il proposa l'affaire à un brocanteur qui avait le nez rouge et les yeux jaunes, mais celui-ci, bien qu'il eût sur son étalage de nombreuses paires de lunettes et des étuis brodés à l'ancienne, refusa tout net, sans même prendre la peine d'examiner la marchandise.

Quatrième Wang fut sur le point d'insulter le personnage, mais il préféra se contenir pour éviter la bagarre.

Il rencontra un autre brocanteur qui transportait sa marchandise à la palanche dans deux paniers et l'interpella :

— Hé ! Tu m'achètes ça ? C'est de l'écaille de tortue !

L'homme regarda les lunettes :

— Jamais vu de l'écaille de tortue comme ça ! Tu en veux combien ?

Quatrième Wang lui tendit les lunettes :

— Fais ton prix !

— Vingt centimes !

— Quoi ? s'exclama Quatrième Wang en reprenant son bien.

— C'est bien payé ! Les lunettes à verres purement décoratifs ou à verres pour presbytes se vendent bien, mais pas celles à verres pour myopes. En plus, les montures sont en celluloïd et je ne suis pas sûr de ne pas les retrouver cassées dans mon panier. J'aurai tout simplement donné vingt centimes pour rien !

C'était un sale coup, mais il ne pouvait se résoudre à les vendre à ce prix. S'il avait su, il les aurait rendues à l'étudiant qui longeaient les murs.

Alors, puisqu'il ne pouvait les vendre, il allait les rendre à son propriétaire et il aurait peut-être droit ainsi à une petite récompense.

De bon matin, le lendemain, il se posta donc au coin de la rue, mais la cloche annonçant le début des cours retentit sans qu'il ait vu l'étudiant qui longeaient les murs. Il attendit jusqu'à dix heures, en vain. Après avoir transporté un client, il revint à midi pour la sortie des cours, mais l'étudiant myope n'apparut pas.

Song Xiushen, en effet, n'était pas allé aux cours.

La veille, après avoir perdu ses lunettes, il avait bien assisté au cours. Hélas, bien qu'il fût assis au premier rang, les caractères écrits au tableau étaient totalement illisibles et l'effort qu'il avait dû fournir pour essayer de les lire jusqu'à la fin du premier cours lui avait donné un mal de tête intolérable. Le cours suivant était un cours de mathématiques. Les yeux collés sur le papier, il avait réussi à résoudre quelques problèmes, mais sa poitrine le démangeait et sa tête le brûlait. Il se sentait perdu. D'ordinaire, c'était pourtant son cours préféré, mais aujourd'hui, la vue des chiffres le perturbait. Aux formules familières, se mêlaient des éléments nouveaux : des lunettes, une voiture, un tireur de pousse. Ce mélange de formules et d'inquiétude transformait son cours préféré en une séance de torture. Il ne pouvait pas rester assis dans cette salle, il lui fallait le grand air. Il aurait voulu hurler pour se soulager. Les questions qu'il refusait habituellement de se poser, par exemple : « La vie a-t-elle un sens ? » prenaient soudain une importance démesurée. A quoi pouvait servir une vieille paire de lunettes ? Pourtant, un tireur de pousse l'avait ramassée ! Sous la pression du besoin, même un morceau de bois était bon à prendre. Il ne pouvait donc pas en vouloir au tireur de pousse, mais c'était tout de même difficile à accepter ! Aujourd'hui, il ne pourrait pas terminer le travail et, demain, ça recommencerait puisque l'achat d'une autre paire de lunettes était inenvisageable. Au début de l'année scolaire, en effet, il n'avait reçu que soixante-dix yuans de sa famille et il n'était pas sûr d'avoir assez pour manger dans les deux mois à venir. La récolte n'avait pas été mauvaise, mais son père et son frère qui suaient sang et eau pour l'aider n'avaient pas pu la vendre. Jusqu'à ce jour, il n'avait jamais eu le temps de réfléchir à ces problèmes, mais aujourd'hui ils étaient là, étroitement associés aux formules mathématiques.

Il ne savait plus que faire : pour la première fois, il avait l'impression que la vie n'était pas aussi simple qu'il l'avait toujours cru. En même temps que ses lunettes, il avait perdu toutes ses certitudes et tout se brouillait devant ses yeux. Il ne voulait pas abandonner ses études, mais elles lui semblaient

futiles désormais. Le cours paraissait interminable.

Quand, enfin, la cloche retentit, son timbre lui sembla nouveau ; elle résonnait comme un appel à partir hurler dans les champs. Quand il fut sorti de la salle, un soudain accès de ressentiment lui ordonna de franchir la porte de l'école. Il n'irait pas au troisième cours et il ne demanderait pas d'autorisation d'absence ! Il ne se sentait plus tenu par l'obligation d'assister au cours ou de demander une autorisation d'absence.

Longeant le mur, il ne pensait à rien, tout était flou dans sa tête. En arrivant au coin de la rue, il repensa à ses lunettes. Il fut sur le point de retourner interroger les tireurs de pousse qui se trouvaient là, mais il y renonça et continua son chemin, la tête basse.

Le lendemain, il n'alla pas au cours.

Quatrième Wang n'avait pas attendu notre myope. Toute la journée, il avait pensé au vieil étui à lunettes qu'il avait mis dans le coffre de son pousse-pousse. Sans qu'il sût pourquoi, ces lunettes l'obsédaient.

Au moment où il allait partir, le jeune Zhao était arrivé. Son père qui possédait un magasin avait renoncé à le faire travailler, sachant qu'il en aurait profité pour voler dans le tiroir-caisse. Un employé était plus sûr que le fils de la maison. Quand le père Zhao se rendait en visite ou allait au temple faire brûler des baguettes, il portait toujours une paire de lunettes à verres neutres achetée pour quelques sous au marché. Porter ce genre de lunettes était, pour les commerçants riches et les caissiers, une façon de marquer leur statut social lorsqu'ils allaient au théâtre ou au temple. Un petit commerçant se devait donc de les imiter.

Bien que le jeune Zhao ne souhaitât pas la mort de son père, elle ne l'eût en aucune façon dérangé, mais s'il était mort subitement, il se serait aussitôt officiellement retrouvé à la tête du magasin et il n'aurait pas eu d'autre moyen de faire connaître sa nouvelle position que de porter des lunettes à verres neutres. Le prix n'était que de quelques sous, mais la valeur réelle de ces lunettes était infiniment supérieure. Elles étaient pour les commerçants un symbole de réussite et faisaient savoir au monde qu'ils n'avaient pas les poches vides.

Le jeune Zhao aimait fréquenter Quatrième Wang et ses collègues. Chaque fois qu'il parvenait à prendre quelque argent dans la caisse du magasin, il jouait aux dés avec eux ou se rendait dans quelque bordel de bas étage. Les tireurs de pousse l'appelaient « Petit Zhao », mais lorsque, échauffé par la passion du jeu, son visage s'empourprait, il devenait « Jeune Patron » et, dans le feu de l'action, il prenait conscience de sa position sociale. En temps ordinaire, pourtant, il était très modeste et traitait les tireurs de pousse comme ses égaux.

Ce jour-là, il arriva en exhibant une poignée de billets rouges crasseux et en criant à la cantonade :  
— On fait une partie de dés ? C'est moi qui tiens la banque !

Et il tira de sa poche une cigarette qu'il alluma.

Quatrième Wang prit alors la demi-cigarette coincée sur son oreille pour l'allumer en même temps que lui.

Tout le monde s'accroupit derrière les véhicules.

En un instant, les quelques sapèques de Quatrième Wang changèrent de propriétaire. Les muscles de ses tempes se gonflèrent. Il était bien déterminé à se refaire :

— Z'yeux Rouges ! Avance-moi deux ou trois sous !

Hélas, Z'yeux Rouges venait de miser toutes ses sapèques. Ses mains étaient vides et ses yeux rouges étaient fixés sur les dés. Il ne pouvait donc pas répondre.

Ainsi exclu du jeu, Quatrième Wang, fort mécontent, se leva et regarda autour de lui si la police n'arrivait pas car, même s'il était lessivé, il serait embarqué avec les autres en cas de rafle.

Ce fut le jeune Zhao qui ramassa les mises. Il demanda alors si quelqu'un voulait continuer. Tout le monde était prêt à continuer, mais à condition qu'il avançât le capital. Les mains pleines de terre, il empocha alors sapèques et billets en disant :

— On continuera quand vous aurez l'argent !

Ils étaient tous prêts à l'appeler « Jeune Patron » quand Sixième Li, le marchand de patates douces cuites, arriva.

Le jeune Zhao se montra alors magnanime :

— Une patate chacun ! C'est Zhao le Patron qui régale !

Ils entourèrent aussitôt le marchand.

— C'est gentil de ta part, Petit Zhao !

Quatrième Wang choisit sa patate et la dévora bruyamment.

Quand il eut fini, il sortit l'étui à lunettes de son coffre et s'approcha de Zhao :

— Petit Zhao, je te donne ça ! L'étui est en mauvais état, mais il y a quelque chose de bien à l'intérieur.

Dès qu'il aperçut les lunettes, il se vit patron et jeta par terre sa patate à demi mangée comme pour inviter les chiens errants au festin. C'étaient, de toute évidence, des lunettes de qualité, meilleures que celles de son père.

Il voulut les essayer, mais il les enleva aussitôt :

— Ce sont des lunettes de myope. La tête me tourne !

— Tu t'y habitueras, dit Quatrième Wang en riant.

— Pour m'y habituer, il faudrait que je devienne myope !

Cette perspective ne l'enchantait guère, mais les lunettes lui plaisaient.

Il les remit donc et fit quelques pas. Quand il les retira et regarda la compagnie, tout le monde fut d'accord pour louer sa prestance. Ce fut Quatrième Wang qui parla le premier :

— Tu as vraiment fière allure !

— Mais j'ai la tête qui tourne ! objecta Zhao, sans toutefois lâcher les lunettes.

— Ça ira mieux quand tu y seras habitué, répéta Quatrième Wang, s'accrochant à cet argument.

Zhao remit encore une fois les lunettes et regarda le ciel :

— Ça ne va pas mieux ! J'ai toujours la tête qui tourne !

Quatrième Wang se fit généreux :

— Prends-les ! Prends-les ! Je te les donne, elles ne me servent à rien. Garde-les ! Dans deux ans, ta vue aura baissé et elles t'iront à merveille !

— Tu me les donnes ? demanda Zhao, comme pour s'assurer qu'il avait bien compris. Vraiment ? Merde ! Ça va me coûter cher pour acheter un autre étui !

— Bien sûr que je te les donne, répondit Quatrième Wang, toujours aussi généreux. Elles ne peuvent me servir à rien et si je les vendais je n'en tirerais pas une fortune.

— Attends que je compte, dit Zhao en tirant les billets de sa poche pour payer Sixième Li. Il va me rester six *mao*. En somme, dans l'histoire, je n'ai gagné que deux *mao*.

— Et les pièces ? s'exclama quelqu'un.

— Un *mao*, tout au plus !

Il se garda bien de compter les pièces mais, de toute façon, personne ne le croyait. D'ailleurs, même s'il n'avait pas gagné grand-chose, il était parfaitement content de lui car, d'ordinaire, il perdait. La perte de quelques *mao* lui importait assez peu, mais il trouvait extrêmement désagréable d'être pris pour un pigeon. Aujourd'hui, il avait reconquis sa réputation et c'était le principal, même si dans l'histoire il n'avait gagné que trois *mao* ou, peut-être un peu plus, car les sapèques pesaient assez

lourd.

— Quatrième Wang, je ne peux pas accepter sans rien te donner en échange. Tu as vu ? Il me reste six *mao*. On coupe la poire en deux : trois pour toi et trois pour moi, d'accord ?

Quatrième Wang qui ne s'était pas attendu à un tel accès de générosité pensa alors qu'il pouvait tenter d'obtenir un peu plus :

— Ajoute quelques sapèques, de toute façon, c'est de l'argent que tu as gagné.

— Pas de blagues ! C'est de l'argent porte-bonheur, je le garde dans ma poche. Je reviendrai jouer demain.

Le jeune Zhao était sûr de gagner à nouveau s'il revenait le lendemain, car il était en veine depuis deux jours.

— Va pour trois *mao*. C'est pas cher payé pour d'aussi belles lunettes !

Quatrième Wang prit l'argent et le mit dans sa poche intérieure.

— Mon salaud ! Tu avais dit que tu m'en faisais cadeau.

— Bien sûr, bien sûr ! Mais entre amis, on ne va pas s'arrêter à ces petits détails !

— A demain !

Le jeune Zhao replaça les lunettes dans leur étui et s'éloigna. Il fit quelques pas, et rouvrit l'étui. Puis, après s'être retourné pour s'assurer que les tireurs de pousse ne le regardaient pas, il mit les lunettes sur son nez et tout se troubla devant ses yeux. Il ne pouvait pourtant pas les retirer sur-le-champ, car tout s'arrangerait quand il s'y serait habitué. Quatrième Wang avait raison : avoir des lunettes et ne pas pouvoir les mettre était vraiment la pire des choses. D'ailleurs, tout commerçant digne de ce nom se devait de porter des lunettes.

— Avec mes lunettes, une montre, et si je me fais poser une dent en or, pensait-il, ça m'étonnerait que je ne séduise pas la petite Phénix de Nanguangzi.

Au moment où il tournait au coin de la rue, il entendit une voiture klaxonner violemment. Ne voyant rien et ne sachant où se réfugier, il retira précipitamment les lunettes...

A partir de ce jour, dans le voisinage de l'école, on ne revit plus ni l'étudiant myope qui longeaient les murs, ni le jeune Zhao, ni Quatrième Wang.

Un beau matin, Sixième Li annonça :

— Maintenant, Quatrième Wang travaille dans le quartier sud.

(*Yanjing*, 1934.)

## NOTICE NÉCROLOGIQUE

Cinq « esclaves apatrides<sup>26</sup> » occupaient une cour à trois maisons appartenant à monsieur Jin. Monsieur Jin était un personnage important. Il avait été chef de section dans la police et chef de service dans diverses administrations. Ayant réussi à économiser assez d'argent pour acheter quelques petites maisons, il pouvait maintenant les louer pour vivre assez confortablement. Il avait conservé suffisamment de relations et, si ses locataires ne payaient pas leur loyer en temps voulu, que ce fût par mauvaise volonté ou par manque d'argent, il n'avait aucun problème pour leur envoyer des policiers qui savaient leur parler. Il jouissait donc d'un assez grand prestige parmi les spécialistes de la location.

Hélas, ces cinq « crevettes » occupaient, contre son gré, une de ses cours. N'osant pas employer l'expression « esclaves apatrides », chaque fois qu'il devait parler d'eux, il disait simplement « ces crevettes de... » Il avait ainsi trouvé pour les désigner un mot énigmatique, ingénieux et sans danger : les « crevettes ». Il ne se pardonnait pas d'avoir été assez inconscient pour informer ces crevettes que la maison était libre et il était persuadé qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même puisque des crevettes ne pouvaient, de par leur nature, se comporter autrement que comme des envahisseurs.

Les remords pourtant n'arrangeaient rien. En effet, si monsieur Jin, en se promenant dans la rue, recevait par hasard un coup de poing ou se faisait un peu bousculer par les crevettes, il ne pouvait qu'accuser la malchance ou se dire qu'il aurait dû faire davantage attention et l'incident était clos. Mais accepter qu'elles occupassent sa maison sans payer leur loyer était une autre paire de manches, même s'il était plus prudent de ne rien dire. Or, les crevettes qui occupaient la maison vendaient de la drogue, pratiquaient le kidnapping et se livraient à une foultitude d'autres activités illicites. Elles exagéraient donc un peu. Il ne lui appartenait pas de les empêcher de travailler, ni de juger de l'honorabilité de leur commerce, mais une question ne cessait de turlupiner monsieur Jin : puisque les crevettes exerçaient ces activités, pourquoi ne payaient-elles pas leur loyer ? Si elles n'avaient pas travaillé, il aurait, à la rigueur, pu comprendre, mais elles gagnaient des sommes énormes en vendant de la drogue en gros et au détail et en percevant les rançons des kidnappings, alors pourquoi refusaient-elles de payer leur loyer ? Ces crevettes y allaient vraiment un peu fort !

Comme il ne pouvait pas prendre le risque d'aller lui-même réclamer son loyer, il avait bien envisagé de faire appel à la police. Dans le cas présent, toutefois, il aurait fallu effectuer la demande d'intervention avec un certain ménagement, en la présentant plutôt comme une demande de discussion, car on ne pouvait pas négocier avec les crevettes comme avec les Chinois et il comprenait parfaitement le problème des policiers. Les chances de réussite étaient minces. On pouvait toujours essayer et on verrait ce que le sort déciderait.

Il y avait peut-être une autre solution : trouver des amis qui sauraient s'y prendre pour récupérer le loyer en leur promettant de partager moitié-moitié. Il avait d'abord cru que cette proposition serait suffisamment alléchante pour les encourager à tenter le coup. Force lui fut de déchanter, car il fut très surpris de se heurter à un refus catégorique. Non seulement il n'était pas question de l'aider, mais ils refusèrent même de l'écouter comme s'il s'agissait, de toute évidence, d'une proposition absurde. La perspective de recevoir la moitié du loyer pour prix de leur peine ne pouvait donc pas susciter le

moindre enthousiasme. Monsieur Jin fut très déçu. Toutefois, rentré chez lui, il réfléchit et se consola en se disant que ce n'étaient pas ses amis qui manquaient de courage, mais plutôt lui qui manquait d'expérience. Si, en effet, le bruit de sa démarche parvenait jusqu'à leurs oreilles, les crevettes ne risquaient-elles pas de venir le kidnapper ou de mettre le feu à sa maison ? Il se reprochait maintenant sa naïveté : « Mon pauvre Jin, comment peux-tu être aussi bête ? » A vrai dire, les crevettes occupaient beaucoup d'autres maisons sans que personne n'osât protester ? Alors, possédait-il des pouvoirs surnaturels que les autres ne possédaient pas ? Tout compte fait, il devait être reconnaissant à ses amis qui, mieux avertis que lui, avaient refusé d'intervenir. Il aurait suffi qu'un ami douteux allât déblatérer et que les crevettes fussent mises au courant pour que la vie devînt pour lui intenable !

Il décida donc de laisser tomber. Ayant ainsi retrouvé la paix, il put réfléchir à loisir. Après s'être livré à des calculs très précis, il parvint à la conclusion que, puisque les crevettes étaient logées gratuitement, il suffisait d'augmenter très légèrement le loyer des autres locataires. Ainsi, il ne provoquerait pas l'ire des crevettes et ne subirait pas non plus de perte financière. C'était la bonne solution ! Si les locataires protestaient, le problème serait facile à régler. Il était évident qu'il ne pouvait pas venir à bout des grosses crevettes mais cela signifiait-il qu'il ne pouvait pas venir à bout du menu fretin ? Tout heureux de sa métaphore, il en rit très longtemps.

Un jour, on annonça à monsieur Jin qu'un tireur de pousse désirait lui parler. Bien qu'il n'eût pas souvenance d'avoir eu l'occasion de fréquenter un individu de cette espèce qui eut fait notablement baisser son statut social, il n'osa pas refuser de le recevoir. Au cours de sa carrière dans la police, il avait pu constater qu'il y avait de braves gens parmi les pauvres et il ne voulait pas offenser son visiteur, sachant que ces braves gens qui avaient, en général, de gros bras étaient souvent d'un tempérament plutôt irascible. Il convenait donc de s'en méfier. C'est pourquoi, il sortit aussitôt pour le recevoir, tout en pensant qu'il faisait preuve de beaucoup d'humilité. En matière de rapports de force, il se croyait très avisé, étant profondément persuadé qu'être capable d'écraser les autres sans prendre de coups était la plus haute forme de la sagesse.

Dès qu'il vit à qui il avait affaire, il regretta de s'être dérangé. Il n'avait jamais rencontré un tireur de pousse si loqueteux, si minable, si lamentable. L'homme devait avoir à peu près quarante ans. Il était petit et deux yeux effarés étaient enfoncés dans son visage émacié. Il portait un maillot de coolie bleu, tout blanc du sel de la sueur. Quant à son pantalon qui était bleu aussi, il était rapiécé de morceaux de tissu de toutes les couleurs et ses jambes apparaissaient à travers les trous. Il était pieds nus et les semelles de ses chaussures qui bâillaient étaient retenues par des bouts de ficelle. Il tenait à la main une petite serviette de la couleur du sol. Une peau grisâtre était collée sur ses côtes saillantes et sa poitrine était recouverte d'une épaisse couche de crasse.

— Quel est le problème ? demanda monsieur Jin, extrêmement mécontent, en se pinçant le nez.

— Monsieur... dit l'homme, en levant les yeux vers le ciel et en mettant sa main sur sa poitrine comme s'il eut senti une immense douleur.

— Parle ! Je n'ai pas de temps à perdre avec toi !

Il était maintenant vraiment en colère. Toutefois, comme il était évident que le visiteur lui manifestait le respect dû à son rang, il se calma un peu, en pensant que les crevettes n'auraient pas adopté un ton aussi humble pour s'adresser à lui.

— Monsieur ! Vous avez bien une maison dans la *hutong* de la Planche ?

Roulant des yeux, l'homme attendait anxieusement que monsieur Jin confirmât le fait, craignant de s'être trompé.

Monsieur Jin ressentit quelque inquiétude : que présageait la question ? Incapable de le deviner, il répondit d'un ton qu'il essayait de rendre indifférent :

— Que j'en aie une ou non, ça change quoi ?

— Monsieur ! Vous pouvez nous sauver la vie !

Ses yeux roulaient de plus en plus fort et ses larmes coulaient. Il baissa la tête et se jeta aux pieds de monsieur Jin pour l'implorer à genoux. Levant les yeux, le visage baigné de larmes, il voulut parler ; ses lèvres frémirent, mais il ne parvint pas à prononcer une parole.

— Venons-en aux faits, qu'as-tu à me raconter ? Allez, relève-toi !

Monsieur Jin tendit la main pour l'aider, mais voyant l'état de crasse du personnage, il la retira aussitôt.

— Qu'as-tu à me dire ? Parle donc !

L'homme ne savait par où commencer. Tout en se relevant, il marmonnait des paroles inintelligibles parmi lesquelles on pouvait comprendre « sauver la vie ». Une fois debout, il poussa un profond soupir.

— Arrête de bafouiller et parle clairement ! ordonna monsieur Jin en s'asseyant.

Les larmes du pauvre homme recommencèrent à couler de plus belle.

— Monsieur ! Je suis pauvre. Ma femme est morte depuis plusieurs années. J'élève tout seul mon fils Dali qui a huit ans. Je travaille du matin au soir ; le reste importe peu. En rentrant, je rapporte à Dali deux *mantou*<sup>27</sup> à la farine blanche. C'est pour lui que je vis. C'est lui qui représente la famille Feng. Toute la journée, je tire ma voiture. Alors, c'est sa tante, la sœur cadette de ma femme, qui le garde. Tous les soirs, ils m'attendent à l'entrée de la *hutong*. Dès qu'il me voit arriver au loin, il vient au-devant de moi en courant, en riant et en criant « Papa ! » et je lui donne les *mantou* ou les crêpes que j'ai achetées pour lui.

Il s'interrompit un instant comme s'il lui semblait entendre le rire de son Dali et continua :

— Hier, je suis rentré à quatre heures. Les affaires avaient bien marché ; alors j'avais acheté des boulettes de viande pour Dali. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas mangé de viande ni de poisson. Il n'était pas à l'entrée de la *hutong*. Je me suis dit qu'il ne s'attendait peut-être pas à ce que je rentre si tôt. Mais en arrivant chez moi, j'ai trouvé sa tante en pleurs. Quand je lui ai demandé ce qui se passait, elle n'a fait que secouer la tête sans pouvoir parler. Elle n'a jamais été très intelligente. Je suis sorti pour demander aux voisins. Personne n'avait rien vu de ses propres yeux, mais tout le monde était d'accord pour dire que Dali avait été enlevé par les gens de la *hutong* de la Planche. Je ne pouvais pas le croire. Je savais qu'ils kidnappaient des enfants, mais je n'avais jamais entendu dire qu'ils pouvaient kidnapper des enfants aussi pauvres que mon Dali, mon pauvre Dali qui n'a sur lui, en tout et pour tout, qu'un pantalon rapiécé. Pourquoi alors le kidnapper ? Était-ce une erreur ? Je ne pouvais pas le croire. Il fallait pourtant que je me mette à sa recherche. J'ai demandé aux policiers. Ils l'avaient effectivement vu, c'était vrai : deux diables<sup>28</sup> l'avaient emmené de force. Ils avaient assisté à la scène, mais ils n'avaient pas osé intervenir et ils ont trouvé bizarre que je ne prenne pas mieux soin de mon enfant !

L'homme s'interrompit à nouveau. Une écume blanche apparaissait au coin de ses lèvres. Ses yeux s'immobilisèrent et il porta ses deux mains à sa gorge comme s'il ne pouvait plus respirer.

— Je me suis donc rendu à la *hutong* de la Planche. Ils veulent vingt yuans et je n'ai pas un sou ! Ils vont le...

L'homme se cachait les yeux et ses mains tremblaient violemment. Au bout d'un moment, il baissa les bras et resta immobile, regardant droit devant lui. Il semblait avoir tout oublié. Soudain, il partit d'un rire atroce comme si, la douleur et la haine ayant atteint leur paroxysme, il ne pouvait les exprimer que par le rire, en perçant la nuit noire d'un rayon lumineux. Il reprit :

— Vingt yuans ? Moi ! Moi qui, de toute ma vie, n'ai jamais eu le moindre sou devant moi ! Je

suis allé trouver le chef de la police et je me suis prosterné devant lui. Peine perdue ! Il m'a dit que le mieux pour moi était de trouver les vingt yuans pour payer la rançon et récupérer mon Dali. Un sacré conseil ! Où trouver vingt yuans ? Je n'ai rien à vendre et rien à mettre en gage ! Je suis rentré et j'ai essayé de réunir les vingt yuans. Sa tante m'a même donné sa petite robe. Hélas, monsieur, en tout et pour tout, j'ai réussi à récolter cinq yuans ! En désespoir de cause, je suis allé me prosterner devant mon patron. Je travaille pour lui depuis dix ans. J'ai toujours payé en temps voulu la location de la voiture. J'ai discuté pour obtenir quinze yuans. Je lui ai promis de lui rendre un *jiao*<sup>29</sup> par jour et de payer l'intérêt. Monsieur Cui, le directeur, n'a pas été méchant et m'a donné cinq yuans. Il me manquait encore dix yuans, alors j'ai insisté. Il m'a expliqué qu'il me prêtait la somme sans intérêt et que je pourrais lui rendre les cinq yuans tout doucement. Il agissait en ami, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire. Comment pouvais-je oser lui demander davantage ?

L'homme s'arrêta alors et, comme s'il oubliait pour un instant ses problèmes, il tira de sa ceinture, le plus naturellement du monde, deux billets de cinq yuans. Comme un enfant heureux de montrer ses nouveaux jouets, tenant un billet dans chaque main, il les présenta à monsieur Jin.

Celui-ci avait compris où son interlocuteur voulait en venir, mais il voulait savoir comment lui était venue l'idée de s'adresser à lui. Il ne savait pas trop s'il devait aider ce malheureux. Bien sûr, en l'aidant, il montrerait son pouvoir, mais cela était peut-être dangereux et il fallait y regarder à deux fois. Il demanda :

— Alors, qu'attends-tu de moi ?

Avant de répondre, l'homme rangea soigneusement ses deux billets.

— Voilà, monsieur : monsieur le directeur Cui, voyant que j'étais en difficulté, m'a donné un conseil. Il m'a dit : « Mon vieux Feng, va demander à monsieur Jin ! Cette maison de la *hutong* de la Planche lui appartient. Tu n'auras qu'à lui dire : “Monsieur Jin, vous êtes un homme bon et loyal ; d'autre part, cette maison vous appartient et si, par hasard, ils le... si je perdais mon fils, votre maison serait souillée et ce ne serait pas une bonne chose.” » Je vous le répète comme il me l'a dit, monsieur. Je ne vous connais pas et j'ai vraiment du culot de venir m'adresser à vous, mais je ne vois aucune autre solution. Monsieur, c'est comme si vous perdiez un peu d'argent en jouant aux cartes. Sauvez la vie de mon fils ! Il y a du vrai dans ce qu'a dit le directeur Cui. Si, par hasard, votre maison était souillée, cela vous causerait un préjudice grave.

L'homme s'essuya la bouche avec sa petite serviette. Il regardait fixement monsieur Jin.

Monsieur Jin ne savait que faire. C'était parfaitement clair : l'homme voulait dix yuans. Donner ainsi dix yuans à un inconnu n'était pas une affaire, mais ce tireur de pousse était peut-être un escroc. Un escroc était parfaitement capable de pleurer pour parvenir à ses fins. S'il disait la vérité, c'était une histoire horrible ; s'il mentait, il allait passer pour un pigeon... On pouvait, certes, faire une bonne action de temps en temps. C'était une chose fort louable, à condition de ne pas se faire rouler. Il devait donc se renseigner ou bien demander à l'homme de lui fournir une preuve irréfutable. Quand il aurait cette preuve, il pourrait lui donner de l'argent, bien que ce ne fût pas une obligation. Cependant, était-ce bien à lui qu'incombait la mission d'aller se renseigner ? Les policiers refusaient de s'en mêler et il n'était pas responsable de la sécurité du quartier. Alors, pourquoi devait-il prendre le risque de salir ses chaussures neuves en marchant dans la boue ? Et, même si l'homme fournissait la preuve qu'il ne mentait pas, cela ne résoudrait pas complètement le problème, car s'il revenait à nouveau et que les crevettes l'apprenaient, il serait dans de beaux draps ! Il valait mieux mettre cet individu à la porte tout de suite et ne pas se laisser importuner plus longtemps. Mais comment faire ? Il fallait peut-être lui donner de l'argent ! Sinon, ne risquait-il pas de revenir à la charge. Tant pis si les crevettes l'apprenaient ! En tout cas, si l'homme disait vrai, dépenser quelques yuans pour éviter que sa maison

ne soit souillée n'était pas une mauvaise affaire. Vraiment, si l'otage était tué dans sa maison, le jour où les crevettes partiraient, elle serait hantée à tout jamais. Ce ne serait pas juste ! Bien sûr, mais si c'était un enfant de huit ans et, à plus forte raison, un enfant de tireur de pousse qui était tué, la maison ne serait probablement pas hantée. Pourtant, cette histoire était très désagréable : le sang humain ne devait pas être versé dans une maison. La décision de monsieur Jin était prise : il allait donner de l'argent à l'homme pour le faire déguerpir et la question serait réglée. Si, de surcroît, cette bonne action émouvait le ciel, les crevettes décideraient peut-être de déménager plus vite.

Sa décision était prise, certes, mais passer à l'exécution était une autre paire de manches. En agissant trop hâtivement, on risquait de commettre une erreur. Monsieur Jin tripotait sa tasse, se frottait la nuque, regardait l'homme... comme s'il espérait ainsi faire venir l'inspiration.

Il fallait en passer par là ! Il se retourna rapidement et sortit son portefeuille. Il contenait un billet de dix yuans, un de cinq yuans et divers autres petits billets, dont certains en mauvais état, peut-être sept ou huit *mao*, avec des cartes de visite. Il les compta et les classa soigneusement. Il prit le billet de dix yuans, le regarda un instant, le remit dans le portefeuille et sortit le billet de cinq yuans. Ses gestes devinrent soudain plus vifs.

— Cinq yuans ! Prends ! Surtout, ne reviens pas et ne va raconter à personne que la maison de la *hutong* de la Planche m'appartient ! Allez va-t'en !

L'homme prit le billet, ne sachant plus que faire. Cinq yuans ne suffisaient pas, mais il fallait d'abord remercier monsieur Jin avant de lui demander plus. C'était gênant, mais la vie de son fils était en jeu. Il hésitait.

Monsieur Jin ne lui laissa pas le temps de parler.

— Tu as l'argent, alors va-t'en ! Faut-il que je te le demande à genoux ?

— Monsieur, je... vraiment...

Tout s'embrouillait dans sa tête, l'homme ne trouvait pas ses mots.

— Allez, tire-toi !

Il allait être midi. Serrant dans sa main ses trois billets, le vieux Feng se dirigea vers la *hutong* de la Planche. Il savait que ces quinze yuans ne suffisaient pas, mais il avait tout essayé et il était parfaitement inutile de passer une journée de plus à courir à droite et à gauche. Il devait récupérer Dali le plus vite possible. Les enlèvements étaient fréquents et il avait entendu dire que la rançon pouvait aller de trois à cinq mille yuans ; en tout cas, elle n'était jamais inférieure à deux ou trois cents yuans. Pour lui, il ne s'agissait que de vingt yuans ; peut-être qu'en leur remettant quinze yuans et en les suppliant, les crevettes lui rendraient son enfant. La raison, l'espoir et l'amour de son fils, tout contribuait à persuader le vieux Feng qu'il allait réussir. Quand il aurait récupéré Dali, il serait heureux de travailler dur jusqu'au jour où son fils pourrait gagner sa vie et il pourrait alors mourir tranquille. Ainsi plongé dans ses pensées, il se sentait rassuré et une lumière semblait poindre dans les ténèbres. L'enlèvement de Dali était une affaire qu'il fallait régler et il allait la régler. Le brouillard allait se dissiper et le soleil allait briller. Demain, certes, mais si Dali s'en sortait sain et sauf, demain, demain, il connaîtrait l'espoir. Il ne tournait pas dans sa tête des notions de loi, de justice, de nation ou de patrie qu'il semblait avoir oubliées depuis longtemps. Cette affaire était-elle juste ou non ? Il ne voulait pas y penser. Une chose était sûre : des étrangers avaient kidnappé son fils et il devait payer la rançon. Il n'y avait pas d'autre solution. Il était inquiet sans être en colère. D'ailleurs, les policiers ne s'étaient pas mis en colère ; monsieur Jin ne s'était pas mis en colère, alors le vieux Feng n'osait pas se mettre en colère. Il n'avait qu'une seule préoccupation, régler cette affaire et la régler au plus vite. Il hâtait le pas au rythme du floc-floc de ses semelles qui bâillaient de plus en plus désespérément

comme des poissons hors de l'eau.

Arrivé à la *hutong* de la Planche, il frappa plusieurs fois à la porte. L'un de ceux que monsieur Jin appelait « crevettes » sortit et, voyant que c'était le vieux Feng, émit un « M... ! » retentissant. Le vieux Feng savait que ce mot constituait l'élément essentiel du chinois parlé par les crevettes. Dans la bouche des crevettes, il n'exprimait donc pas nécessairement la colère. Le vieux Feng exhiba ses trois billets. Le regard de la crevette s'illumina un instant comme pour exprimer une émotion et elle lâcha un nouveau « M... ! »

Le vieux Feng n'était pas complètement idiot : il ne pouvait pas donner l'argent sans voir Dali, car les crevettes risquaient lorsqu'elles auraient l'argent en main de ne pas tenir parole. Il se força donc à sourire très poliment pour se faire comprendre. La crevette comprit-elle ou non ? En tout cas, elle rentra dans la cour et le vieux Feng la suivit. A ce moment, une paire de crevettes sortit de la maison, l'air effaré, le visage blême comme si elles étaient sur le point de mourir.

Une tête ronde apparut à la porte.

— Papa ! Papa !

Un poing s'abattit sur la tête ronde et elle disparut, mais elle continuait à crier :

— Papa ! Tu m'as apporté des crêpes ? Ils ne me donnent pas à manger !

La tête réapparut et reçut un autre coup de poing mais, cette fois, elle ne disparut pas. Dali sortit en courant et s'accrocha aux jambes de son père.

— Papa ! Pourquoi as-tu mis si longtemps ? J'ai faim !

Une crevette voulut l'entraîner ; Dali lui mordit la main.

— Mon papa est revenu, tu ne me fais pas peur !

La crevette se frottait la main, contenant sa colère. Le vieux Feng s'empressa de gronder Dali tout en tendant l'argent à la première crevette en souriant.

La crevette prit l'argent et compta les billets.

— Merde ! Merde ! Il manque cinq yuans !

— Maître, implora le vieux Feng, caressant la tête de Dali d'une main et, de l'autre accompagnant d'un geste ses paroles pour accentuer leur sincérité. Maître ! Je suis un malheureux. Je reviendrai vous apporter ce que je vous dois !

Les crevettes se concertèrent un instant en chuchotant ; puis deux d'entre elles s'approchèrent et empoignèrent les bras de Dali.

Comprenant d'instinct qu'il était en danger, l'enfant devint soudain très pâle.

— Papa ! Ne les laisse pas me tuer ! Je serai bien sage ! Je ne ferai plus de bêtises !

— Bordel de merde ! Il manque cinq yuans ! hurla une crevette en tirant pour entraîner Dali.

Le vieux Feng s'agenouilla.

— Maîtres ! Pitié !

Deux autres crevettes sortirent de la maison pour aider leurs compères. Elles s'accroupirent et empoignèrent chacune une jambe de Dali. L'enfant se mit à trembler de tout son corps et ses yeux lancèrent soudain des éclairs de haine. Il poussa un cri déchirant :

— Papa !

Et le vieux Feng ne vit plus devant lui qu'une immense flaque de sang.

Comment parvint-il à sortir ? Il eût été incapable de le dire. Il était venu en regardant le ciel, il repartait en baissant la tête. Il ne voyait plus rien, ni personne. Il ne voyait que des points rouges qui, soudain, se rassemblaient pour former une énorme tache rouge au milieu de laquelle émergeait le corps de Dali qui regardait son père et ouvrait la bouche pour crier « Papa ! » mais aucun son n'en

sortait. Et soudain, les points rouges se reformaient en plusieurs taches : dans l'une il voyait les boyaux de Dali, dans l'autre son estomac, vermeils, tremblant et voletant dans l'espace. A droite, à gauche, de tous côtés, dansaient d'autres points rouges, d'autres étoiles rouges : les yeux de Dali, ses mains, ses orteils... Et tout cela tremblait et gémissait sans qu'il pût l'entendre. Tels les morceaux de viande dans la boutique du boucher, ses viscères dansaient dans l'air un ballet infernal.

Comme un somnambule, il parvint à rentrer chez lui. La vieille tante, recouverte de deux vieux journaux, était assise sur le *kang*<sup>30</sup>. Il ne dit rien et elle ne lui posa pas de question. Titubant comme un ivrogne, il se mit à chercher quelque chose à tâtons dans la pièce, marmonnant des paroles incohérentes : « Les boyaux ! Les mains ! Dali ! Dali ! Papa va te venger ! » Il trouva enfin ce qu'il cherchait : le couperet. Il l'enveloppa dans un petit torchon et sortit.

Il avait l'esprit plus clair maintenant. Désormais, il ne s'agissait plus de paniquer : il fallait venger Dali. Il était inutile d'implorer, de chercher une solution ou de parlementer. Il avait un couperet dans les mains et ce couperet était la solution. S'il en tuait un, il serait quitte, s'il en tuait deux, il ferait du bénéfice ! C'était très simple. Parfaitement lucide, il bombait son torse squelettique et regardait le ciel. Le soleil apparaissait et disparaissait tour à tour entre les nuages blancs. Il n'avait jamais fait si beau et le vieux Feng n'avait jamais été aussi pleinement heureux. Il était fort et il n'aurait plus jamais à s'incliner devant personne. Un couperet était la chose la plus merveilleuse du monde. Il était parfaitement sûr de sa force et il se sentait capable de tuer. Il ne s'appartenait plus. Il était devenu énergie et le couperet était l'instrument de cette énergie.

Il frappa calmement à la porte et prépara le couperet. Une crevette vint ouvrir. A peine eut-elle montré son nez que le couperet lui trancha la gorge. Le sang jaillit et elle s'écroula sans un cri. Le vieux Feng pénétra dans la cour. Dali était encore étendu sur le sol, les jambes écartées.

Le vieux Feng cria simplement : « Papa est arrivé ! » Sans s'arrêter, il continua jusqu'à la maison et ouvrit la porte. Quatre crevettes fumaient, assises autour d'une table. La fumée le fit tousser. Les crevettes le voyant entrer le couperet à la main ne paniquèrent pas. Elles se regardèrent comme pour se poser une question : « Si quelqu'un arrive avec un couperet pour nous tuer, que devons-nous faire ? » Peut-être leur nature d'esclaves apatrides les prédisposait-elle à se faire tuer. Le vieux Feng ne prit pas le temps de choisir. Il abattit son couperet sur la tête de la crevette la plus proche. Effrayées, les trois autres voulurent s'échapper, mais elles ne trouvèrent pas l'énergie nécessaire, préférant mourir tout de suite plutôt que de faire un pas pour s'enfuir. Elles ne tentèrent pas non plus de résister, se laissant faire comme des animaux nés pour être brutalisés, acceptant la mort comme des chiens galeux.

Dans sa rage, le vieux Feng frappait et le sang coulait à flot. Sa fureur grandissait et il éprouvait un plaisir intense à entendre le bruit mat du couperet s'enfonçant dans la chair. Il n'aurait jamais pensé qu'il était aussi facile de tuer et, surtout, il n'aurait jamais cru que les crevettes puissent se laisser tuer aussi facilement. Leurs yeux affolés regardaient s'approcher le couperet tandis qu'ils couraient en tous sens et leur lâcheté décuplait sa rage : « M'incliner devant vous ? Vous, qui avez écartelé mon fils ! Le vieux a pris son couperet et vous ne vous défendez même pas ! J'enc... vos ancêtres jusqu'à la dix-huitième génération ! » Il les injuriait ainsi tout en continuant d'avancer et de frapper tandis qu'ils fermaient les yeux. Deux moururent sous ses coups et deux, grièvement blessés, parvinrent à s'échapper. Comme s'il hachait des légumes, il continua à frapper sur ceux qui étaient tombés et ne s'arrêta que lorsqu'ils eurent cessé de respirer. Il était maintenant trempé de sueur et couvert de sang. Rassemblant ses dernières forces, il sortit dans la cour. Devant le corps de son fils, il sentit ses jambes mollir. Il se laissa tomber, prit la tête de Dali dans ses bras et fondit en sanglots, donnant libre cours à

ses larmes.

Il pleura longtemps. Quand il s'arrêta, il dit à voix basse : « Dali, Papa t'a vengé. Viens avec Papa, mon enfant, mon trésor ! » Tout en parlant, il souleva les jambes de Dali et l'enveloppa dans une couverture trouvée dans la maison. Alors, portant son fils dans ses bras, il dit : « Allons-nous-en Dali ! » Arrivé à la porte, il se retourna et, voyant les deux crevettes mortes, il souleva la tête de l'enfant en disant : « Dali ! Dali ! Regarde ! Papa t'a vengé ! Vraiment vengé ! » A ce moment, pris d'une inspiration soudaine, il s'accroupit pour palper les poches de la crevette à qui il avait donné l'argent et, sortant les trois billets, il s'écria : « Dali ! Tu auras ton cercueil ! »

Parvenu à l'entrée de la *hutong*, il rencontra le chef de la police responsable de la sécurité du quartier, celui à qui il avait eu affaire. Il montra la couverture qui enveloppait son enfant :

— Chef Liu ! C'est Dali, il a été tué.

Le visage du chef changea soudain de couleur.

— Ne viens pas faire des histoires ! Je t'avais prévenu. Je t'ai dit de trouver l'argent et tu ne m'as pas écouté. Tant pis pour toi ! Allez, tire-toi vite !

Le policier semblait avoir encore beaucoup de choses à ajouter mais pour la sécurité du quartier, il préférait ne pas en dire plus. Il répéta :

— Allez, tire-toi !

— J'en ai tué trois avec mon couperet.

— Quoi ?

— J'en ai tué trois et blessé deux !

— Ça alors ! Tu nous as mis dans de beaux draps ! Nous allons tous nous faire massacrer !

— C'est moi qui suis responsable de tout. Dites-moi ce que je dois faire. Laissez-moi seulement le temps d'enterrer Dali et j'arrive, sans faute ! Je me suis vengé, je les ai tués, massacrés, comme je voulais.

— Frère Feng ! Oncle Feng ! implora le chef de la police, les larmes aux yeux. Garde ça pour toi. Va vite enterrer ton fils et, surtout, ne dis pas un mot à personne. Allez, va !

Le chef Liu ne ferma pas l'œil de la nuit. Cette histoire pouvait faire massacrer toute la ville et il n'osait pas en informer les autorités supérieures. Dès qu'il ferait son rapport, même si personne ne les avait informées avant lui, il était sûr d'être renvoyé. Cependant, s'il ne disait rien et que la chose finît par se savoir, ce ne serait pas très bon pour lui non plus. Il se demandait aussi quelle attitude adopter à l'égard du vieux Feng. S'il l'arrêtait, tout serait clair. S'il ne l'arrêtait pas, les autorités risquaient de réclamer un coupable. Et les trois cadavres ? C'était un problème épineux. Envoyer quelqu'un voir sur place était dangereux. Pourtant, il était impensable de laisser les choses en l'état.

De toute façon, ce n'était pas le plus important. Il allait y avoir du grabuge et on n'échapperait pas au massacre ! Incapable de s'endormir, il se leva plusieurs fois et regarda en direction de la *hutong* de la Planche. Avant de massacrer, on allait incendier et on commencerait par la maison de monsieur Jin. Il ne se passait rien pour l'instant, mais il avait peur. Les choses allaient probablement se gâter le lendemain.

Dès qu'il fit jour, il s'habilla en civil pour se rendre chez monsieur Jin.

Il savait que si quelqu'un avait occupé un poste officiel, fût-ce l'année de la fondation de la République<sup>31</sup>, il fallait l'appeler par son grade pour lui faire plaisir.

— Chef de section Jin, il s'est passé des choses dans la *hutong* de la Planche !

— Ils ont tué le gamin ?

Il regrettait amèrement maintenant d'avoir voulu économiser cinq yuans. Il ajouta :

— Hier, un certain Feng est venu pour...

Le policier l'interrompit :

— Ce n'est pas ça le plus important, chef de section Jin, cet abruti en a tué trois et blessé deux ! Suffoqué, monsieur Jin eut du mal à retrouver son souffle.

— Et il a réussi à s'en tirer ? Est-ce qu'il se passe quelque chose ?

— Rien pour l'instant ! Enfin, pas grand-chose mais il va y avoir du grabuge !

— Alors...

Une idée était venue à l'esprit de monsieur Jin, mais il préféra la garder pour lui.

— Alors, nous devons essayer de nous renseigner. Merci, chef, d'être venu me prévenir !

Le policier n'avait rien à proposer. Tout s'embrouillait dans sa tête. Il finit pourtant par dire :

— Il faudrait mieux n'en parler à personne !

— Bien sûr que non ! Ne craignez rien !

Il n'avait qu'une hâte : se débarrasser du policier. Dès que celui-ci fut sorti, il s'empressa de se diriger vers l'arrêt de l'autobus. C'était lui le propriétaire de la maison et, en la circonstance, la fuite était la meilleure politique.

Trois jours s'écoulèrent sans que rien ne se produisît. Avec la plus extrême prudence, le policier Liu se renseigna sur la situation dans la *hutong* de la Planche. La porte était ouverte et personne n'était sorti depuis longtemps. Il envoya un de ses hommes qui trouva la maison vide. Au pied du mur sud, la terre avait été fraîchement remuée et le mur opposé était maculé de sang.

Le policier Liu se rendit chez le vieux Feng. Celui-ci était malade. Il ne prononça qu'une seule phrase :

— Chef, si nous avons commencé par là, mon Dali serait encore en vie !

(*Aiqi*, 1936.)

---

26 En chinois « *wangguonu* » (esclave ayant abandonné son pays). Nom habituellement donné aux Chinois qui collaboraient avec l'occupant. Toutefois, dans cette nouvelle, il est évident que ce mot ne désigne pas des Chinois, mais bien des Japonais.

27 Petit pain cuit à la vapeur.

28 Nom donné aux Japonais pendant la guerre.

29 Un dixième de yuan. Communément appelé un *mao*.

30 Lit en briques dont une partie peut être chauffée.

31 1911.

## UN VIEILLARD SENTIMENTAL

Même enrobées de sucre, les paroles de consolation sont amères. D'ailleurs, Liu Xingren ne se les disait plus. Pour un homme, l'échec ne pouvait avoir que deux causes : la pression des éléments extérieurs ou sa propre incapacité. Or, il était sûr de ne pas être un incapable. Il était, par conséquent, parfaitement inutile de faire preuve de faiblesse en essayant de se consoler. Il devait prendre le taureau par les cornes, la politesse dût-elle en souffrir. Son échec était une brimade venue de l'extérieur et il devait se venger. Il avait atteint la soixantaine et il devait encore vivre, vivre un certain nombre d'années et obliger la société à reconnaître qu'il était quelqu'un. Cette société l'avait maltraité, il n'était donc plus tenu de la respecter. Il devait ne se préoccuper que de lui-même et de sa propre vie. A soixante ans, il n'était pas vieux. Inutile donc de s'apitoyer sur lui-même, il allait déclarer la guerre au monde entier.

Il pensa à tout ce qu'il avait accompli. Y avait-il quelque chose qu'il n'eût pas lui-même conçu et mis en œuvre ? Il avait le talent et la clairvoyance. Et pourtant, dès que son affaire avait réussi et que d'autres en avaient tiré profit, on l'avait tout simplement évincé. Jusque-là, il s'en était consolé et avait même pardonné à ses amis. « Qu'importe ! s'était-il dit. J'ai été le pionnier et si d'autres profitent de mon œuvre, tant mieux pour eux ! » mais, à soixante ans, sa vision des choses avait changé. Il ne pouvait pas s'allonger dans son cercueil en serrant dans ses bras l'injustice et le sacrifice. Il devait maintenant tirer un profit personnel de la situation.

Avait-il jamais fait le moindre tort à quiconque ? Avait-il ménagé ses efforts ? Avait-il laissé les autres passer devant ? Avait-il eu recours à des procédés malhonnêtes ? Non ! Mille fois non ! Et, quand un parti politique était au pouvoir, n'avait-il pas été le premier à y adhérer ? Et les œuvres de bienveillance qui profitaient à tous, n'en avait-il pas été le fondateur ? Et chaque fois qu'il avait fallu amadouer quelqu'un susceptible de se révéler utile, n'avait-il pas été en première ligne ? En toute conscience, il pouvait dire qu'il n'avait jamais fait passer les autres devant. Pourtant, il ne s'était finalement jamais retrouvé au premier rang de la scène. Était-ce le destin ? Non ! Ce n'était pas le destin ! Il était simplement trop bon, trop honnête et aussi trop facile à brimer. Maintenant, à soixante ans, il avait compris. S'il voulait réussir, il ne devait plus faire de quartier !

N'avait-il pas fait tout ce qui était possible pour sa famille ? A quarante ans, il avait perdu sa femme et il n'avait pas cherché à se remarier, tant par respect pour l'âme de la défunte que par égard pour les vivants. Il n'avait pas pu, par égoïsme, sacrifier ses enfants. Ses enfants ! Son fils était idiot. Quant à sa fille, pour qui il avait trouvé un excellent parti, elle avait préféré partir avec un peintre minable ! Il ne voulait plus la connaître et elle allait payer sa faute. Pour elle, il avait fait tout ce qu'il fallait et elle avait choisi la honte. Son fils était idiot, certes, mais il devait l'élever et lui trouver une femme. Il ferait tout ce que lui ordonnait son devoir. Hélas ! Qui avait voulu qu'il eût un fils idiot ?

Il gelait à pierre fendre et le vent du nord qui avait soufflé toute la nuit avait recouvert d'une couche de glace l'eau de la grande jarre. Il devait se lever de bonne heure. Dès qu'il eut repoussé la couverture, une bouffée d'air glacial sembla vouloir pétrifier sa vieille carcasse et il fut pris d'une quinte de toux. Qu'importe ! Il fallait se lever. Le vent s'acharnait sur lui pour l'humilier mais il n'avait pas peur. Sans cesser de tousser, il s'habilla en maugréant.

Lorsqu'il mit le pied par terre, il s'aperçut que le poêle n'était pas allumé. La vieille Zhang n'était probablement pas encore levée. Il était trop bon : même la servante ne respectait pas les conventions. Il allait lui passer un savon, car il ne pouvait pas tolérer ce laisser-aller.

Il sortit et marcha de long en large dans la cour. Le vent s'était un peu calmé mais il était encore vif et le transperçait jusqu'aux os. A l'est, quelques froides traînées rouges dans le ciel annonçaient que le soleil allait bientôt se lever. La poussière jaune soulevée par le vent de la nuit voilait le bleu du ciel. L'ennui et la tristesse s'emparèrent de lui. Il appela la bonne ; elle était levée et préparait la bouillie de riz dans la cuisine. Il était donc inutile de la rappeler à l'ordre ; il se contenta de lui demander, avec une certaine brutalité, de l'eau pour se laver. Dans la pièce du sud, son fils idiot dormait. Il écouta à la fenêtre et se mit à se poser des questions : il ne pouvait pas croire à une quelconque justice divine, car si le ciel était au courant de ce qui se passait, comment avait-il pu lui donner un fils idiot ? Il y avait plus idiot que lui et pourtant c'était lui qui avait un fils idiot. Rien ne pouvait justifier une telle chose ! Il ne pouvait donc compter que sur lui-même. Tout idiot qu'il fût, son fils devait se marier. Puisque le ciel lui en voulait, il en voulait aux hommes. S'il avait un fils idiot, il devait bien exister une jeune fille prête à accepter un mari idiot. Inutile d'essayer de comprendre, cela n'était que justice.

Après s'être lavé la figure, il resta un instant planté devant la glace. Il n'était vraiment pas mal pour son âge. Il repensa à sa jeunesse : à vingt, trente, quarante ans, il avait toujours été bel homme. Et maintenant, à soixante ans, il n'était encore pas mal avec son long visage maigre, son nez droit, sa longue moustache noire et ses yeux brillants. Pourtant, il n'avait pas essayé de se remarier, ni même de courir la gueuse. Il n'était allé au bordel que pour accompagner des amis, en restant à distance des femmes qui ne pouvaient que lui faire perdre son temps. Mais qu'avait-il donc tant à faire ? Il avait servi d'entremetteur ou d'intermédiaire pour acheter une femme, mais toujours pour les autres, sans jamais tirer aucun avantage personnel de la situation, sans jamais recevoir son dû. Alors, pourquoi avait-il travaillé ?

La vieille Zhang lui apporta son petit déjeuner qu'il dévora d'un appétit féroce. D'habitude, il se contentait d'un seul bol de bouillie et d'une seule galette. Aujourd'hui, il lui en fallait le double et il ordonna, en outre, à la bonne de lui faire cuire deux œufs. Il devait manger pour se donner des forces et, au moins, ce ne seraient pas les autres qui profiteraient de ce qui était dans son ventre. Quand il eut fini, il essuya sa moustache avec une serviette humide et se prépara pour sortir. Le vent soufflait à nouveau très fort, mais qu'importe ! Après la vie qui avait été la sienne, pouvait-il avoir peur d'un peu de vent ? Il pensa aux choses qu'il avait à traiter ou plutôt aux combats qu'il devait mener. Il ne pouvait pas laisser les autres déguster le bon repas qu'il avait préparé. Fût-ce avec ses vieux os, il devait livrer bataille !

A commencer par la Caisse de secours. Puisqu'il en était le fondateur, pourquoi était-ce Fei Zichun qui devait profiter de l'argent, du riz, des vêtements et avoir l'usage personnel de la voiture. C'était donc à lui qu'il fallait s'attaquer en premier afin de ne plus passer pour un idiot. C'était fini, une fois pour toutes ! Il n'avait jamais tiré le moindre avantage des activités qu'il avait organisées. On l'avait assez exploité !

Il mit son manteau à col de loutre qui lui descendait jusqu'aux pieds et sa belle casquette en cuir. Il empoigna sa canne. Il fallait soigner sa présentation. Au cours de ces soixante années, il ne se rappelait pas avoir jamais perdu la face. Il n'était pas vieux et il avait encore l'avenir devant lui. Il suffisait qu'il sortît ses griffes et son heure viendrait.

Le soleil s'était levé et quelques pâles rayons semblaient grelotter dans le vent. Il ouvrit la porte. Il ne sentait pas le froid, car il avait le ventre plein, il était bien couvert et son esprit bouillonnait. Il

n'avait pas à rendre grâce au ciel puisqu'il ne devait cette chaleur qu'à lui-même. S'il venait à bout de Fei Zichun, il se sentirait aussitôt beaucoup mieux encore. Il était heureux : il devait d'abord lutter contre le vent pour ensuite régler son compte à Fei Zichun. Regardant en direction de la pièce du sud, il vit son fils, debout dans l'encadrement de la porte, sa couverture sur les épaules. Il était beau garçon : il avait la même taille que son père, le même visage allongé et le même nez droit. Il ne lui manquait que l'intelligence. Il adorait ce fils. Sa fille était intelligente, mais elle était partie avec son misérable peintre et elle ne valait pas ce fils idiot. D'ailleurs, puisque le père avait du talent, ce n'était pas trop grave si le fils était un peu idiot, même s'il eût été préférable qu'il ne le fût pas.

— Rentre ! Tu vas attraper froid !

Il avait donné l'ordre d'une voix brutale, mais qui exprimait bien son amour.

Le visage tout rouge, les yeux brillants et le regard fixe, le fils idiot demanda d'un ton plaintif comme s'il était victime d'une grave injustice :

— Papa, quand vas-tu me trouver une femme ?

Et il ajouta :

— Si tu ne tiens pas ta promesse, je vais te casser la figure !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Rentre !

Il brandit sa canne d'un geste menaçant pour faire rentrer son fils. Mais il s'attendrit ! Il n'avait que ce fils. Ne valait-il pas mieux avoir un fils débile qu'un fils rusé ?

Regardant, comme médusé, le dos de son fils avec sa couverture rouge et bleue sur les épaules, il oublia presque qu'il devait sortir. Son fils idiot n'avait pas fermé la porte derrière lui, il s'approcha et la poussa doucement.

Une fois dans la *hutong*<sup>32</sup>, il repensa à Fei Zichun. Ce n'était pas le seul qu'il devait voir aujourd'hui, il fallait aussi qu'il aille à la chambre de commerce où on lui devait tout et où on l'avait oublié. Tant pis ! Il allait leur montrer de quel bois il se chauffait ! Quant au vieux Sun du Shanxi, de l'Association des commerçants, il allait aussi lui dire deux mots. Enfin, il devait aussi s'occuper de trouver une femme pour son fils. Alors, quand il en aurait fini avec ce Sun, il irait voir Deuxième Feng.

Plongé dans ses réflexions, il avait atteint le bout de la *hutong*. Quand il déboucha dans la rue, le vent du nord coupa le fil de ses pensées. Les saules qui bordaient la rue se courbaient presque jusqu'au sol et la vibration des fils électriques emplissait l'air. Il lui fallait pourtant marcher en direction du nord. La tête baissée, tenant fermement sa canne, il avançait péniblement. Le vent s'engouffrait dans son grand nez qui se mit bientôt à dégouliner le long de sa moustache. Il allait donc de l'avant, sans pouvoir reprendre son souffle, les jambes empêtrées dans son long manteau, tournant la tête tour à tour vers la droite et vers la gauche, comme un nageur. Il sentit la sueur couler dans son dos. Pas le moindre pousse-pousse en vue mais, de toute façon, il n'en aurait pas pris un, car par un temps pareil les tireurs de pousse escroquaient les clients et il n'avait nulle envie de se faire escroquer. Il devait prouver ses capacités en obligeant Fei Zichun à lui donner la voiture et non en commençant par se faire escroquer. Il marchait. Ses mains commençaient à trembler, mais il marchait quand même. Il avait jadis eu son pousse-pousse personnel, mais le tireur l'avait grugé et il ne voulait plus avoir affaire à cette engeance. Les gens de bas étage ne savaient absolument pas distinguer le bien du mal. Il ne se ferait plus gruger par personne, mais le vent était féroce. Il haletait. Il voulut se mettre à l'abri mais il eût fallu entrer dans une petite maison de thé au bord de la route et se mêler à des gens de basse condition, ce qu'il ne pouvait se permettre de faire. Force était donc de continuer sa route. Dans peu de temps, il atteindrait les *hutong* et le vent soufflerait moins fort. Le vent ne pouvait pas entraver indéfiniment sa progression. Il rassembla ses dernières forces, faisant résonner sa canne sur le sol

gelé. Le vent redoublait de violence. Gêné par son manteau, il titubait. Il fut obligé de se retourner. Il avait de la fièvre et les étoiles dansaient devant ses yeux. Il resta appuyé sur sa canne, n'osant pas repartir. Il essaya de se calmer. La confusion régnait dans son esprit. Faisant appel à tout son courage, se parlant à lui-même comme une mère qui rassure son enfant effrayé, il dit : « N'aie pas peur ! N'aie pas peur ! » Il se savait assez fort ; il suffisait de se reposer un instant et tout allait s'arranger. Les yeux fermés, il entendait le vent lui siffler aux oreilles ; il ne pensait à rien, mais il restait conscient. Il laissait passer le vent, sans lâcher sa canne. Il perdait la tête et sentait la sueur couler de partout, mais, comme une bougie dont le vent avive la flamme avant de l'éteindre, il se réveilla et revint à la vie, sans toutefois encore oser ouvrir les yeux. La sueur ruisselait sur son visage et le vent la glaçait ; il se mit à trembler. Il faiblissait. Malgré lui, il ouvrit les yeux. Tout semblait danser dans le vent. Instinctivement, il se tourna et, appuyé contre le mur, le dos au vent, il poussa un long soupir.

Pouvait-il encore aller voir Fei Zichun ? Il ne s'en sentait plus la force. Pourtant, il fallait absolument prendre une décision, il ne pouvait pas rester debout contre le mur. Il fallait s'accroupir, ce serait plus confortable. Mais il devait repartir. Il ne pouvait s'avouer vaincu par un malheureux vent du nord. Il regretta de ne pas avoir pris un pousse-pousse, mais il était trop tard.

Il était certain d'avoir assez d'énergie. Depuis l'âge de quarante ans, il vivait seul, menant une vie que même un moine n'aurait pas acceptée, mais il n'avait plus de force dans les jambes. Pouvait-il ne pas aller trouver Fei Zichun et ainsi lui faire grâce ? Une rafale de vent le poussa violemment sur la nuque et le décolla du sol. Incapable de contrôler ses jambes, il avança de quelques pas et se sentit confusément emporté dans un tourbillon de sable avec la rue tout entière. Il n'était plus désormais qu'une plume dont le vent se jouait à sa guise. Entraîné par sa moustache, il partait vers le sud alors qu'il eût fallu aller dans la direction opposée. Hélas, il n'était plus maître de ses jambes, il devait les suivre en direction du sud. Ce n'était pas lui qui était faible, c'était Fei Zichun qui avait de la chance. Comment ne pas croire à la chance ? Il en était toujours ainsi : une simple bouffée de vent, une simple averse pouvait élever un homme au pinacle ou, au contraire, l'envoyer en enfer. Il poussa un profond soupir : le monde entier s'était ligué contre lui pour l'humilier et le vent était de la partie !

Il se retrouva dans sa *hutong*. Le vent n'était plus qu'un affluent du grand fleuve et les remous étaient nettement moins violents. Longeant le mur, il ne sentait plus rien, sinon qu'il faisait beaucoup plus chaud. Sa moustache ne l'entraînait plus vers l'avant et son manteau était devenu plus ample : il pouvait remuer les bras et respirer à son aise. Il revivait. En fin de compte, le vent n'avait pas eu sa peau. Il ralentit le pas et fut sur le point de rentrer pour boire une tasse de thé. Mais non ! Il ne pouvait pas s'arrêter. Le vent avait été favorable à Fei Zichun, mais il lui restait Deuxième Feng ! Arrivé devant sa porte, il se demanda ce que faisait son idiot de fils, mais il n'entra pas. Il allait d'abord s'occuper de Deuxième Feng. Dans l'après-midi, le vent s'apaiserait probablement un peu et il pourrait aller trouver Fei Zichun, mais le plus urgent était de régler le sort de Deuxième Feng.

Lorsqu'il eut dépassé sa porte, il ressentit la fatigue et son dos se voûta encore un peu plus. Tenant fermement sa canne, il avançait lentement, sans se presser. Pour s'attaquer à Deuxième Feng, il ne devait pas gaspiller son énergie.

Ce n'était d'ailleurs pas Deuxième Feng qui l'intéressait, c'était sa fille. Le père comptait pour du beurre, ce n'était que l'enseigne du magasin. La marchandise était à l'intérieur. Malheureusement, les choses n'étaient pas si simples. En pensant à la situation, son dos se voûta davantage. Chaque fois que l'image de la jeune fille lui venait à l'esprit, il ne pouvait s'empêcher de sentir son cœur s'attendrir et de revoir sa jeunesse. Il aurait voulu chasser cette pensée importune, mais elle le poursuivait. Il devait, certes, s'occuper de marier son fils, mais il pensait aussi à lui-même. Pouvait-il ne pas se sentir gêné ? Cette gamine ne valait pas grand-chose, alors comment pouvait-elle le mettre dans cet

état ? Tout le monde était contre lui, y compris cette gamine qui le mettait mal à l'aise.

Une seule rafale de vent et il fut chez Deuxième Feng qui habitait tout près en direction du sud. En entrant, il ne put réprimer un mouvement de colère. Il avait failli se faire mettre en pièces par la bourrasque et ce propre à rien était douillettement installé, bien au chaud devant son poêle, et se chauffait tranquillement les mains. Dans la chaleur de la pièce, son visage se mit à le picoter, ce qui accrut encore sa mauvaise humeur.

— Grand Frère Liu, tu es venu avec cette tempête ?

— Quand on est né sous une mauvaise étoile, il faut bien souffrir, répondit Liu Xingren qui n'avait jamais nourri la moindre indulgence à l'égard de ce genre de personnage.

— Tu ne peux pas te plaindre. Tu n'es pas né sous une trop mauvaise étoile. Regarde-moi, je n'ai rien à me mettre.

Tout en parlant, il montrait sa petite veste rembourrée dont les trous laissaient apercevoir la ouate.

Liu Xingren n'avait nulle envie de regarder cette veste et nulle envie non plus de compatir sur le sort de cet individu méprisable qui aurait pu gagner sa vie s'il avait eu la moindre énergie, mais qui préférait, par une journée comme celle-là, rester confortablement au chaud. Il enleva son manteau et s'assit sur une vieille chaise dans le coin de la pièce le plus éloigné du poêle, car il n'avait pas froid.

Ce Deuxième Feng semblait plus profondément dans la misère de jour en jour. Il avait un peu plus de cinquante ans. Il était doux, pauvre et maigre. On pouvait presque voir la flamme du fourneau rougeoier à travers ses longues mains diaphanes.

En le regardant, Liu Xingren sentait la moutarde lui monter au nez, mais il parvint à se contrôler pour demander :

— Où est la fille ?

— Elle est sortie pour engager quelque chose chez le prêteur. Nous n'avons plus de riz à manger.

Il avait répondu en gardant les yeux fixés sur ses mains.

Bien qu'il répugnât à s'abaisser en admonestant ce personnage, Liu Xingren ne put se contenir plus longtemps :

— Et par un froid pareil, tu ne pouvais pas y aller toi-même ! Il a fallu que tu l'envoies !

— Elle a encore une grande robe et c'est elle qui a voulu y aller. Elle avait peur que je n'en aie pas la force. Elle a toujours été une fille modèle.

Il parlait lentement et chacune de ses paroles semblait exprimer une immense tendresse pour sa fille.

Le ton de sa voix désarma Liu Xingren qui ne trouva rien à répondre. Il aurait eu beaucoup de choses à lui rétorquer, mais il se sentit soudain attendri par cette voix qui, comme une bouffée de parfum, semblait éteindre sa colère pour l'entraîner avec elle.

Pourtant, il se reprit bien vite. N'avait-il pas souvent fait preuve, lui aussi, d'une telle tendresse à l'égard de son fils idiot ? Et qui, de ses proches ou même de son fils idiot lui avait rendu la pareille ? Personne ! Jamais personne ! Tout le monde ne cherchait qu'à l'humilier. Deuxième Feng avait une fille, aux petits soins pour lui, qui était un parfait exemple de piété filiale. Avait-il fait la moindre chose pour la mériter ?

Deuxième Feng était un raté, mais il avait une fille parfaite. Ce n'était pas tout : il était malhonnête, c'était un filou et il savait subjuguier sa fille. Un incapable comme Deuxième Feng avait ce pouvoir ! En y pensant, Liu Xingren faillit tomber de sa chaise. Au cours de sa vie, il n'avait jamais pu subjuguier personne. Sa fille était partie avec un peintre minable et son fils était idiot. Quant à Fei Zichun et les autres... ils ne pensaient qu'à se moquer de lui. Pourtant, il n'avait jamais malmené personne.

Et Deuxième Feng se chauffait les mains pendant que sa fille était partie chez le prêtreur ; Deuxième Feng était plus heureux que lui ! Il aurait voulu mourir. Il devait s'attaquer à Deuxième Feng pour prouver qu'il pouvait le réduire à sa merci.

Deuxième Feng se chauffait les mains, osant à peine respirer. Il n'avait jamais, au cours de sa vie, fait de tort à personne, ni par ses actes ni par ses paroles. Sa gentillesse faisait de lui un faible, incapable de lutter. Même vêtu de sa veste râpée qui laissait voir la ouate, il avait peur de faire du tort aux autres. Il aimait sa fille et il la craignait. S'il ne l'avait pas crainte, il ne l'aurait pas laissée sortir ainsi dans le froid. La « peur » met une frontière à « l'amour », sinon il aurait atteint la sainteté et serait devenu Bouddha. Il avait pitié de Liu Xingren, mais il n'osait pas le lui dire, car bien qu'ils fussent vieux amis, il en avait peur et il n'osait souffler mot.

Le silence régnait donc quand la porte s'ouvrit et qu'une bouffée d'air glacial les fit frissonner. Mademoiselle Feng entra.

— Viens vite te chauffer ! cria Deuxième Feng.

Comme si elle n'avait pas entendu son père, la jeune fille s'adressa à leur hôte :

— Oncle Liu, tu es venu par un temps pareil ! Tu es vraiment solide !

Liu Xingren ne répondit pas. Sans qu'il sût pourquoi, son cœur battait la chamade dès qu'il voyait la jeune fille. Il la regarda. Son visage était rougi par le froid et elle avait un peu de noir sur le nez. Il y avait du sable jaune dans les plis de sa robe ouatée. Elle n'était pas très grande, elle avait un visage rond et des grands yeux. Ses cheveux lui couvraient les oreilles. Elle était dodue, énergique et pleine de vie. Ses doigts aussi étaient rougis par le froid et elle serrait sous son bras un petit ballot bleu. Elle n'était ni très belle ni très propre, mais sa vitalité faisait tourner la tête de Liu Xingren. Elle était simple, leste et avait une voix agréable.

Elle posa le ballot bleu près de son père et, après s'être chauffé les mains, debout près du poêle, elle se frotta le nez et les oreilles.

Elle dit en riant :

— Il fait vraiment froid ! Tu n'as pas eu à sortir ! Je suis gentille ?

Elle ne semblait pas s'adresser à son père, car elle lui parlait comme à un enfant.

Deuxième Feng hocha la tête.

— Tu as fait du thé ? demanda-t-elle, tournant la tête en direction de leur hôte.

— Il n'y a plus de thé, répondit son père tout en rapprochant ses mains du poêle.

— C'est vrai ! J'ai oublié d'en acheter. Oncle Liu, vous boirez bien un peu d'eau chaude ? dit-elle en regardant Liu Xingren bien en face.

Il aimait ces deux grands yeux, mais ils lui faisaient un peu peur. Il secoua la tête. Il sentait son cœur battre plus fort. La façon dont se parlaient le père et la fille, la chaleur qui rayonnait dans la pièce, l'amour pur et sincère qui y régnait, tout le laissait pantois. Il enviait, jalousait Deuxième Feng. Avec une telle fille, il ne pouvait pas subjuguier le père, à moins de capturer d'abord la fille. Mais comment s'y prendre ? En faire sa bru ? Ou bien... Son fils idiot le persécutait depuis longtemps pour qu'il lui trouvât une femme et seule la fille de Deuxième Feng pouvait convenir. Elle était robuste et il tiendrait le père bien en main. Si son fils l'épousait, il aurait sûrement un petit-fils. Son fils était idiot, mais son petit-fils n'était pas obligé de l'être. Ainsi son nom ne mourrait pas. Mais la seule vue de la jeune fille semblait le revigorer et il repensait à sa jeunesse. Il ne voulait pas décevoir son fils, mais il était sûr de pouvoir avoir lui-même un fils, et pourquoi pas plusieurs qui ne seraient pas idiots. Il n'était pas vieux. Il pouvait encore avoir des fils. C'était lui qui allait l'épouser. C'était chez lui qu'un feu ardent brûlerait et répandrait sa chaleur et que s'échangeraient ces doux propos. Il détestait la vieille Zhang dont le feu ne dégageait aucune chaleur. La jeune fille lui posait un problème : devait-il

en faire sa bru ou se la garder pour lui ? Les deux réponses étaient possibles mais le choix était délicat, car il aimait ce fils idiot. Pouvait-il... ? Il était perplexe.

Il avait été brimé toute sa vie, devait-il encore supporter les sautes d'humeur de son fils idiot ? S'il arrivait à se rendre maître de la jeune fille, ne pouvait-il pas se rendre maître de son fils idiot ? Parmi toutes les choses qui se bousculaient dans sa tête, il n'y en avait aucune qui évoquât le bonheur. De toute sa vie, bien qu'il n'eût jamais manqué de rien, il n'avait jamais vraiment réussi quoi que ce soit. La nourriture et l'habillement ne suffisaient pas pour profiter de la vie. Il avait soixante ans ! Il devait de toute urgence trouver le moyen d'agrémenter sa vie en y mettant un peu de piment, mieux encore, il fallait trouver l'âme sœur, celle dont il pourrait sentir la chair contre la sienne, celle qui lui serait dévouée corps et âme. Ce petit quelque chose qui manquait à sa vie, c'était justement une femme, comme la jeune fille qui était devant lui.

Il n'était pas vieux ! Il fallait absolument qu'il anéantît Fei Zichun et les autres, mais il devait aussi se faire une vie meilleure chez lui et dans son lit. Il n'était pas vieux, il sentait son sang couler très vite et il lui semblait même l'entendre battre dans ses veines. La sève montait en lui comme elle monte dans les tiges de sorgho après la pluie. Son fils idiot pouvait attendre. L'âge lui donnait la priorité. Il devait d'abord s'occuper de lui-même. Il avait beau se creuser la cervelle, il ne se rappelait pas, de toute sa vie, être jamais passé avant les autres et il était dur de jouer un tel tour à son fils idiot.

Il regardait la jeune fille, son visage vermeil, ses grands yeux, ses cheveux noirs et luisants ; c'était vraiment un morceau de choix ! Pourquoi ne pourrait-il pas être celui qui le croquerait ? D'ailleurs, la jeune fille y trouverait aussi son compte : il n'était pas riche, certes, mais il avait tout de même quelque argent. Chez lui, elle ne manquerait de rien et s'il mourait le premier, ses vieux jours seraient assurés. Une chose était sûre : il ne pensait pas qu'à son intérêt personnel. Le marché était équitable et la jeune fille avait beaucoup de chance. D'ailleurs, elle était bien en chair, ce qui, selon la tradition, était signe de bonne fortune. Et c'était lui, Liu Xingren, qui allait être l'instrument de cette bonne fortune.

Dès qu'elle était entrée, il avait conçu son projet. Le sang lui était monté au visage, il avait senti ses joues le brûler et s'était trouvé rajeuni de vingt ou trente ans. Ce qui comptait était la façon dont on se sentait : si on se sentait jeune, on était jeune. Son sang était jeune, mais son plan était celui d'un homme mûr. Il était fort. Il n'avait qu'à parler et tout serait réglé. Ce n'était pas Deuxième Feng qui pouvait l'arrêter ! Pouvait-il encore se considérer comme un homme s'il ne réussissait pas dans une entreprise aussi facile ?

Pourtant, il restait muet, mais c'était sans importance puisque Deuxième Feng pouvait très bien rester sans ouvrir la bouche jusqu'à la fin de ses jours. Il n'arrivait pas à chasser de son esprit ce fils idiot et il commençait à le haïr. Comment pouvait-il établir cet imbécile ? Il devenait urgent cependant de lui trouver une femme, car il avait déjà baissé son pantalon dans la rue pour s'exhiber devant les filles. Se marier et laisser son fils idiot tenir la chandelle, ce n'était probablement pas une bonne idée et il était inutile de tenter de le raisonner puisqu'il était idiot. C'était dur ! Liu Xingren mordait les poils de sa moustache. Le ciel, s'il existait une puissance divine, s'acharnait à le brimer. Qu'il mît en travers de sa route une foule d'adversaires intelligents, cela n'était pas grave, il était plus fort qu'eux, mais, hélas, il avait aussi envoyé cet idiot de fils qui lui posait un problème insoluble. Brimé par les gens intelligents et brimé par les idiots ! Rien ne lui était épargné ! Il n'avait peur de personne, mais devait avoir peur de tout le monde, y compris de son fils idiot !

Trouvant que son père ne traitait pas son visiteur avec suffisamment d'égards, la jeune fille lui demanda :

— Oncle Liu, veux-tu manger quelque chose ? Je vais le préparer, dis-moi.

Liu Xingren se leva.

— Il faut encore que j'aille voir Fei Zichun, j'ai un compte à régler avec lui.

— Par une telle tempête !

— Ça ne me fait pas peur, pas peur du tout ! dit-il en prenant son manteau.

Tout en continuant à se chauffer les mains, Deuxième Feng se leva machinalement. En raccompagnant son visiteur, il risquait de prendre froid, mais il n'était pas poli de ne pas le raccompagner.

— Ne bouge pas, Papa ! Je raccompagne mon oncle.

Il regarda la jeune fille. Elle avait essuyé la boue de son visage et il était maintenant plus brillant.

— Ce n'est pas la peine !

Il avait crié pour prononcer cette phrase.

La jeune fille se dirigea vers la porte. Il voulut courir pour la devancer, mais elle fut plus rapide et le rattrapa :

— Oncle Liu, prends garde à toi avec cette tempête ! Et fais bien le bonjour à mon frère idiot !

Comme s'il n'eût pas pesé plus lourd qu'un duvet, une rafale de vent glacial emporta le vieux Liu.

*(Laoniande langman, 1935.)*

---

<sup>32</sup> Nous conservons le nom qui désigne les pittoresques ruelles de Pékin, en voie de disparition rapide sous les coups des bulldozers.

## MÉNAGE À TROIS

Après la débâcle qui avait suivi l'enfoncement du front, Ma Desheng et Sun Zhanyuan s'étaient retrouvés à la tête d'une petite fortune : deux fusils modernes, quelques bracelets, quelques montres et divers autres objets de valeur qu'ils avaient revendus pour un peu plus de cinq cents yuans. Ils avaient ainsi pu louer une chambre dans le temple de l'Empereur Guan<sup>33</sup> et ils vivaient heureux. Ils s'étaient tous les deux fait confectionner un costume en tissu étranger ainsi qu'une veste ouatée bleu ciel et ils paradaient dans les meilleurs endroits de la ville, le visage bien propre et les cheveux en brosse. Au bout de deux mois, ils s'aperçurent que l'argent était sur le point de s'épuiser. Il était hors de question de rentrer dans leur village. Ils ne pouvaient pas non plus se lancer dans le commerce, d'une part parce qu'ils n'avaient pas l'expérience nécessaire, d'autre part parce qu'ils ne possédaient plus le capital suffisant. Quand ils n'auraient plus rien, la seule solution qui semblait s'imposer serait de reprendre du service dans l'armée. Ce n'était pas une perspective totalement inenvisageable. Ils examinèrent donc cette possibilité mais, réflexion faite, ils se demandèrent si, avant d'avoir tout dépensé, il ne serait pas préférable de commencer une vie entièrement nouvelle. Jusqu'à ce jour, ils n'avaient connu rien d'autre que l'uniforme militaire et la baïonnette. Quand il ne se passait rien, il fallait marcher au pas sur le terrain de manœuvre et, en cas d'incident, aller faire face aux fusils ennemis. On n'était pas maître de son destin, puisqu'on devait simplement obéir aux ordres. Mais quelle nouvelle vie pouvait-on se créer ? Pour être heureux, il ne suffisait pas de se promener la journée et de dormir la nuit dans le temple. Il fallait fonder un foyer ! Et alors, la vie changerait du même coup. On ne serait plus jamais soldat. Le métier militaire n'était pourtant pas entièrement dépourvu d'intérêt. Il fallait quand même réfléchir à la question. La vie d'un homme ne pouvait pas être considérée comme complète s'il ne fondait pas un foyer. En outre, il fallait agir sans tarder car l'argent semblait partir plus vite que les soldats quand ils reçoivent l'ordre de partir au combat. Nos deux compères avaient, en effet, le cœur sur la main ; s'ils rencontraient des amis ou un mendiant qui implorait leur pitié, l'argent leur filait entre les doigts. Donc, s'ils devaient se marier, ils ne pouvaient pas attendre qu'il ne restât plus dans leurs poches que des piécettes de cuivre. Cela ne faisait aucun doute, mais le sujet était difficile à aborder en détail. Leur amitié était indestructible car ils étaient frères jurés. Ils avaient combattu ensemble, ils s'étaient retrouvés à l'hôpital ensemble ; ils avaient mangé, dormi et pillé ensemble et ils habitaient maintenant ensemble dans le temple de l'Empereur Guan. On pouvait partager vêtements et chaussettes, mais il y avait une chose qu'il ne pouvait être question de partager. En effet, plus on partageait les vêtements, la nourriture et la boisson, plus on prouvait sa loyauté l'un envers l'autre, mais il était totalement impossible d'envisager de partager une femme. Or, la situation financière était telle qu'ils ne pouvaient pas se marier tous les deux, car il aurait fallu qu'ils dépensent tout leur argent pour le mariage et la zizanie eût risqué de s'installer entre les époux dès la première nuit dans la chambre nuptiale. Un seul pouvait donc se marier ; l'autre devrait rester célibataire. Mais lequel ? Pouvait-on tenir compte de l'âge ? Ils avaient tous les deux un peu plus de trente ans et n'étaient donc plus des enfants. Etant donné l'amitié qui les unissait et leur indéfectible loyauté, lequel aurait pu consentir à fonder un foyer et abandonner son frère ? Pouvait-on partager l'argent et partir chacun de son côté ? La question ne pouvait même pas venir à l'esprit. Se séparer après avoir

été amis pendant dix ans ? C'était absolument impensable. Ils ne voyaient pas la solution et, moins ils la voyaient, plus la question se posait. Ils avaient dépassé la trentaine et l'argent allait s'épuiser. Il fallait agir d'urgence. Rempiler n'était peut-être pas une mauvaise idée, mais on courait le risque de prendre, tôt ou tard, une balle dans la tête. Et si, même au bordel, on ne pouvait pas s'envoyer la même fille, comment pouvait-on partager une femme ? Quand ils avaient bu quelques bols d'alcool, les deux amis pouvaient se dire tout ce qu'ils avaient sur le cœur, mais ils étaient totalement incapables d'évoquer « ce problème-là ».

Pour sa nouvelle carte de visite, Ma Desheng, qui était l'aîné, avait choisi, sur les conseils d'un diseur de bonne aventure, de s'appeler Zi Guopan. Il avait la tête en forme de potiron. Sa peau était assez fine, mais ses traits étaient grossiers et irréguliers. Quant à Sun Zhanyuan, qui avait le visage bouffi et de grandes oreilles, il eût été parfaitement à sa place dans une échoppe de boucher. Quand le grand frère Ma s'apprêtait à dire quelque chose de gentil, ses sourcils se relevaient et, parfois, lorsqu'il pensait à sa défunte mère, il pleurait tout en maugréant des invectives. Le petit frère Sun était toujours parfaitement affable et quand, dans la rue, il voulait demander son chemin, même habillé en civil, il saluait militairement. Pour parler de « cette chose-là », le grand frère Ma avait déjà plusieurs fois relevé ses sourcils et le jeune frère Sun avait à chaque fois adopté son air le plus affable, mais aucun des deux n'avait eu le courage de parler le premier.

Allongé sur le lit, les deux mains sous sa tête en forme de potiron, Ma Desheng, bien que ce ne fût pas le problème qui le préoccupât en priorité, méditait sur le sens obscur des deux caractères de son nouveau prénom. A la lueur de la lampe à huile, Sun Zhanyuan lisait *Les Huit Héros*. Chaque fois qu'il rencontrait un caractère contenant le radical « femme<sup>34</sup> », il voyait apparaître devant ses yeux un palanquin nuptial. Quand le palanquin était passé, il oubliait où il en était de sa lecture. Il décida d'arrêter. Il se retourna pour prendre le petit miroir rond au dos duquel était collé le portrait de Jin Yulan, une prostituée célèbre, et il regarda ses dents. Elles étaient parfaitement alignées et parfaitement blanches, mais ce n'était pas intéressant. Il regarda alors Jin Yulan. Ce n'était pas intéressant non plus. Elle était trop grosse. Sans raison apparente, il déclara :

— Grand frère, Xiao Yangfeng qui tient le rôle de la pute dans *Yu Tang Chun*<sup>35</sup> n'est pas intéressante.

— Tu as raison, ces salopes de putes ne sont pas intéressantes, répondit Ma Desheng en écho pour exprimer son entière sympathie avec son frère juré.

Le frère juré retourna à nouveau le miroir pour regarder ses dents, concentrant cette fois son attention sur ses deux incisives supérieures, très grandes et d'une blancheur éclatante qui ne lui plaisaient pas.

Le silence s'installa alors. Plongés dans leurs pensées, les deux frères réfléchissaient au même problème : les putes n'étaient pas intéressantes. Ils imaginaient une autre sorte de femme : celle qui préparerait et leur servirait leur thé, laverait leurs vêtements et ferait la cuisine, une femme qui serait toujours à leur côté, élèverait les enfants qu'elle leur aurait donnés et serait enterrée avec eux dans la même tombe. Ces pensées les conduisaient tous deux à la conclusion embarrassante : puisque les putes n'étaient pas intéressantes, il fallait une épouse respectable. La grosse tête du grand frère Ma bouillonnait et le petit frère Sun ne tenait plus en place. Ils se posaient alors la même question : pouvait-on prendre femme en partenariat ? C'était de toute évidence inimaginable. Le grand frère Ma émit un puissant bâillement, suivi aussitôt par un bâillement encore plus puissant du petit frère Sun. Le boucher qui habitait dans le temple venait de rentrer et Sun Zhanyuan sortit pour acheter une langue de porc invendue. Partager une langue de porc et un bol d'eau bouillie avec son frère n'était pas intéressant non plus.

Dans le temple de l'Empereur Guan, ils pouvaient se considérer comme des richards, mais cela ne signifiait nullement que les autres locataires étaient pauvres. Le boucher, par exemple, devait avoir sept ou huit cents yuans en pièces d'argent grasses cachés dans son *kang*<sup>36</sup>. Quant à monsieur Zhang qui logeait au fond du temple et qui avait été magistrat, il avait probablement possédé jadis plus de cent mille yuans. Malheureusement, il fumait l'opium et sa concubine était partie avec un autre. Personne ne pouvait donc dépenser son argent aussi généreusement que les deux frères. Bien que locataires du vieux Guan, ils payaient toujours le boucher rubis sur l'ongle sans jamais chercher à obtenir une réduction. Aussi étaient-ils aimés de tous les habitants du temple.

Celui, toutefois, qui les aimait le plus était, sans conteste, monsieur Li Yonghe. Ce monsieur avait probablement, depuis sa plus tendre enfance, eu l'air d'un traître sinon pourquoi était-ce invariablement le mot « traître » qui venait à l'esprit de quiconque le voyait pour la première fois ? Grand et filiforme, le crâne pointu et le cou comme une tige d'oignon, il était toujours vêtu d'une longue robe qui lui descendait jusqu'aux pieds et chaussé de pantoufles en satin grâce auxquelles il se déplaçait sans faire le moindre bruit. Comme bon nombre des locataires du temple, on le disait souvent à court d'argent. Pourtant, quel que fût l'état de ses finances, même s'il devait mettre en gage ou vendre ses vêtements ouatés de dessous, il ne se défaisait jamais de sa longue robe très serrée qui lui permettait, même lorsqu'il n'y avait rien en dessous de conserver un peu de chaleur. Il faut dire que pour ses activités d'entremetteur et d'intermédiaire en location ou vente, cette tenue lui était indispensable pour inspirer confiance et percevoir sa commission à la fois sur l'acheteur et sur le vendeur. Cette longue robe lui tenait lieu d'enseigne et de sceau.

Quand nos deux richards étaient venus s'installer dans le temple, monsieur Li Yonghe avait tout de suite compris qu'ils seraient des proies faciles. Pour lui, hommes, maisons, terrains ou marchandises étaient une seule et même chose. Il pouvait du premier coup d'œil évaluer un homme et savoir quel pourcentage il était possible d'en tirer. Les rapports humains s'arrêtaient lorsqu'il l'avait perçu. Il savait parfaitement qu'ensuite on ne ferait plus appel à lui. Pour cette raison, il avait pratiquement rompu toutes relations avec les autres locataires qui avaient tous plus ou moins déjà eu recours à ses services et se seraient bien gardés d'y avoir recours à nouveau. Le magistrat Zhang, par exemple, était resté assez longtemps son client, car les fumeurs d'opium n'ont guère envie de se lever même s'ils savent qu'on les roule. Mais ce monsieur Li avait dépassé les bornes. Un jour, en effet, en échange de son manteau en peau de chevreau violet, il lui avait seulement donné quelques pilules censées supprimer le besoin de fumer. Quand le magistrat Zhang avait protesté, il lui avait rétorqué que ce manteau passé de mode, tout comme les manteaux en fourrure de renard, n'était plus porté par personne dans la rue. Incapable de trouver l'énergie qui lui eût permis d'aller vérifier cette affirmation, le magistrat Zhang était resté allongé sur son lit et, en état de manque, avait failli mourir.

Li Yonghe avait déjà avalé plusieurs repas aux frais des deux frères. Dès la fin du premier repas, il avait parfaitement pris leur pouls. S'il parvenait à leur proposer une affaire, le montant de sa commission était déjà clairement inscrit dans sa tête. Il savait que leur derrière, comme celui des lucioles, ne brillait pas très fort. Malheureusement, comme ils avaient été soldats, leur réaction risquait d'être plus violente que celle de monsieur Zhang. Il ne fallait donc pas brusquer les choses et il devait pour l'instant se contenter de manger à leurs frais en attendant qu'ils viennent d'eux-mêmes faire appel à ses services. Ils n'étaient certes que deux lucioles qui n'émettaient que très peu de lumière, mais aussi faible que fût cette lumière, c'était tout de même de la lumière et une simple paire de pantoufles en satin ne pouvaient pas offenser le dieu de la Richesse à qui il faisait toujours à l'occasion du Nouvel An l'offrande d'un lingot d'or en papier de première qualité.

Comme nos deux frères n'osaient pas discuter de leur problème entre eux, ils s'en ouvrirent

discrètement à monsieur Li et découvrirent aussitôt qu'il y avait beaucoup de choses en ce monde qu'ils ne connaissaient pas.

— Pour faire la guerre, vous mettre au garde-à-vous et manipuler les armes, vous êtes de vrais professionnels qui ont servi dans l'armée ; c'est un fait certain. Mais, aussi vrai que je m'appelle Li, s'il s'agit de trouver une femme, vous manquez probablement d'expérience.

Effectivement, dans ce domaine, Ma et Sun devaient admettre qu'il ne se trompait pas. La question était très intéressante, très importante et terriblement emmerdante. Il était infiniment plus difficile de dénicher une femme que de se mettre au garde-à-vous et de marcher au pas. Mais toutes les victoires militaires du monde ne servaient à rien si l'on ne pouvait pas goûter le plaisir de posséder une femme bien à soi.

Et cela allait coûter combien ?

Dès qu'il entendit la question, monsieur Li se transforma en sage.

— Vous voulez quel genre de femme ?

Il cita alors *L'Histoire des Trois Royaumes* : il existe toutes sortes de femmes et, par conséquent, toutes sortes de prix. Lors des fiançailles du colonel Chen, par exemple, il avait fallu préparer pour les invités mille deux cents paquets cadeaux. A raison de trois *mao* cinq *fen* par paquet, cela avait coûté trois yuans cinq pour dix, c'est-à-dire trente-cinq yuans pour cent, donc trois cent cinquante pour mille, soit en tout quatre cent vingt yuans en pièces d'argent. Et cela, seulement pour les paquets cadeaux ! Il avait fallu ajouter les parfums, quatre bagues en diamant et encore... En l'écoutant, les deux frères faillirent tomber à la renverse. Heureusement, monsieur Li fit soudain volte-face :

— Ce que nous cherchons pour vous, c'est une femme qui lave votre linge, fasse la cuisine, ne soit pas trop difficile à nourrir, ne papote pas, ne chaparde pas, ne vous fasse pas cocu et soit de famille pauvre mais honnête.

Combien coûtait une femme de ce genre ? Peut-être trois ou quatre cents yuans et il fallait accepter un beau-père qui serait tireur de pousse.

Peu importait à nos deux amis que le père de la jeune fille fût tireur de pousse ou muletier mais, tout de même, la somme demandée leur coupait le souffle. Il faudrait donc se résoudre à épouser la fille « en partenariat ».

Si monsieur Li, vêtu de sa longue robe et chaussé de ses pantoufles en satin n'y trouvait rien à redire, ce serait une bonne idée. Or, non seulement monsieur Li n'était pas hostile à cet arrangement, mais il leur cita des exemples pour leur prouver qu'ils n'en étaient pas les inventeurs. C'étaient, en effet, les gens riches qui avaient souvent recours à ce procédé, les formalités étant simplement différentes suivant les cas. Ainsi, la femme du surintendant Du allait-elle souvent coucher chez le général Fang qui n'était pourtant pas son père.

Monsieur Li avança un argument encore plus convaincant : les deux frères devaient, certes, penser à leur avenir, mais ils ne devaient pas penser à un avenir trop lointain. S'ils voulaient faire l'affaire, autant agir sans tarder car on ne sait jamais, en enlevant ses chaussures le soir, si on les remettra le lendemain. Et les enfants ? Qui ne rêvait d'avoir des enfants ? On verrait ; il serait toujours temps d'en reparler. Il fallait, pour l'instant, commencer par se marier.

Les deux frères se rappelèrent alors les moments où ils avaient entendu siffler les balles. Ils n'avaient pas été tués : c'était le destin. Nul ne pouvait savoir quand il mourrait. C'était le destin. Et se marier « en partenariat », était-ce aussi le destin ? Bien sûr, il y aurait des problèmes : si on avait un enfant, par exemple, on ne saurait pas qui était le père. Mais monsieur Li était un sage, il ne fallait pas penser aussi loin.

Existait-il une fille qui accepterait la transaction ?

Certainement. Ne serait-ce pas mieux pour elle, de toute façon, que de travailler dans un bordel ? Les deux frères n'eurent pas besoin de se consulter : les négociations étaient l'affaire d'un seul homme. D'un commun accord, ils donnèrent donc les pleins pouvoirs à monsieur Li. Il pourrait aller se faire voir après, mais il était le seul à pouvoir jouer les entremetteurs et mener l'affaire à bien.

Quand les choses furent sur le point de se concrétiser, les deux frères se concertèrent. Puisque la femme serait propriété de la SARL, il fallait tout prévoir. Le plus difficile était de vaincre la honte ; ils finirent pourtant par réussir. Après tout, ce partage n'était pas une chose abominable et il pouvait même renforcer les liens de solidarité existant entre deux frères jurés. Qui l'aurait cru ? Ils décidèrent donc de dépenser cent vingt yuans et pas un sou de plus pour le cadeau d'usage au beau-père. Ils décidèrent également de conserver leur appartement dans le temple et de louer une chambre à l'extérieur. Ils pourraient ainsi se rendre chacun à tour de rôle à la chambre nuptiale et ne pas se retrouver à la rue lorsqu'ils laisseraient la place à l'autre. Quant à la question de savoir qui monterait le premier au front, le frère Sun fut d'accord pour laisser sans condition la priorité au grand frère Ma. Celui-ci proposa d'avoir recours au tirage au sort, mais le frère Sun déclara que, de toute façon, il n'obéirait pas.

La date du mariage fut fixée pour le 7 octobre. Les deux frères se firent confectionner chacun un gilet ouaté bleu ciel et une redingote en satin vert.

En plus de la commission de dix yuans que lui donnèrent les deux frères, monsieur Li garda pour lui soixante-dix des cent vingt yuans qui devaient constituer le cadeau du père.

Le vieux Quatrième Lin n'était pas homme à vendre sa fille, mais il avait deux fils indignes : l'un qui tenait un petit magasin et l'autre qui avait disparu. Il était donc contraint de continuer à exercer son métier de tireur de pousse. Or, sa fille avait déjà vingt ans et il savait qu'il devrait tôt ou tard la marier. Ce n'était pas de l'égoïsme, mais si elle devait partir, pour qui travaillait-il ? De toute façon, une fille de tireur de pousse ne pouvait trouver qu'un jeune homme qui pratiquait le même métier que son père. Alors, son sort ne serait pas plus enviable que si elle restait avec lui. Ce raisonnement n'était peut-être pas très judicieux, mais il fallait prendre une décision car le temps passait vite et sa fille avait déjà vingt ans.

Il haïssait monsieur Li. En effet, chaque fois qu'il était malade et ne pouvait pas travailler, monsieur Li venait le harceler. Il savait qu'il avait jeté son dévolu sur sa fille et, pour monsieur Li, le vieil homme valait ce que valait sa fille. Quatrième Lin avait déjà éconduit monsieur Li avec une paire de claques, mais celui-ci ne lui en avait pas voulu pour autant et il se montrait au contraire plus affable qu'auparavant, ayant une fois pour toutes décidé que c'était à lui que reviendrait la mission de marier la jeune fille.

Le jour où le vieux Quatrième Lin tomba à nouveau malade, monsieur Li vint plusieurs fois lui rendre visite mais, à chaque fois, le vieux Quatrième Lin jeta par terre l'argent qu'il essayait de lui faire accepter.

Une semaine s'écoula. La jeune fille n'avait rien mangé depuis deux jours. Le vieil homme n'avait rien à mettre en gage, rien à vendre et personne à qui s'adresser pour emprunter de l'argent. Il aurait voulu mourir, mais il n'aurait pas pu trouver la paix en laissant derrière lui une fille qui n'avait rien mangé depuis deux jours. D'ailleurs, même s'il ne mourait pas, il serait incapable de reprendre tout de suite son travail. Il fallait pourtant manger !

Ce fut le moment que choisit monsieur Li pour lui rendre à nouveau visite. Il mit les cinquante yuans sous les yeux du vieux Quatrième Lin en disant :

— Tu auras ton cercueil, ta fille aura à manger et elle sera légalement mariée. Tu n'as qu'à dire « D'accord ! » et l'argent est à toi. Si tu n'es pas d'accord, alors tant pis pour toi !

Tout en parlant, il poussait l'argent en direction du vieil homme.

Celui-ci ne répondit pas. Il regardait sa fille et ses lèvres tremblaient comme s'il voulait dire : « Pourquoi as-tu eu le malheur de naître dans une telle famille ? »

— Tu peux mourir, Papa. Je mourrai avec toi !

Elle regardait les pièces d'argent, regrettant de ne pouvoir les mettre en morceaux. L'homme devait être plus fort que l'argent !

Son vieux père fermait les yeux.

Monsieur Li sourit. Il commença à reprendre les pièces une par une en les faisant tinter.

Quand il en eut repris dix, le vieil homme rouvrit miraculeusement les yeux et, rassemblant ses dernières forces, posa ses deux mains sur l'argent en disant : « Donne ! » Il agrippa aussi la main de monsieur Li pour récupérer les dix yuans qu'il avait déjà repris en répétant : « Donne ! »

Alors, épuisé par l'effort, il resta allongé sur le ventre, immobile comme s'il était mort. Au bout d'un long moment, il souleva légèrement sa tête.

— Ma fille, tu dois faire ta vie. Pourquoi a-t-il fallu que tu aies un tel père ?

Elle dit :

— Tu as donc vendu ta fille ?

Ses yeux étaient secs.

Le vieil homme ne répondit pas.

Elle ajouta :

— Très bien, alors, j'obéirai à mon père.

— Je ne suis plus ton père, déclara le vieil homme en serrant l'argent dans ses mains.

Le vieux Li était maintenant aux anges. Il aurait voulu féliciter le père et la fille, mais il se contenta de dire :

— Mariage le 7 octobre.

La jeune fille ne trouva rien de honteux dans la transaction. Elle savait que cela devait arriver tôt ou tard. Elle n'avait pas été vendue à un entremetteur, c'était au moins une bonne chose. Elle n'avait aucune idée de ce que serait son avenir. C'était le destin. L'avenir était décidé quelque part ; on ne savait trop où. En tout cas, le sien, comme celui de sa famille se décidait dans un endroit sombre. Il venait d'être décidé par ces pièces d'argent brillantes. On ne pouvait plus le changer. Ces pièces d'argent représentaient le cercueil de son père et la caverne noire de son propre avenir.

Le frère Ma loua une petite pièce tournée vers le nord à proximité du temple. Il colla sur la porte les banderoles d'usage et envoya un palanquin rouge chercher la mariée. Il n'y avait pour la jeune fille, ni de quoi se réjouir, ni de quoi pleurer. Assise au bord du *kang*, elle regardait l'homme à tête de potiron. Elle savait qu'elle était désormais madame Potiron et que son sort était lié à celui du potiron. Elle n'aimait pas ce potiron, mais elle ne le détestait pas non plus. C'était à lui que son sort était lié désormais, son sort qui valait, avec le cercueil de son père, la somme de cinquante yuans.

L'haleine de Potiron empestait l'alcool. C'était supportable, car elle y était habituée. Tous les hommes buvaient. Elle se rappelait comment son père battait sa mère lorsqu'il avait bu. Potiron releva ses sourcils. Elle n'avait pas peur. Il ne semblait pas très féroce. Tout cela ne lui plaisait guère, mais elle savait qu'il existait maintenant entre eux une sorte de lien. Était-ce pour le meilleur ou pour le pire ? Nul n'aurait pu le dire. Elle ne voulait d'ailleurs pas trop y penser. Un avenir incertain s'étendait devant elle.

Le grand frère Ma trouvait la situation intéressante. C'était infiniment plus agréable d'être assis dans la chaleur de cette chambre à côté d'une chose vivante et soumise qui respirait que de porter un fusil sur l'épaule ou d'entendre les balles siffler au-dessus de sa tête. Il n'avait plus envie de partager

ce nouveau bonheur avec son frère juré, car le partager eût été le perdre complètement. Il ne pouvait pas arracher cette nouvelle vie qu'il venait de planter dans un sol fertile. C'eût été comme déterrer des haricots qu'on venait de semer.

Le réveil fut pénible. Il ne voulait pas se lever pour aller retrouver son frère Sun. Il n'avait pas prévu l'événement qui venait de se produire. Il s'était tracé une ligne de vie jusqu'à la fin de ses jours. Elle était parallèle à celle de la jeune fille mais justement, du fait qu'elles étaient parallèles, les deux lignes allaient être maintes fois coupées par d'autres. On aurait pu comparer la situation à une manœuvre militaire. Il était la première ligne de défense, elle était la seconde et il y aurait bientôt une troisième ligne. Ainsi, la position se renforcerait de jour en jour. Il ne pouvait pas revoir le frère Sun.

Pourtant, il ne pouvait pas ne pas retourner au temple, même si cela revenait à transformer en jeu une manœuvre stratégique et à tourner en dérision un chant martial. Dès qu'il arriverait au temple, la ligne qu'il s'était tracé serait à jamais brouillée. Mais pouvait-on violer la parole donnée à un ami ? Non ! Il n'aurait pas fallu la donner. Il était maintenant trop tard pour regretter. A moins que le frère Sun renonçât à réclamer son dû...

Hélas, le frère juré ne manifesta aucune intention de céder sa place ! Il considérait la chose comme une bonne plaisanterie ; c'était d'ailleurs ainsi que tout avait été décidé au départ. Il fallait donc maintenant l'admettre. Quel était le plus important : les amis ou les femmes ? Le frère Ma ne parvenait pas à trouver la réponse. Force fut donc pour lui de passer la nuit suivante dans le temple en laissant à son frère la chambre nuptiale. Ce n'était pas la relève, mais plutôt la retraite. C'était abandonner le terrain à l'ennemi. Il mit très longtemps à s'endormir.

Ce fut donc Sun Zhanyuan qui se rendit à la chambre nuptiale. Soudain vidé de ses forces, il resta un long moment planté devant la porte, très mal à l'aise. Cette fois, il ne s'agissait pas d'aller au bordel. La situation était totalement nouvelle. La veille, le frère Ma était devenu le mari de la jeune fille. Elle était donc, du même coup, devenue sa belle-sœur. Il ne pouvait pas entrer.

Il ne pouvait pas non plus ne pas entrer même s'il savait qu'il allait se trouver face à un grave problème. Alors, il entra.

Mademoiselle Lin (fallait-il plutôt dire « la belle-sœur Ma ? ») était assise, immobile, au bord du *kang* devant la petite lampe à huile.

Que pouvait-il dire ?

Il n'était pas question de la violer. On n'était pas au front.

Fallait-il lui dire la vérité ? Il sentit la sueur perler sur ses tempes.

Il ne pouvait pourtant pas repartir sans rien faire car, après tout, elle lui appartenait aussi puisqu'il avait payé la moitié des cent vingt yuans.

Il s'assit.

Elle savait qu'il était l'ami de Potiron. Elle demanda :

— Il n'est pas revenu ?

Dès qu'il entendit sa voix, il la désira. Ce n'était pas une beauté, mais c'était quand même une femme. Il se prit alors à détester le frère Ma. Des amis comme lui, il en avait vu dans l'armée, mais une femme, une épouse, c'était la première fois. Il ne pouvait pas battre en retraite. Il était plus beau et parlait mieux que le frère Ma. C'était à lui et non au frère Ma qu'aurait dû incomber la mission de se marier et d'œuvrer pour l'avenir. Il aurait voulu demander à la jeune fille à qui allait sa préférence, mais la question était gênante et il n'osait pas ouvrir la bouche.

Le silence s'éternisait. La jeune fille commençait à s'inquiéter.

Plus il la regardait, moins il avait envie de s'en aller. Il voulait la serrer dans ses bras. Cela eût été facile s'il avait pu vaincre sa honte, mais il restait assis, incapable de faire un geste. La marchandise

n'était plus neuve, il n'en voulait pas. Il valait mieux partir. Non, il ne pouvait pas. Il ne pouvait pas laisser remporter aussi facilement la victoire au frère Ma qui avait d'ailleurs déjà remporté une très belle victoire.

Voyant qu'il restait immobile en la dévorant des yeux, elle ne put s'empêcher de rougir. Il était plus beau que Potiron, mieux fait et plus courtois. Pourtant, il lui faisait un peu peur.

Il se rapprocha d'elle, incapable de réfléchir et de se contrôler plus longtemps. Ses yeux lançaient des éclairs. Il avait devant lui une femme, une femme, une femme ! Il fallait oublier tout le reste ! Il n'y avait plus dans la chambre qu'un homme et une femme, un homme et une femme ! Mari, épouse, ami... Que signifiaient ces mots ? Qu'importait l'avenir ? Seul comptait le présent. Il allait utiliser sa puissance d'homme. Cette fille rougissante était si adorable !

Elle se recula et pâlit. Il lui avait semblé tout naturel de se soumettre à Potiron puisqu'elle l'avait épousé pour avoir ses trois repas par jour et acheter le cercueil de son père. L'un avait la tête en forme de potiron et l'autre en forme de poire. Ce n'était pas un problème car, de toute façon, son sort ne lui appartenait plus. Pourtant, même si cet homme était plus beau que Potiron, elle ne pouvait pas oublier qu'elle était désormais madame Potiron.

La voyant se dérober, il ressentit une grande joie. En effet, tant qu'elle restait immobile, il ne pouvait pas attaquer. Au contraire, si elle tentait de fuir, il avait le droit de la poursuivre. Quel soldat n'éprouvait pas de plaisir à poursuivre l'ennemi en déroute ? Il n'avait plus à côté de lui une femme, mais bien une chose excitante dont il devait s'emparer ! Sus à l'ennemi ! Il ouvrit la bouche comme le voulait la tradition dès qu'on commençait à courir pour crier : « Un ! Deux ! Trois ! Quatre ! » Lorsqu'on poursuivait l'ennemi, c'était toujours en braillant des injures. Ce fut donc tout naturellement qu'il ouvrit la bouche pour dire : « Inutile de fuir, moi aussi je suis... » Il s'arrêta soudain comme saisi d'une attaque d'apoplexie, les yeux fixés vers le plafond.

Il regrettait maintenant. Pourquoi n'avait-on pas débattu de ce problème au départ ? Pourquoi ne s'était-on pas mis d'accord, pour dire, par exemple : « Quand le grand frère Ma aura profité d'elle une journée, le soir à neuf heures, il éteindra la lampe et fera semblant de sortir pisser. A ce moment-là, je rentrerai pour le remplacer. » Cela aurait été beaucoup plus simple. Peut-être, le frère Ma n'avait-il pas pensé au problème, ou peut-être y avait-il pensé sans le lui dire, exprès pour qu'il se heurtât au mur. N'aurait-elle pas pu avoir le double titre de belle-sœur Ma et de belle-sœur Sun ?

Elle voulut profiter de cet instant d'hésitation pour s'échapper, mais elle ne pouvait pas passer sans se cogner à lui et elle n'osait pas. Pendant qu'elle réfléchissait, il revint soudain à lui et dit en souriant :

— Inutile d'avoir peur. Je m'en vais. Tu es notre femme à tous les deux, mais je me suis fait rouler. Je m'en vais.

Elle n'aurait jamais osé imaginer une chose pareille. Quand il fut parti, elle se demanda ce qu'elle devait faire. Elle n'en avait pas fini avec lui et Potiron n'avait pas l'intention de l'abandonner. S'ils venaient tous les deux ensemble... Elle allait demander conseil à son père ; il n'était pas en très bon état mais il pouvait quand même la conseiller. Quant à monsieur Li, l'affaire ne le concernait plus. Elle hésita un instant et fit quelques pas dans la chambre, ne sachant trop où aller. Les deux hommes allaient-ils revenir ? Elle se rassit sur le *kang*.

Il devait être plus de dix heures car le marchand de kakis était déjà rentré.

La peur la saisit. S'ils revenaient, ce serait probablement tous les deux ensemble.

Elle avait compris : aucun des deux ne pouvait renoncer à elle et aucun des deux ne voudrait se battre pour elle. Ils allaient se mettre d'accord pour vaincre leur honte et partager en frères. Elle décida d'aller voir son père. Elle ouvrit la porte pour sortir. Ils étaient là : l'un avec sa tête en forme

de potiron, l'autre avec son visage joufflu et ses grandes oreilles. Ils souriaient de toutes leurs dents et leur haleine empestait l'alcool.

(*Ye shi sanjiao*, 1934.)

---

33 Voir note 1, p. 24.

34 Un caractère chinois contient un « radical » qui indique, en général, la nature du caractère. Ainsi, les caractères qui signifient « vin », « huile », « rivière », « mer », « sueur »... contiennent le radical « eau ». Les caractères « mère », « tante », « sœur », « épouse », « mariage », « prostituée »... contiennent le radical « femme ».

35 Célèbre opéra de Pékin dont l'héroïne principale est une prostituée.

36 Voir note 1, p. 159.

# LA CHENILLE

Dans notre rue, tout le monde l'appelait la Chenille. Toujours très bien habillé, à l'occidentale, avec un grand pardessus et des chaussures de cuir, on le remarquait ; mais il était malheureusement plutôt répugnant d'aspect, avec sa tête en forme de calebasse et ses gros yeux de mouton qui semblaient ne pas avoir de prunelle. Ce qu'il avait de plus remarquable, toutefois, était sa démarche, car on ne pouvait pas vraiment dire qu'il marchait. Il se déplaçait en effet en lançant son corps vers l'avant en un mouvement étrangement saccadé qui n'était pas sans rappeler celui de la chenille. Par temps froid, il rentrait le cou, enfonçait ses mains dans ses poches et rasait les murs d'une façon qui lui faisait encore mieux mériter son surnom. Comme il ne s'occupait de personne, personne ne s'occupait de lui. Quand on le connut mieux, on comprit que, s'il ne parlait pas, c'était tout simplement qu'il ne savait pas très bien parler. Nous ne nous intéressions pas à lui, mais nous savions pourtant comment sa maison était meublée. Nous savions qu'il y avait quelques chaises et un crachoir et aussi que la Chenille ne se nourrissait pas de feuilles puisqu'il y avait également une cuisine et de la vaisselle. Il faut dire que nous étions presque tous déjà allés chez lui.

L'occasion nous en était donnée à chaque fin de mois, car c'était à la fin du mois qu'il touchait sa paye et c'était précisément ce jour-là que sa femme, madame la Chenille s'évanouissait pour une bonne demi-heure. Nous ne nous occupions pas de lui, mais nous nous devions de voler au secours de sa femme qui, d'ailleurs, n'était pas très difficile à ranimer puisqu'il suffisait de lui donner un peu d'eau sucrée. Alors, elle pleurait un bon coup devant nous, sans dire un mot en fixant un coin de la pièce. Quand la crise de larmes atteignait son paroxysme, nous repartions en laissant à la Chenille le soin de s'occuper du reste. Deux jours plus tard, madame la Chenille, parée de ses plus beaux atours et serrant son petit sac rouge sous son bras, faisait une sortie très remarquée. Nous savions alors que la Chenille avait fait le nécessaire et nous étions parfaitement rassurés, regrettant seulement que le temps ne passât pas plus vite pour arriver plus tôt à la fin du mois suivant.

Normalement, nous n'aurions pas dû être aussi méchants, car nous savions, bien sûr, que ce n'était pas bien d'attendre avec une telle impatience son prochain évanouissement, mais nous avons une bonne raison de nous comporter ainsi. En effet, lorsque nous l'avions ranimée, elle ne nous manifestait jamais la moindre reconnaissance et ne semblait pas éprouver le moindre plaisir à nous rencontrer. Elle ne passait jamais une journée chez elle. D'après sa vieille bonne, elle allait jouer aux cartes ; mais ce n'était en tout cas pas dans notre rue. Nous ne pouvions donc ressentir pour elle aucune sympathie. Pourtant, nous ne pouvions pas non plus ne pas voler à son secours lorsqu'elle s'évanouissait, car alors la Chenille était incapable de faire autre chose que de rouler ses gros yeux et nous étions obligés de ressentir pour elle une certaine pitié. D'ailleurs, si elle avait daigné jouer aux cartes dans notre rue, nous aurions probablement fait le nécessaire pour ramener la Chenille à la raison.

Toutefois, le fait qu'elle ne jouait pas aux cartes avec nous n'était pas le seul grief que nous avions contre elle. Il y avait une autre chose qui nous déplaisait énormément : elle ne s'occupait pas de ses deux enfants, un garçon et une fille, tous les deux très gentils, laissés du matin au soir à la garde de la vieille bonne. Ebouffés comme des petits diables, le visage jamais lavé, on les voyait dès qu'ils

étaient levés manger des cacahuètes devant la porte. Le spectacle était pour nous insupportable car, même si parfois nous les rabrouions lorsqu'ils venaient nous importuner pendant que nous jouions aux cartes, nous ne pouvions admettre qu'on donnât des cacahuètes à manger aux enfants dès le matin alors qu'il aurait fallu leur donner du lait en poudre. Nous étions profondément persuadés d'être des gens civilisés et, sans la Chenille, notre rue aurait mérité le nom de « rue modèle ». Hélas, il n'était pas en notre pouvoir de les faire déguerpir. Nous n'étions pas les propriétaires de sa maison et nous n'avions pas le droit de mettre notre nez dans ce qui ne nous regardait pas. D'autre part, la Chenille était diplômé de l'université et travaillait au *yamen*<sup>37</sup>. Quant à sa femme, elle était toujours très bien habillée et ses cheveux étaient toujours impeccablement frisés. Il était donc préférable pour notre rue d'avoir ces gens-là plutôt que des fripouilles de mœurs douteuses. Au bout d'un an, nous connûmes en détail l'histoire de la Chenille car, même si nous ne posions jamais de questions, sa bonne ne se privait pas de lui crier très fort ses quatre vérités et nous ne pouvions pas nous boucher les oreilles. Alors, l'opinion cessa d'être unanime. Tout le monde était d'accord au départ : puisqu'ils ne s'occupaient pas de nous et ne nous fréquentaient pas, nous n'allions pas aller leur faire des courbettes et leur lécher les bottes, même si la Chenille était toujours parfaitement habillé. Pourtant, quand sa femme s'évanouissait, nous ne pouvions pas, du seul fait qu'elle ne distinguait pas le bien du mal, refuser de faire une bonne action. Il était de notoriété publique que les gens de notre rue étaient les plus généreux lorsqu'il s'agissait de donner du riz aux pauvres. Mais quand nous connûmes tous les détails, les gens se scindèrent en deux clans : les partisans de la Chenille et les partisans de sa femme. Cette division provoqua même des disputes. Il y a du vrai dans le dicton qui veut que certains papillons de nuit soient attirés par la lumière électrique et d'autres par la flamme de la bougie. D'après les renseignements que nous avons pu glaner, la situation était la suivante : la Chenille était diplômé de l'université, mais il avait épousé une femme qui marchait les pieds écartés comme un canard et se coiffait d'un chignon. Alors il avait été obligé de trouver une autre femme et c'était là que les opinions divergeaient. Ceux qui étaient allés à l'université pardonnaient à la Chenille, mais les vieux renâclaient. Quand nous jouions aux cartes, nous n'osions pas aborder la question, car cela ne pouvait rien rapporter de bon. La Chenille avait donc fini par prendre une nouvelle femme. Sur ce point, la majorité d'entre nous le considéraient comme un escroc, mais il y avait une condition à l'arrangement : à chaque fin de mois, en plus de l'argent nécessaire pour la nourriture et l'habillement, il avait été convenu qu'il donnerait à sa nouvelle femme quarante yuans d'argent de poche. Il n'était pas mécontent, car cela avait du même coup diminué le statut de sa nouvelle femme ainsi rendue dépendante. Le mari s'en tirait à bon compte et l'épouse était satisfaite. Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes. Malheureusement, peu de temps après, Pattes de Canard débarqua. Inutile de préciser que cela provoqua quelques remous. La Chenille fut contraint d'accepter de lui allouer quinze yuans d'argent de poche par mois en commençant par lui verser deux mois d'avance. Elle repartit alors dans son village avec ses trente yuans après avoir déclaré qu'elle reviendrait sans toutefois préciser quand. Nous ressentîmes alors de la pitié pour la Chenille, mais les choses changèrent soudain. Il comptait déduire les quinze yuans de Pattes de Canard des quarante yuans de sa nouvelle femme, car il prétendait ne pas pouvoir déboursier cinquante-cinq yuans par mois. Puisqu'il ne gagnait pas assez pour entretenir deux femmes, nous nous rangeâmes alors du côté de la nouvelle femme. C'était la raison pour laquelle la dispute éclatait à chaque fin de mois et elle n'avait pas alors inventé la méthode de l'évanouissement d'une demi-heure. A cette époque-là, elle ne sortait pas non plus très souvent. Mais, le jour où la Chenille déclara : « Tu as assez de vingt-cinq yuans ? Si je ne te donne pas quarante yuans, que feras-tu ? », il lui vint une idée : elle allait jouer aux cartes. Sans ambages, elle annonça donc à la Chenille : « Donne-moi la totalité et ne t'occupe pas du

reste. Sinon, c'est toi qui paieras mes dettes de jeu. » La Chenille ne répondit rien mais, à la fin du mois, il se faisait toujours tirer l'oreille pour lui donner son argent. Aussi, sa femme restait-elle parfois couchée pendant trois jours, n'acceptant de se lever qu'après avoir reçu son dû. Alors, elle se pomponnait et faisait sa sortie triomphale comme si tout allait pour le mieux. Il avait payé ce qu'il devait et ils étaient quittes. Quelques mois plus tard, elle se trouva enceinte. Or, la Chenille avait horreur des enfants et Pattes de Canard en avait déjà trois. Il n'avait jamais pensé que sa nouvelle femme pût faire un enfant et fit comme si de rien n'était. Qu'elle fasse donc un enfant si ça lui chantait ! En tout cas, ce que l'œil ne voit pas ne peut affecter le cœur et il fit semblant de ne pas voir que son ventre grossissait.

Deux jours avant l'accouchement, Pattes de Canard accourut pour aider la deuxième épouse. La Chenille était aux anges : sa nouvelle femme allait accoucher et son ancienne femme venait l'aider. Qu'aurait-il pu espérer de mieux ? Quand l'enfant fut né, pourtant, la première femme montra son vrai visage. Elle était venue pour profiter de la situation. Sachant que l'accouchement provoque chez la parturiente une perte d'énergie vitale qui l'affaiblit profondément, elle allait pouvoir se venger. Bien assise devant la nouvelle femme, l'index pointé sur son visage, elle se mit à l'insulter. Elle l'insulta si bien que la pauvre femme s'évanouit plusieurs fois sans qu'elle condescendît à lui donner un verre d'eau sucrée. Quand elle l'eut ainsi insultée pendant trois jours, elle repartit en marchant comme un canard, maudissant la nouvelle femme et la laissant entre la vie et la mort sans prendre la responsabilité de l'achever.

La Chenille fit alors ses calculs : si sa nouvelle femme mourait, il faudrait qu'il en trouve une autre et cela allait encore coûter cher. Il se décida donc à appeler un médecin et l'état de sa nouvelle femme s'améliora progressivement. Quand elle fut parfaitement remise, elle passa un accord avec la Chenille : il n'était pas question qu'elle s'occupât de l'enfant. La Chenille ne dit rien mais, comme il n'avait pas non plus l'intention de s'en occuper, personne ne s'en occuperait. La vie reprit donc comme avant : elle allait jouer aux cartes et, à chaque fin de mois, elle réclamait ses quarante yuans. Si la Chenille ne les lui donnait pas, elle avait découvert la méthode : elle s'évanouissait pendant une demi-heure. Lorsqu'elle mit au monde un deuxième enfant, les choses se passèrent de la même façon. Quand nous fûmes au courant de la situation, nous ne sûmes plus quoi penser, car il était impossible de dire de quel côté étaient les torts. Pattes de Canard n'aurait pas dû être aussi cruelle, mais il fallait reconnaître qu'elle avait été abandonnée. Quant à la nouvelle femme, elle était de toute évidence victime d'une injustice. On pouvait, au pire, lui reprocher d'en faire payer le prix à ses enfants mais, si on réfléchissait bien, elle avait ses raisons d'agir ainsi. En effet, pourquoi la Chenille s'en tirait-il à si bon compte ? Pourquoi n'y avait-il que sa femme qui fût obligée de souffrir ? Même si elle était achetée (quarante yuans d'argent de poche par mois n'était pas une trop mauvaise affaire), pourquoi la Chenille ne lui donnait-il pas un supplément pour s'occuper des enfants ? Tout bien considéré, il semblait que les torts fussent plutôt du côté de la Chenille mais, si on y regardait de plus près, le bilan était négatif pour lui aussi. Son ancienne femme prenait son argent et le détestait et sa nouvelle femme agissait de même. Résultat : il devait à tout prix gagner l'argent pour les satisfaire. Nous finîmes par ne plus oser soulever la question, car elle nous perturbait vraiment trop. Nous changeâmes simplement d'attitude à l'égard des deux pauvres petits, car il faut dire que les braves gens étaient nombreux dans notre rue. Ainsi, chaque fois que nous les voyions jouer dans la rue, nous allions leur caresser la tête et nous leur donnions même parfois quelque chose à manger. Quant aux deux adultes, ils nous faisaient parfois pitié et, parfois aussi, ils nous tapaient sur les nerfs. Quoiqu'il en soit, grâce à eux, nous connaissions quelque chose de nouveau et nous avions l'impression de participer à une authentique tragédie. Peut-être n'étaient-ils pas entièrement responsables de ce qui leur arrivait, peut-

être étaient-ils les victimes d'une malédiction héritée d'une génération antérieure. Aussi, depuis que nous connaissons leur histoire, lorsqu'à la fin du mois, elle s'évanouissait pour une demi-heure, étions-nous encore plus nombreux qu'au début à voler à son secours. Qui pouvait savoir ce que leur réservait le sort ?

(*Maomaochong*, 1935.)

## LI LE NOIR ET LI LE BLANC

Ce n'est pas une histoire d'amour qui provoqua la discorde entre les deux frères, mais c'est pourtant par là qu'il nous faut commencer.

Li le Noir était l'aîné et Li le Blanc était de cinq ans son cadet. Nous avons, tous les trois, fréquenté le même lycée, bien que Li le Blanc y soit entré l'année où son frère et moi en sortions après avoir réussi l'examen final. Li le Noir était mon meilleur ami et je lui rendais souvent visite. Ainsi, j'étais assez bien au courant des affaires de Li le Blanc. A cette époque de la vie, cinq ans d'écart n'est pas une chose négligeable. Les deux frères étaient aussi différents que l'étaient leurs surnoms : le Noir et le Blanc. Si Li le Noir était « l'ancien », Li le Blanc était « le moderne ». Ils ne se disputaient pas pour autant, mais leurs opinions différaient sur tout. Li le Noir n'était pas noir, il avait seulement un grain de beauté noir sur l'arcade sourcilière gauche. C'était la raison pour laquelle on l'avait surnommé Li le Noir. Quant à son frère, comme il n'avait rien de remarquable, on l'appelait Li le Blanc. Leurs camarades de lycée trouvaient cela parfaitement logique. En réalité, ils étaient tous les deux parfaitement blancs et se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Ils courtoisaient tous les deux la même fille, dont il est d'ailleurs inutile de mentionner le nom, et celle-ci ne parvenait pas à décider lequel était l'élu de son cœur. Tout le monde nourrissait donc pour eux les plus vives inquiétudes car, même s'ils ne se querelleraient jamais, chacun sait que l'amour, ce petit démon, n'est pas un facteur d'amitié entre les hommes.

Ce fut Li le Noir qui se retira.

Je me rappelle très bien ce jour-là. C'était au début de l'été, il tombait une petite pluie fine. Je me rendis chez lui pour bavarder un peu. Il était seul, assis devant quatre bols finement décorés de poissons rouges. Nous ne nous gênions pas quand nous étions ensemble et je fumais donc une cigarette pendant qu'il tournait et retournait ses bols. Enfin, quand tous les poissons rouges lui firent face, il se pencha en arrière comme un peintre s'interrompant un instant pour examiner son œuvre. Il reprit alors son travail et tourna à nouveau les bols un par un jusqu'à ce que les poissons du côté opposé fussent parfaitement alignés devant lui. Satisfait du résultat, il se pencha une nouvelle fois en arrière pour en admirer l'effet. Puis, se tournant vers moi, il me sourit, heureux comme un enfant.

Il aimait ces petits jeux et, bien que n'étant expert en aucun domaine, il aimait s'essayer à tout, persuadé que même s'il ne maîtrisait rien, ces exercices contribuaient à l'épanouissement de ses facultés naturelles. En tout cas, il était vraiment de bonne composition. Quand un travail lui plaisait, réparer un livre ancien par exemple, il lui arrivait de s'y consacrer pendant des heures.

Il me déclara en riant :

— Je la laisse au Quatrième.

Dans la famille, Li le Blanc était en effet le quatrième par ordre d'ancienneté puisque son oncle paternel avait aussi deux fils.

Et il ajouta :

— Des frères ne doivent pas se brouiller pour une femme.

Je plaisantai :

— C'est bien vrai que tu n'es pas moderne.

— Tu te trompes. Ce n'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire la grimace. L'amour à trois, très peu pour moi. Que ce soit mon frère ou moi qu'elle aime, peu importe, je lui ai dit que je ne voulais plus la voir et je suis très heureux.

— C'est la première fois que j'entends raconter une telle histoire d'amour.

— La première fois ? Eh bien, c'est aussi la dernière, tu n'en entendras plus parler. Qu'elle aille au diable ! Je ne me bagarrerai jamais avec mon frère. Ce sera toujours : « Si ce n'est pas toi qui bats en retraite, c'est moi qui me retire. »

— Et la paix régnera sur le monde ?

Nous fûmes pris d'un accès d'hilarité.

Une dizaine de jours plus tard, Li le Noir vint chez moi. A son air sombre, je vis tout de suite qu'il avait des ennuis et, chaque fois que cela se produisait, nous devions boire une demi-bouteille d'alcool de lotus. Je m'empressai donc de faire le nécessaire, car il semblait tout particulièrement préoccupé.

Quand nous eûmes bu le deuxième bol, ses mains commencèrent à trembler. Il ne pouvait pas garder pour lui ce qu'il avait sur le cœur. Lorsqu'il avait un problème, il essayait de garder son calme, mais ses soucis se lisaient sur son visage. Il était trop bon et trop sincère.

— Je reviens de chez elle.

Il souriait. Son sourire était un peu niais, mais il souriait vraiment, car il était sur le point de confier à un véritable ami le problème qui l'obsédait. Un homme de cette nature n'aurait pas survécu deux jours sans amis.

Je ne le pressai pas, car nous avions tout notre temps et nos sentiments s'exprimaient dans les silences qui interrompaient notre conversation. Nous nous regardions et nous nous sourions. Nous n'avions pas besoin de parler, car notre visage et nos silences exprimaient mieux que les mots ce que nous ressentions. S'il nous avait vus en train de boire notre alcool de Lotus, son frère aurait dit que nous nous entendions comme larrons en foire.

— Nous avons eu une bonne discussion.

Il voulait me faire comprendre qu'ils ne s'étaient pas bagarré. Bien que ce fût évident, il ne voulait pas dire que c'était son frère qui avait tort. Il aurait préféré ne pas en parler, mais il y était contraint.

— C'est la faute de la fille et aussi la mienne, car je ne connais rien aux femmes. Je t'ai bien dit que j'avais laissé la place ? Je croyais avoir fait ce que je devais faire et j'étais en paix avec ma conscience, mais elle n'a pas pris les choses comme ça. Elle a cru que mon seul but était de l'humilier. Tu as raison, je ne suis pas moderne, j'ai toujours pensé qu'en amour, on devait faire ce qu'on croyait bien, mais cette femme veut que tout le monde lui coure après. Elle s'est mise à me haïr et, pour se venger, elle a rompu avec mon frère qui, du coup, est furieux après moi. Donc, aujourd'hui, je suis allé la voir pour m'excuser. Je m'attendais à des insultes et à une explosion de colère et je pensais que, la crise passée, elle se réconcilierait avec mon frère. Mes espoirs ont été déçus. Elle ne m'a pas insulté et m'a simplement demandé de renouer nos relations précédentes. Cela m'est absolument impossible ! Je ne le lui ai pas dit aussi clairement, bien sûr. J'avais l'intention de commencer par t'en parler. Si je ne fais pas ce qu'elle veut, elle ne reverra plus mon frère et il s'en prendra à moi à nouveau.

— Ce n'est pas facile ! dis-je, comme pour conclure son discours. Je vais parler à ton frère pour lui expliquer la situation. D'accord ?

Il fixa un instant le bol d'alcool qu'il tenait entre ses deux mains.

— D'accord ! Mais, c'est probablement inutile. En tout cas, je ne veux plus la voir et si mon frère me refait une scène, je ne répondrai pas.

Nous passâmes à autre chose. Il me dit qu'il s'intéressait maintenant à la religion. Je savais que ce

n'était qu'une toquade, car cette attirance pour la religion ne pouvait pas être causée par le dégoût du monde ni par une quelconque conversion.

A peine l'aîné fut-il parti que le cadet arriva. Comme il ne venait pas souvent chez moi, il devait y avoir une raison sérieuse. Il n'avait pas terminé ses études à l'université, mais il semblait beaucoup plus doué que son frère. Il donnait l'impression d'être taillé pour devenir un chef. Chacune de ses paroles semblait vous conduire là où il voulait vous conduire, et même vous ficeler sur la guillotine. Contrairement à son frère, il n'y avait aucune courtoisie dans sa façon de parler.

Je lui parlai moi-même de façon un peu brutale pour éviter de me faire traiter d'idiot.

— Deuxième Frère est venu, bien sûr ? demanda-t-il.

Li le Noir était numéro deux dans la famille.

Et il ajouta :

— Et, bien sûr, il t'a mis au courant de nos affaires.

Je n'avais pas à me presser pour répondre puisqu'il avait employé deux fois l'expression « bien sûr ». Il ne m'en laissa d'ailleurs pas le loisir, car il enchaîna aussitôt :

— Tu sais que je ne te pose la question qu'en guise d'introduction pour présenter mon point de vue.

Je ne le savais pas.

— Et tu crois que je tiens à cette fille ?

Il souriait. Son sourire ressemblait à celui de son frère, mais il exprimait à mon égard un certain mépris.

— C'est uniquement pour embêter mon frère que je m'intéresse à elle. Sinon, qu'aurais-je à faire d'elle ? La base de toute relation entre un homme et une femme est le désir animal. Pourquoi aurais-je besoin d'elle ? Mon frère pense que le désir animal est une chose sacrée et il lui fait des courbettes. Il se prosterne à ses pieds jusqu'à tremper son nez dans la boue. Alors, de ce fait, il croit que je dois en faire autant. Excuse-moi, mais je ne suis pas fou à ce point.

Sur ces mots, il éclata de rire.

Je n'avais nulle envie de rire, mais je me gardai de l'interrompre. Je l'écoutais attentivement, tout en observant son visage. Ses traits étaient en tout point comparables à ceux de son frère, mais son expression était entièrement différente. Ainsi, j'avais tour à tour l'impression d'être assis face à un être familier et face à un étranger. Je me sentais mal à l'aise de ne pas retrouver sur ce visage familier son expression habituelle.

— Vois-tu, je ne me prosterne pas à ses pieds. Je l'embrasse chaque fois que j'en ai l'occasion. D'ailleurs, ça lui plaît et elle y prend goût. De toute façon, ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus. La question que je veux te poser est : « Penses-tu que mon frère et moi devons continuer à vivre sous le même toit ? »

Sur le coup, je ne trouvai rien à répondre.

Il repartit à rire. Peut-être se disait-il en lui-même que j'étais idiot. Il reprit :

— J'ai mon avenir et mes projets et il a les siens. Le mieux est donc que nous partions chacun de notre côté. N'est-ce pas ?

— Certainement. Mais quels sont tes projets ?

Ce fut tout ce que je trouvai à dire pour débloquer la situation.

— Je ne peux pas te le dire pour l'instant. Il faut déjà que je parte et alors tu comprendras.

— C'est parce que tu veux partir que tu te disputes avec ton frère ? C'est pour en arriver là ?

Je pensais avoir posé une question pertinente.

Il hocha la tête en souriant, sans rien dire, comme s'il savait que j'allais lui poser une autre

question.

— Pourquoi ne lui as-tu pas expliqué clairement tes intentions au lieu de lui chercher querelle ?

— Crois-tu qu'il me comprendrait ? Tu pourrais lui parler ; moi, je ne peux pas. Dès que je parle de partir, il se met à pleurer et il en revient toujours à ce que notre mère a dit avant de mourir : « Vous devez vivre en bonne entente. » Comme si les morts devaient diriger la vie des vivants ! De plus, quand j'évoque le partage, il déclare vouloir tout me laisser et je ne veux pas en profiter. Il me traite en petit frère et veut toujours obliger les autres à se conformer à ses vues. Il fait semblant de me comprendre, mais, en réalité, il n'est pas de son siècle. Je dois vivre avec mon temps et je n'ai pas de comptes à lui rendre.

Son visage s'était fait plus sérieux pour prononcer ces derniers mots. En le regardant, je commençai à mieux comprendre : Li le Blanc était un jeune homme fier qui méprisait les deux idiots et voulait affirmer sa personnalité. Il était évident que si les deux frères devaient discuter entre eux du problème, le débat s'éterniserait. Si ce n'était pas lui qui soulevait la question des devoirs des frères l'un envers l'autre, ce serait son aîné. Ainsi, il valait mieux se disputer une bonne fois plutôt que de faire traîner les choses en longueur. Il voulait en finir une fois pour toutes afin que chacun puisse vivre sa vie. S'ils discutaient posément, le Deuxième Frère ne donnerait jamais une réponse franche et si c'était le Quatrième Frère qui déclenchait les hostilités, le Deuxième Frère, en résistant, donnerait l'impression de vouloir gruger son cadet au moment du partage. Soudain, tout devenait plus clair. Je lui posai la question :

— Tu veux donc que je parle à ton frère ?

Il sourit à nouveau.

— Tu as compris. Ça nous évitera de nous disputer. Et il ne faut pas être trop dur avec lui, car c'est tout de même mon frère.

Il avait prononcé le mot « frère » du bout des lèvres.

Je lui promis de faire le nécessaire.

— Plus tu seras ferme, mieux ce sera. Dis-lui que nous ne devons plus nous connaître pendant vingt ans.

Il s'arrêta un instant et un sourire forcé apparut au coin de ses lèvres. Il reprit :

— Dis-lui aussi que le mieux pour lui serait de se marier le plus tôt possible pour avoir un gros bébé qui lui ferait oublier son frère. Dans vingt ans, bien sûr, je serai rétrograde, moi aussi, mais si je vis encore, je reviendrai pour jouer les tontons. Tu dois aussi l'informer : en amour, il faut beaucoup embrasser et peu se prosterner, il faut poursuivre et non suivre.

Il se leva et dit, après avoir réfléchi un instant :

— Merci.

Ce « merci » ne pouvait s'adresser qu'à moi, mais il l'avait prononcé comme s'il n'en endossait pas la responsabilité.

Pendant deux semaines, je rendis visite à Li le Noir tous les jours. Il préparait l'alcool de lotus et nous mangions, buvions et parlions. En vain. Il m'assurait qu'il me comprenait parfaitement et qu'il souhaitait à son frère de réussir dans ses projets, mais notre conversation se terminait inévitablement sur ces mots :

— Je ne peux pas me séparer de mon frère.

Il arpentait la pièce et son grain de beauté semblait vouloir disparaître dans un pli de son front :

— Ses projets ? Quels projets ? Demande-lui de quoi il s'agit et, quand je saurai, je ne m'inquiéterai plus.

Je répétais la même réponse pour la cinquantième fois :

— Il refuse de me les dire.

— S'il refuse, c'est qu'il y a un danger. Il est mon seul frère ! Qu'il vienne discuter avec moi ; peu importe si nous nous disputons. Tout allait bien avant. Ce n'est que ces derniers temps que nous avons commencé à nous chamailler, probablement à cause de cette fille ! Il me conseille de me marier ? Si nous nous querellons déjà comme nous le faisons avant que je sois marié, que se passera-t-il quand je serai marié ? Quels projets ? Vraiment ? Partager la propriété familiale ? Il peut prendre ce qu'il veut ! J'ai dû le blesser. Je ne voulais pas me disputer avec lui, mais j'ai ma façon de voir les choses. Quels projets ? Qu'il fasse comme il l'entend, mais pourquoi vouloir partager la propriété familiale ?

Quand il était lancé, il y en avait pour au moins une heure.

Il s'adonna à d'autres marottes : la divination par les pièces de monnaie lancées en l'air, par la méthode des huit trigrammes ou par l'analyse des caractères chinois. Il se livra aussi à des études religieuses... Hélas, aucune de ces méthodes ne lui fut d'aucun secours pour découvrir les projets de son frère. Elles ne contribuèrent toutes qu'à accroître ses inquiétudes. Il ne semblait nullement désemparé pour autant et conservait son calme imperturbable. Son comportement semblait ne pas vouloir suivre ses sentiments, quelle que fût son agitation intérieure. Ses mouvements étaient toujours aussi lents, comme si la vie n'était qu'un jouet avec lequel il prenait le temps de s'amuser.

J'eus beau lui dire que les projets de son frère étaient pour sa carrière à long terme et qu'il n'avait rien de concret en vue pour l'instant, il secoua la tête.

Les choses traînèrent ainsi pendant environ un mois.

Je revins à la charge en faisant appel à sa raison :

— Ton frère ne me presse pas. C'est donc qu'il ne prévoit rien dans l'immédiat. Il est évident que c'est pour plus tard.

Il secoua une nouvelle fois la tête.

Avec le temps, les événements s'accéléchèrent. Un dimanche matin, je le vis entrer dans une église. Pensant qu'il était entré pour voir un ami, je l'attendis à l'extérieur. Il ne ressortit pas. Ne pouvant l'attendre plus longtemps, je repartis en pensant à lui. Il avait eu deux coups durs qui avaient dû être insupportables : une déception amoureuse et la brouille avec son frère. Y avait-il encore autre chose que je ne savais pas ? S'il semblait considérer la vie comme un jouet, c'était parce qu'il accordait toute son attention aux choses les plus futiles. Il se sentait mal à l'aise si les dessins des bols n'étaient pas parfaitement alignés. Les petites choses devaient aussi être clairement rangées dans son esprit ; quand elles étaient en ordre, il avait la conscience tranquille. Il allait prier à l'église pour soulager sa conscience. C'était des anciens sages qu'il tenait cette conscience, mais il ne rejetait pas pour autant la réalité et la pensée modernes. Pour cette raison, ce qu'il pensait ne cadrerait pas avec ce qui se produisait réellement et il ne savait jamais comment agir. Peut-être aimait-il encore la jeune fille, car il ne m'avait jamais dit qu'il avait cessé de l'aimer, mais il devait renoncer à elle pour le bien de son frère.

Il disait parfois en riant :

— Allons faire un tour en avion !

A vrai dire, ce n'était pas vraiment lui qui riait, c'était plutôt le corps que lui avaient transmis ses parents.

Un après-midi, je me rendis chez lui. Depuis plus d'un mois, nous avions pris l'habitude de commencer tout de suite à parler de son frère. Ce jour-là, il arborait une expression différente : ses yeux brillaient et son visage rayonnait comme s'il venait d'acquérir une édition rare d'un livre ancien.

Je parlai le premier :

— Tu as l'air heureux !

Il hocha la tête en souriant :

— Très intéressant !

C'était ce qu'il disait chaque fois qu'une chose était nouvelle pour lui. C'était aussi ce qu'il disait si on lui racontait une histoire de fantômes. Il ne mettait pas en doute l'existence des fantômes. Il croyait l'histoire. Il ajoutait même : « Il n'est pas impossible qu'il se passe dans le monde des choses encore plus étranges. » A ses yeux, tout était possible. Ainsi, il acceptait tout facilement sans comprendre pleinement. Non qu'il ne cherchât pas à comprendre, mais il faisait appel à ses émotions lorsqu'il aurait dû faire appel à son intelligence.

— Il n'y a qu'un seul principe, affirma-t-il, on doit toujours se sacrifier pour les autres.

— N'as-tu pas déjà sacrifié la femme que tu aimais ? demandai-je pour revenir à la réalité.

— Cela ne compte pas ! Ce n'est qu'un renoncement passif. Je n'ai rien donné qui fasse partie de moi-même. Ces derniers temps, j'ai lu les quatre Evangiles. J'ai bien réfléchi : je dois être solidaire de mon frère et je dois faire autre chose que de l'empêcher de partir. Si ce n'est que la question du partage qui le préoccupe, pourquoi ne vient-il pas m'en parler lui-même ?

— Il a peur que tu ne sois pas d'accord.

— Pas du tout ! Il a vraiment un projet en tête, mais c'est un projet dangereux. C'est pourquoi il veut rompre complètement avec moi afin que je ne me trouve pas impliqué. Tu crois qu'il fait cela parce qu'il est jeune et impulsif ? C'est justement ce sur quoi il compte pour nous tromper. En réalité, c'est par égard pour moi, afin que je ne sois pas une victime innocente. Il veut d'abord commencer par me mettre à l'abri avant de mettre en œuvre tout seul son projet. Cela ne fait aucun doute. Je ne peux pas le lâcher. Je dois me sacrifier pour lui. Avant de mourir, ma mère m'a dit...

Il ne termina pas sa phrase, car il savait que je la connaissais par cœur.

Je ne m'étais pas attendu à un tel discours et je n'étais pas convaincu. Sous l'emprise de la religion, ne donnait-il pas, en réalité, libre cours à des émotions cachées ?

Je décidai de rendre visite à Li le Blanc, car il y avait une petite chance pour que son frère ait deviné juste. Il ne m'avait pas convaincu, mais je ne voulais pas risquer de me tromper.

Li le Blanc était introuvable. Je parcourus en vain l'école, le dortoir, la bibliothèque, les courts de tennis, les gargotes, sans en trouver trace. Tous ceux que j'interrogeai me répondirent qu'ils ne l'avaient pas vu depuis plusieurs jours. C'était bien Li le Blanc ! Il se volatilisait, alors que son frère ne se serait pas absenté une journée sans prévenir ses amis. Il me vint alors une idée : demander à la fille si elle savait quelque chose.

Elle me connaissait pour m'avoir vu souvent en compagnie de Li le Noir. Elle ne l'avait pas vu non plus depuis plusieurs jours. Elle ne semblait pas porter les frères Li dans son cœur et en voulait tout particulièrement à Li le Noir. Chaque fois que je parlais de Li le Blanc, elle détournait la conversation sur Li le Noir. Même si elle ne l'aimait pas, c'était en tout cas à lui qu'elle s'intéressait, comme si elle voulait le capturer pour ajouter un spécimen à sa collection. Si elle trouvait mieux, elle le laisserait tomber, sinon elle s'en contenterait. Ce n'était, bien sûr, qu'une impression et je ne pouvais donc pas profiter de l'occasion pour jouer les entremetteurs comme j'aurais dû logiquement le faire. J'aimais trop mon ami et j'avais toujours pensé qu'il ne pouvait épouser qu'une sainte.

En la quittant, j'étais follement inquiet. Je ne pouvais pas dire à mon ami que je ne savais pas où était son frère, car il aurait aussitôt mis un avis de recherche dans la presse et il aurait passé sa nuit en pratiques divinatoires avec les pièces de monnaie ou les caractères chinois. D'autre part, si je ne disais rien, je ne dormirais pas tranquille et il n'était pas question non plus de renoncer aux recherches.

Li le Noir était dans son cabinet de travail. Il chantonnait, chose qu'il ne faisait que lorsqu'il était heureux. Habituellement, lorsqu'il chantonnait, si ce n'était pas un poème, c'était l'air de *Au fond du*

*boudoir, il y a un jade pur.* Rien de tel aujourd'hui. Je tendis l'oreille : il répétait un psaume. Comme il n'avait pas l'oreille musicale, pour lui, tous les airs se ressemblaient et, lorsqu'il chantait, il en allait de même : l'air était immuable. Une chose était pour moi évidente en tout cas : il était heureux. Pourquoi était-il si heureux ?

Quand j'entrai, il s'empressa de poser le livre de psaumes qu'il tenait à la main et dit d'un ton joyeux :

— Tu tombes bien ! J'étais justement sur le point d'aller chez toi. Mon frère sort d'ici à l'instant. Il m'a réclamé mille yuans sans faire une seule fois allusion au partage de la propriété !

Il était évident qu'il n'avait pas demandé à son frère ce qu'il comptait faire de l'argent, sinon il n'aurait pas été si heureux. Il avait probablement supplié son frère de continuer à vivre avec lui et avait dû s'engager à ne pas se mêler de ses affaires. C'était parfaitement clair à mes yeux : même si son frère se lançait dans une entreprise dangereuse, cela ne l'effrayait pas, du moment qu'il ne réclamait pas le partage de la propriété familiale.

Il déclara avec le plus grand sérieux :

— La prière est vraiment efficace. J'ai prié pendant plusieurs jours et mon frère n'a plus soulevé la question. Même s'il dilapide l'argent, il reste mon petit frère !

Je proposai alors que nous buvions notre bol d'alcool de lotus habituel, mais il secoua la tête en riant :

— Bois tout seul. Je te tiendrai compagnie en mangeant quelque chose. J'ai renoncé à la boisson.

Je ne pouvais pas boire sans lui. Je ne pouvais pas non plus lui dire que j'avais cherché son frère partout. Puisqu'il était revenu, il était inutile d'en reparler. Je crus devoir parler de la jeune fille, mais il se contenta de sourire comme s'il ne m'avait pas entendu.

Il semblait qu'il n'y eût rien à dire des rapports entre son frère et la jeune fille. En revanche, il me raconta des histoires de la Bible. En l'écoutant, je ressentais un certain malaise. Il y avait quelque chose d'étrange dans son attitude, mais je ne voyais pas très bien quoi. Cette question continua à me turlupiner bien après que je fus rentré chez moi.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans m'apporter la moindre réponse. Un soir, je vis arriver Cinquième Wang, le tireur de pousse qui travaillait pour la famille Li depuis quatre ans.

C'était un homme d'une trentaine d'années, parfaitement honnête et digne de confiance. Son crâne s'ornait d'une cicatrice qu'on disait due à un coup de pied de cheval reçu lorsqu'il était petit. A part aimer boire un petit verre de temps en temps, il n'avait pas d'autres défauts.

Il avait justement bu un peu trop et cela faisait rougir sa cicatrice.

— Qu'est-ce qui t'amène, Cinquième Wang ?

Nous nous entendions très bien et chaque fois que je repartais un peu tard de la maison des Li, il me proposait de me ramener chez moi. Bien sûr, je ne manquais jamais de lui donner son pourboire.

— Il fallait que je te voie, répondit-il en s'asseyant.

— Je viens de faire du thé. Je t'en verse un bol ?

— Tu es vraiment très gentil. Je vais me servir. Je dois avouer que j'ai un peu soif.

Je lui tendis une cigarette avant de poser ma question :

— Que se passe-t-il ?

— C'est un peu dur ! J'ai encore bu mes deux bols d'alcool, parce que j'ai des soucis. En réalité, je ne devrais pas parler de ça.

Il tira vigoureusement sur sa cigarette.

— S'il s'agit de la famille Li, dis-je, tu as très bien fait de venir m'en parler.

— Voilà ce que je pense...

Il s'interrompt un instant, mais comme incapable de se retenir sous l'effet de l'alcool, il continua :

— Je travaille pour la famille Li depuis quatre ans et trente-cinq jours, mais j'ai maintenant un gros problème. Deuxième Maître me traite très bien et je peux dire que Quatrième Maître est mon ami. C'est là que ça devient difficile. Je n'ai pas le droit de dire à Deuxième Maître ce que fait Quatrième Maître et pourtant Deuxième Maître est tellement bon avec moi. Et, si je rapporte à Deuxième Maître, je trahis Quatrième Maître qui est mon ami. Je n'arrive pas à résoudre le problème. En principe, je dois être loyal envers Quatrième Maître : Deuxième Maître est très gentil, c'est vrai, mais c'est mon patron et un patron, aussi bon soit-il, reste un patron et on ne peut pas le considérer comme un frère. Il me traite très bien, c'est sûr. Par exemple, quand il fait chaud, il trouve toujours une occasion de faire une halte en cours de route pour acheter des allumettes ou regarder un éventaire de livres. Je sais pourquoi : c'est pour me permettre de me reposer et de souffler un peu. C'est pour ça que je peux dire que c'est un bon patron. Comme il est bon, je dois le respecter. Il faut rendre le bien pour le bien. On ne peut pas ne pas savoir cela quand on fait ce travail depuis des années.

Je lui offris une autre tasse de thé pour lui faire voir que je connaissais les usages. Quand il l'eut bue, il montra sa poitrine avec sa cigarette en disant :

— C'est ici. C'est ici que je place Quatrième Maître. Comment ça ? Quatrième Maître est jeune et ne me considère pas comme un tireur de pousse. Ils ont chacun un caractère différent. Quand il fait chaud, Deuxième Maître me laisse m'arrêter pour souffler, mais Quatrième Maître, même quand il fait très chaud, me fait courir à toute vitesse. Par contre, quand nous bavardons, Quatrième Maître se demande pourquoi, en ce monde, certains sont condamnés à être tireurs de pousse et il s'indigne de cette injustice. Deuxième Maître est très bon avec moi, mais il ne pense pas à mes frères. Alors, tu vois, c'est Quatrième Maître qui voit le plus loin. Il ne s'occupe pas de mes jambes, mais il s'intéresse à ce qu'il y a en moi. Deuxième Maître s'occupe des petites choses. Il prend soin de mes jambes, mais il ne s'intéresse pas à ce qu'il y a « là-dedans ».

Il termina son discours en montrant à nouveau sa poitrine.

Je vis qu'il avait encore quelque chose à me dire et, craignant que le thé fort diminuât l'effet de l'alcool, je l'encourageai :

— Continue, Cinquième Wang, je ne suis pas une bonne femme qui va aller répéter !

Il baissa la tête et réfléchit un instant en palpant sa cicatrice. Enfin, il rapprocha sa chaise de la mienne et baissa la voix :

— Tu sais que le tramway va bientôt fonctionner. C'en est fini de nous autres tireurs de pousse. Ce n'est pas à moi que je pense, mais à mes frères.

Il me regarda. Je hochai la tête.

Il reprit :

— Quatrième Maître a parfaitement compris, car nous sommes vraiment des amis. Il m'a dit : « Cinquième Wang, il faut trouver quelque chose. » Alors je lui ai dit : « Quatrième Maître, j'ai une idée : tout casser ! » Il a dit : « Cinquième Wang, tu as raison. Tout casser. » Nous avons discuté longtemps et notre plan est au point. Je ne peux pas te le révéler, mais tout ce que je peux te dire, c'est ceci (il baissa encore la voix) : il est suivi par les flics. Ça n'a peut-être rien à voir avec notre affaire, mais ce n'est pas une bonne chose d'avoir les flics aux trousses. C'est ça mon problème ! Puis-je informer Deuxième Maître sans trahir Quatrième Maître ? Et, si je ne l'informe pas, j'ai peur qu'il se trouve entraîné dans une sale histoire. Je ne sais pas comment m'en sortir.

Après avoir raccompagné Cinquième Wang, je réfléchis longtemps.

Li le Noir avait deviné juste : son frère se lançait dans une entreprise dangereuse. Ses projets ne se

limitaient peut-être pas à la destruction du tramway, il avait probablement en vue autre chose de plus terrible. Donc, il voulait rompre avec son frère pour que celui-ci ne se trouvât pas impliqué. Certes, il n'avait pas peur de se sacrifier, ni de sacrifier les autres, mais il ne voulait pas, sans raison valable, sacrifier son frère, car cela n'aurait servi à rien. Maintenant, avec l'histoire du tramway, il avait autre chose à faire qu'à s'occuper de son frère.

Que devais-je faire ? Mettre Li le Noir au courant ne ferait qu'exacerber son amour fraternel et parler à Li le Blanc serait non seulement une perte de temps, mais aussi une trahison à l'égard de Cinquième Wang.

La situation devenait chaque jour plus urgente. La compagnie du tramway avait annoncé la date de la mise en service. Je ne pouvais plus tergiverser. Je devais informer Li le Noir.

Il n'était pas chez lui, mais je trouvai Cinquième Wang et je lui demandai où était son maître.

— Il est sorti.

— A pied ?

— Depuis quelque temps, il sort tous les jours, mais il ne me demande plus de le transporter.

A la façon dont me répondait Cinquième Wang, je compris :

— Tu lui as parlé ?

Sa cicatrice devint écarlate.

— J'avais trop bu, je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Et alors ?

— Il s'est mis à pleurer.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il m'a juste posé une question : « Que comptes-tu faire ? » J'ai répondu que je ferais ce que m'ordonnerait Quatrième Maître. Il a dit : « C'est bien ! » et c'est tout. Il sort tous les jours sans faire appel à moi.

J'attendis trois longues heures. Il commençait à faire nuit lorsqu'il revint.

Je lui posai aussitôt la question qui me brûlait les lèvres :

— Que se passe-t-il ?

Il sourit.

— Pas grand-chose.

Je ne m'attendais pas à une telle réponse, mais ce n'était pas la peine de poursuivre, car il devait avoir pris une décision. J'aurais eu fort besoin de mon bol d'alcool habituel, mais quel plaisir pouvais-je éprouver à boire tout seul ? Autant m'en aller, mais avant de partir, je proposai :

— Si nous partions nous promener quelques jours ensemble ?

— Nous en reparlerons dans deux jours.

Il n'ajouta rien d'autre.

Il y avait toujours eu tant de chaleur dans nos rapports ! Comment aurais-je pu imaginer qu'il pût un jour faire preuve d'une telle froideur à mon égard ?

Le soir du jour de la mise en service du tramway, je me rendis chez lui. Il n'était pas là. J'attendis la moitié de la nuit, mais il ne rentra pas. Peut-être faisait-il exprès de se cacher.

Ce fut Cinquième Wang qui rentra et qui m'annonça en souriant :

— C'est pour demain !

— Et où est Deuxième Maître ?

— Je ne sais pas. L'autre jour, après ton départ, je ne sais pas trop comment, il a réussi à brûler son grain de beauté et il est resté planté devant la glace comme s'il était hypnotisé.

J'étais déjà dans la rue quand Cinquième Wang me rappela :

— Si demain, je...

Il palpa sa cicatrice avant de continuer :

— Pourras-tu t'occuper un peu de ma mère ?

Le lendemain, il était un peu plus de cinq heures quand Cinquième Wang arriva chez moi, hors d'haleine. Même son pantalon était trempé.

— Tout... cassé !

Ce fut tout ce qu'il parvint à dire.

Quand, enfin, il eut repris son souffle, il porta la théière à ses lèvres et but longuement au goulot.

Il reprit :

— Tout cassé ! Quand la police montée a chargé, on s'est dispersé. Sixième Ma s'est fait coincer. Je l'ai vu. On ne pouvait rien faire. On n'avait pas d'armes, à part des briques ! Sixième Ma est fichu !

— Et Quatrième Maître ? demandai-je.

Il se mordit la lèvre et réfléchit :

— Je ne l'ai pas vu, mais il y a eu du grabuge ! S'ils ont attrapé quelqu'un, c'est lui à coup sûr, car c'était lui le meneur. Mais il a beau être jeune, il n'est pas idiot. Sixième Ma est fichu, mais Quatrième Maître s'en est peut-être tiré.

— Tu n'as pas vu Deuxième Maître non plus ?

— Il n'est pas rentré hier soir.

Il ajouta, après avoir réfléchi un instant :

— Il faut que je me cache ici pendant deux jours.

— D'accord.

Le lendemain matin, un titre s'étalait à la une des journaux : « Casseurs de tramway : le meneur Li a été arrêté sur place, ainsi qu'un jeune étudiant et cinq tireurs de pousse. »

En regardant le journal, Cinquième Wang ne put reconnaître qu'un seul caractère : « Li ».

Alors, il baissa la tête et, tout en grattant sa cicatrice, se mit à répéter, tandis que ses larmes tombaient sur le journal :

— Quatrième Maître est fichu ! Quatrième Maître est fichu !

La nouvelle fit le tour de la ville : deux manifestants, Li et Sixième Ma allaient être fusillés.

Il faisait un soleil de plomb ce jour-là et les pavés brûlaient les pieds, mais la foule avait envahi la rue. Les deux hommes étaient assis sur une charrette. Ils avaient les mains liées derrière le dos. Des policiers en uniforme kaki et des soldats en uniforme gris marchaient devant et derrière. L'acier des baïonnettes qui brillaient sous le soleil faisait froid dans le dos. La charrette se rapprocha. Deux pancartes blanches proclamant leur crime se balançaient au rythme des cahots de la charrette. L'homme qui était assis devant fermait les yeux ; quelques gouttes de sueur perlaient sur son front ; ses lèvres tremblaient légèrement comme s'il récitait une prière. Il était maintenant devant moi. Pendant quelques instants, les larmes m'étouffèrent. Quand la charrette fut passée, je revins à moi et je la suivis jusqu'au terrain d'exécution. Il ne releva jamais la tête.

Il fronçait un peu les sourcils, sa bouche était légèrement entrouverte, une grande tache de sang couvrait sa poitrine. Il semblait être mort en priant. Ce fut moi qui reçus son corps.

Deux mois plus tard, je croisai Li le Blanc à Shanghai. Il ne se serait sûrement pas arrêté si je ne l'avais pas interpellé.

Je criai :

— Quatrième Frère !

Il sembla frappé de stupeur :

— Ah ! C'est toi ? J'ai cru que c'était Deuxième Frère qui était ressuscité !

Sans le vouloir, j'avais dû l'appeler avec la voix de Li le Noir ou bien était-ce Li le Noir lui-même qui vivait en moi et qui avait crié ?

Li le Blanc avait un peu vieilli et il ressemblait encore davantage à son frère. Notre conversation fut brève, car il ne semblait pas avoir envie de me parler. Je ne me rappelle que ces deux phrases :

— Deuxième Frère est probablement au paradis, c'est vraiment l'endroit qu'il mérite. Quant à moi, je suis toujours de ce monde en train de cogner aux portes de l'enfer.

*(Hei Bai Li, 1934.)*

## LA MORT D'UN CHIEN

La lumière était éteinte. Dans le dortoir, les conversations s'étaient tues et, dans le silence de la nuit, au cadran lumineux de la pendule, les deux aiguilles s'étaient rassemblées pour marquer minuit.

Tu Yifu, qui avait gardé sa chemise, se leva sans bruit et enfila sa robe. La fraîcheur de la nuit printanière l'obligea à renifler. A tâtons, il chercha la bougie et l'alluma. Une flamme apathique apparut. Il regarda la mèche recourbée d'un air morne. Lentement, timidement, la flamme atteignit la cire qui commença à fondre, comme le cœur d'un narcisse. On entendit deux petits grésillements et le cœur du narcisse se répandit dans la cuvette en fusion. La flamme sembla encore hésiter un court instant et, comme si elle se décidait à remplir sa mission, émit soudain toute sa lumière. Tu Yifu se sentit mieux.

Il se retourna pour réveiller Zhou Shisong. Celui-ci se redressa lentement et replia ses jambes. La tête contre ses genoux, il regarda la bougie.

Tu Yifu lui dit tout bas à l'oreille :

— Je vais chercher les autres.

Quelques instants plus tard, comme s'il ramenait deux prisonniers, il revint avec deux étudiants, un petit et un grand. Le grand, qui s'appelait Xu Mingxia, s'assit sur le lit de Tu Yifu ; le petit, qui s'appelait Chu Jizhen, s'assit à la tête du lit de Zhou Shisong qui ne semblait pas encore complètement réveillé. Les quatre hommes regardèrent la flamme vacillante de la bougie, sans dire un mot, à la fois déterminés et effrayés comme s'ils transportaient une bombe. Tu Yifu s'assit sur le fauteuil en osier délabré. Celui-ci grinça un peu sous son poids.

Zhou Shisong ouvrit la bouche et fit une horrible grimace pour réprimer un bâillement, afin de ne pas faire de bruit. Tu Yifu, inquiet, se retourna deux fois dans son fauteuil et se sentit rassuré quand les deux mâchoires se rejoignirent enfin.

Xu Mingxia se pencha, le cou tendu. De ses yeux écarquillés émanaient à la fois l'honnêteté et la ruse. Il semblait impatient d'agir. Il demanda :

— Que se passe-t-il ?

Chu Jizhen, qui se prenait pour un lettré distingué, regardait le plafond d'un air très naturel, mais on le sentait arrogant.

— Une affaire urgente, répondit Tu Yifu à voix basse.

Zhou Shisong acquiesça d'un signe de tête pour bien faire voir qu'il n'était pas idiot. Pour bien montrer aussi qu'il pensait à tout, il dit :

— Ne devrait-on pas tendre une couverture pour cacher la lumière et ne pas risquer d'être dénoncés par un chien couchant ?

Personne ne répondit. Chu le Lettré émit par le nez un petit rire qui fit le même bruit qu'une goutte d'eau tombant sur un fer rouge.

Tu Yifu se retourna à nouveau dans son fauteuil. Il avait de grands yeux et des sourcils épais. D'un naturel rigoureux, il contrôlait minutieusement son enthousiasme comme s'il cherchait l'endroit le plus propice où déposer sa bombe. Il était étudiant de deuxième année et possédait tout ce qu'il fallait pour réussir : l'intelligence, les capacités, l'éloquence et la santé. Son père était professeur d'arts

martiaux et beaucoup pensaient qu'il avait transmis son art à son fils. Celui-ci savait qu'il n'en était rien et déclarait à qui voulait l'entendre que cet art consistait à « prendre des poses avantageuses pour recevoir une raclée ». Il ne vouait donc pas à son père une grande admiration et chaque fois qu'ils avaient un différend, il se retenait pour ne pas le traiter de « représentant des amateurs de raclée ». Naturellement, il n'aurait jamais proféré de tels propos devant personne.

Ils tenaient souvent ce genre de réunion. Au milieu de la nuit, à la faible lueur de la bougie, qu'ils eussent ou non à débattre d'une question concrète, ils éprouvaient toujours le même sentiment d'exaltation et de satisfaction. Combien d'injustices n'avaient-ils pas discutées, à voix basse mais passionnément pour trouver des solutions ? Ils croyaient que la lumière était emprisonnée dans une caverne qu'ils allaient bientôt pouvoir faire sauter pour déclencher un gigantesque incendie qui embraserait tout l'Extrême-Orient et transformerait cette nation faible et sénile en un monstre qui cracherait des flammes. Ils étaient donc à la fois enthousiastes, effrayés, fiers, bavards et leur cœur battait très fort.

Tu Yifu était le chef de ce petit groupe. Il répéta :

— Une affaire urgente !

Voyant que tout le monde avait hâte d'en savoir plus, il se pencha vers l'avant, les deux pieds fermement posés sur le sol pour être parfaitement stable et continua :

— La paix, c'est la soumission. Nous ne pouvons plus supporter d'être bernés par quiconque. Nous avons le couteau sur la gorge, c'est d'accord ; mais si nous fermons les yeux, la mort est certaine. Si nous ripostons, nous survivrons peut-être. On ne peut vivre qu'en renonçant à la vie, il nous faut verser notre sang. Il n'y a aucune autre voie ! Aucune ! Nous ne pouvons pas rester les bras croisés à attendre la mort ; nous devons nous préparer à verser notre sang et à en trouver l'occasion ! Nous en sommes arrivés au point où nous devons verser notre sang.

— Le sacrifice sanglant de quelques-uns d'entre nous ne pourrait avoir qu'une portée limitée et ne résoudrait qu'une infime partie du problème, objecta Zhou Shisong en remontant sa couverture. Ne serait-ce pas verser inutilement notre sang en sacrifiant la vie de quelques hommes de valeur ?

— De quelques idiots, corrigea Chu le Lettré.

— Ah, de quelques idiots, répéta Zhou Shisong, sans très bien comprendre. Je veux dire : n'est-ce pas inutile ou presque inutile ?

Xu Mingxia, les larmes aux yeux, regardait Tu Yifu, attendant avec impatience qu'il prît la parole pour répondre.

Tu Yifu s'apprêtait à rire mais, se souvenant qu'il était le chef, il prit un air solennel pour montrer qu'il voulait seulement discuter et ne méprisait l'opinion de personne.

— Une plaie de plus rappelle à l'homme qu'il a une vie. Une plaie, en attirant sur elle l'attention du corps tout entier peut le sauver ! Le sauver ! Elle ne peut pas lui nuire ! Une nation, c'est comme une vie. Pour sauver notre nation, nous devons lui infliger une plaie !

— Dans la mort, on apprend la sagesse ! déclara Chu Jizhen en cachant ses mains dans ses manches.

Xu Mingxia fit un signe de tête en direction de Tu Yifu et un autre en direction de Chu le Lettré. Ses yeux embués de larmes allaient de l'un à l'autre comme si leurs paroles l'avaient touché au cœur et qu'il ne pouvait, par des mots, exprimer son admiration et son approbation.

Zhou Shisong regardait fixement la bougie.

— Mon vieux Zhou, il faut commencer par ne pas avoir peur ! dit Xu Mingxia pour lui exprimer sa sympathie, mais aussi pour l'encourager.

— Qui a dit que j'avais peur ? s'exclama Zhou Shisong.

Il rougit aussitôt, car il avait élevé la voix plus qu'il n'était permis dans ce genre de réunion.

Il ajouta :

— Quand suis-je resté en retrait ? Pourquoi n'aurais-je pas le droit de m'exprimer ?

— Ne te fâche pas, mon vieux Zhou ! Tu t'inquiètes à juste titre, pourtant...

Tu Yifu parlait comme un aîné, d'une voix calme et sincère.

— Bienveillance de bonne femme ! déclara Chu le Lettré.

— Laisse-le parler, ordonna Tu Yifu pour refroidir l'ardeur de Chu Jizhen.

Zhou Shisong se tut.

Tu Yifu passa alors à l'ordre du jour :

— Tout le monde sait que la guerre exige une préparation permanente, il ne faut pas compter sur le nombre pour obtenir la victoire. Pourtant, pour recourir à un langage non scientifique : le courage est la chose la plus importante. Il faut stimuler le courage et se préparer militairement. Sommes-nous prêts militairement ? Prêts à quoi faire ? Nous ne le savons pas. Il se peut que nous soyons prêts et il se peut qu'on nous trompe. Une chose est sûre pourtant : nous devons travailler à stimuler le courage des masses et à provoquer l'occasion de verser notre sang. Nous ne devons pas être pris au dépourvu. Si nous combattons, nous mourrons, et si nous ne combattons pas, nous mourrons aussi. Nous devons donc être déterminés à nous battre. Nous pouvons le faire, nous devons le faire et nous allons le faire tout de suite. Qu'importe si nous ne résolvons qu'une partie du problème, car nous ouvrirons une plaie et si on ne veut pas que le corps entier suppure, il faudra trouver un moyen de le guérir.

Quand il eut fini de parler, il se redressa, les deux pieds solidement plantés sur le sol, comme s'ils eussent pesé une tonne. Fronçant ses épais sourcils, il regardait fixement la flamme de la bougie d'un air absent. Vidé de ses idées, il ne lui restait plus que le sang qui coulait dans ses veines.

— Dois-je toujours préparer les tracts ? demanda Chu le Lettré.

— Oui, c'est toujours à toi que ce travail incombe, répondit Tu Yifu, qui avait perçu une certaine animosité dans sa voix, mais qui savait utiliser l'humour du chef pour contrôler son interlocuteur. Après-demain, il va y avoir un pèlerinage bouddhiste, nous devons nous y rendre pour distribuer les tracts. C'est dangereux et nous aurons peut-être l'occasion de verser notre sang. Qu'importe si nous sommes arrêtés ! Si nous rencontrons l'ennemi, il y aura de la bagarre, mais la bagarre est notre but ! Tout le monde est d'accord ?

Zhou Shisong leva la main le premier. Xu Mingxia réagit moins vite. Il leva lentement la main et la laissa longtemps en l'air.

Chu le Lettré esquissa un sourire.

— C'est moi qui vais rédiger le tract. Ce n'est pas la peine d'avoir peur de lever la main !

— Adopté ! Chu, tu prépares le texte du tract et tu le remets demain à midi. Zhou, tu t'occupes de l'impression pour que tout soit prêt après-demain de bonne heure. Nous partons ensemble à neuf heures. Tout le monde est d'accord ?

Xu Mingxia hochait plusieurs fois la tête.

Regardant Tu Yifu en coin, Chu Jizhen lança d'un ton moqueur :

— Je crois me souvenir que nous avons déjà distribué beaucoup de tracts sans jamais avoir versé une goutte de sang.

— Ça...

Tu Yifu oublia la réponse qu'il s'apprêtait à faire.

Xu Mingxia ajouta :

— Au mieux, le sang coulera. Au pire, cela nous permettra de nous défouler. Donc, tout va bien ; nous n'aurons pas perdu notre temps.

N'ayant toujours pas retrouvé ce qu'il voulait dire, Tu Yifu fut obligé d'approuver :

— Nous n'aurons pas perdu notre temps car, de toute façon, nos tracts seront lus. Ce que...

Le bruit que fit Zhou Shisong en bâillant couvrit sa voix.

— Chut ! Xu Mingxia mit son index sur ses lèvres. Moins de bruit ! Les chiens couchants...

Comme un chat, il courut vers la porte du dortoir, se pencha, colla son oreille au sol et écouta.

N'ayant rien entendu, il revint.

— Je croyais avoir entendu des pas !

— Sherlock Holmes ! dit Chu le Lettré en se levant. Je propose que nous levions la séance.

Tu Yifu prit le bras de Chu le Lettré et l'entraîna vers la sortie. Il ouvrit doucement la porte et regarda à l'extérieur.

— Il n'y a personne. La séance est levée. N'oubliez pas notre décision.

Xu et Chu sortirent en catimini.

Zhou Shisong disparut sous sa courteline.

Tu Yifu fixa la bougie pendant un long moment, l'éteignit et poussa un profond soupir.

Il se recoucha, mais ne put trouver le sommeil.

L'air fétide du dortoir, auquel s'ajoutait maintenant l'odeur de la bougie qu'il venait d'éteindre, semblait presque palpable. Il se collait à son visage comme une pellicule grasseuse, lui opprimait la poitrine et l'empêchait de respirer. Il voulut ouvrir la fenêtre, mais n'eut pas le courage de se lever. Zhou Shisong ronflait en émettant une variété de bruits certes étonnante, mais difficile à supporter.

Au bout d'un moment, pourtant, Tu Yifu se mit à envier ce garçon qui mangeait bien, dormait comme un enfant et était un peu niais. Il regrettait un peu de ne pas être aussi simple, car simplicité implique sincérité et la sincérité, c'était le bonheur.

Il pensa alors à Chu Jizhen, Chu Jizhen l'arrogant qui passait sa vie dans les nuages. Il l'enviait aussi car l'arrogance était le produit de l'ignorance, peut-être aussi de la sincérité. Quoi qu'il en soit, Chu Jizhen était heureux, plus heureux que lui du moins.

Quant à Xu Mingxia, le géant, rien ne semblait le caractériser et il était impossible de savoir s'il était heureux ou non. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il n'était pas aussi simple, pas aussi franc ? Ne souffrait-il pas de la même maladie que lui ?

Impossible ! Il ne pouvait rien avoir de commun avec Xu Mingxia, car celui-ci était parfois fourbe alors que lui, Tu Yifu, avait la conscience parfaitement tranquille et n'avait jamais joué le moindre tour à quiconque. Alors, pourquoi n'était-il pas heureux ? Certes, il n'y avait dans les affaires de la famille, du pays ou du monde rien d'exaltant pour un jeune homme idéaliste ni rien qui pût lui donner envie de rire. Mais était-ce nécessaire de passer, comme lui, son temps à soupirer ? Un homme de talent devait-il toujours afficher un visage renfrogné pour mener à bien sa mission ? Les soldats ne faisaient-ils pas le sacrifice de leur vie le sourire aux lèvres ?

Était-ce parce qu'il lui manquait quelque chose, quelque élément vital ?

Il enfouit sa tête sous sa couverture. Il passa rapidement en revue ce qu'il avait accompli jusqu'à maintenant : peu de chose. L'ensemble ne pesait guère plus lourd que quelques flocons de neige voletant dans l'air. Il s'enfonça plus profondément sous la couverture, écrasé par la honte. Il ne pouvait plus permettre à son nez de respirer l'air frais ; il devait l'obliger à respirer sa propre puanteur. Dans tout ce qu'il avait fait, il manquait quelque chose. Il n'aurait su dire quoi. Il se sentait coupable envers ce qu'il n'avait pas fait, envers les autres, envers lui-même. Il sentit la sueur perler sur son front.

Il fallait dormir, arrêter de penser ! Mais pourquoi se sous-estimait-il ainsi ? Il sortit sa tête et aspira une bouffée d'air frais. Il fixa l'obscurité de la pièce pour arrêter de penser. Au bout d'un

instant, il se calma et ses pensées se dispersèrent lentement, flottant à la surface de sa conscience et se mirent en mouvement comme des petits insectes après la pluie du printemps. Pourquoi se sous-estimait-il ? Ne faisait-il pas ce que tout étudiant aurait dû faire ? Et même s'il manquait quelque chose, ne manquait-il pas toujours quelque chose dans ce que faisaient les autres ?

Il se sentit apaisé et enfouit à nouveau sa tête sous la couverture. Il sentit la chaleur sur son visage comme s'il pénétrait dans une serre et s'endormit.

Il fit alors des rêves étranges : il se vit d'abord au milieu d'une forêt sauvage, parmi les rochers, à la tête d'une immense armée de courageux combattants. Les coups de feu crépitaient de façon ininterrompue comme les gouttes de pluie tombant la nuit sur les feuilles d'automne. L'ennemi reculait, reculait toujours. « Poursuivons-le ! » Sa voix faisait trembler les montagnes. Le sang volait de toutes parts. Soudain, ils se retrouvaient encerclés par l'ennemi ; tous les fusils, tous les regards féroces étaient braqués sur lui ; des yeux rouges et blancs se rejoignaient pour former un cercle qui se refermait sur lui ; son sang se glaçait dans ses veines, sa sueur ruisselait et une immense tristesse envahissait son cœur. Il voulait ouvrir la bouche pour crier, mais il ne pouvait pas. Il se réveilla, ne sachant plus où il était, la poitrine serrée, réellement trempé de sueur. Il essaya de rassembler ses esprits, mais s'endormit à nouveau. Il était maintenant dans une grotte où ne pénétrait pas la moindre lumière en compagnie de Zhou Shisong. Ils avaient tous deux les mains liées derrière le dos. L'entrée de la caverne était obstruée par une chose répugnante et les chauves-souris, en battant des ailes, faisaient souffler un vent froid qui sentait le poisson. A l'extérieur, on entendait faiblement des bruits de pas. Ils tremblaient de tous leurs membres et il n'avait plus qu'un espoir, c'était que son père vienne à leur secours. Il avait honte de sa faiblesse, honte de n'être qu'une loque pour attendre ainsi que son père vînt lui sauver la vie, mais c'était pourtant son seul espoir...

Soudain, il n'était plus dans la grotte ; il était assis devant son père, un père qu'il détestait, un père simple d'esprit qui ne savait même pas lire et qui ne connaissait que quelques caractères appris à l'école d'arts martiaux que, de surcroît, il utilisait à tort et à travers. Face à son père, il se sentait étonnamment fort. C'était son père qui avait toutes les faiblesses.

Quand la cloche sonna, il l'entendit vaguement, dans un brouillard épais. Recroquevillé sur lui-même comme s'il serrait un trésor précieux sur sa poitrine, il se rendormit. Des bruits indistincts lui parvinrent. Ils lui semblèrent insupportables ; il jura longuement, mit ses mains sous sa tête et se réveilla enfin. Le soleil était déjà haut et la lumière l'éblouissait. Il ne parvenait pas à ouvrir les yeux. Des bribes de ses rêves revenaient à sa mémoire, mais il ne cherchait pas à se les rappeler trop clairement. Il se sentait oppressé. Ce n'était pas, toutefois, par quelque chose qu'il avait en trop, mais plutôt par quelque chose qui lui manquait. Il bâilla longuement deux fois et, telles des chenilles, deux grosses larmes dévalèrent le long de ses joues.

Il fallait se lever. Quelle barbe ! S'il séchait un cours ou deux, ce n'était pas grave ; mais la perspective de se promener comme un désœuvré ne l'enchantait guère. Pourtant, il se leva et sortit. La petite bise printanière qui pinçait son visage n'empêchait pas les petites pousses, encore pâles, de pointer bravement le nez au pied des murs et dans les interstices des pavés. Il aurait voulu partir très loin, mais ses jambes refusaient d'avancer. Le sentiment de gêne était revenu. Quelque chose lui manquait ; il était bien obligé de l'admettre. La tête baissée, les mains dans ses manches, il marchait dans la cour, sentant le vent froid sur son visage.

Il avait à peine parcouru quelques mètres qu'il vit Zhou Shisong arriver en courant. Il ne courait pas très vite, mais il semblait préoccupé. Il s'arrêta devant Tu Yifu et ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son n'en sortit. Son visage virait du rouge au blanc comme s'il était en proie à une frayeur intense.

— Que se passe-t-il ? demanda Tu Yifu en baissant les bras et en se redressant.

— Ils ont débarqué ! Je les ai vus !

Il restait la bouche ouverte, mais ne trouvait rien d'autre à dire.

— Qui ?

— Allons au dortoir !

Et, sans attendre la réponse de Tu Yifu, Zhou Shisong reprit sa course. Il paraissait pressé, mais n'avancait pas vite. Quand ils furent presque arrivés, il accéléra.

Tu Yifu le suivait sans comprendre, il n'avait pas envie de courir, mais il y était obligé. Il se sentait mal à l'aise et maudissait Zhou Shisong, se demandant quelle idiotie avait pu ainsi lui faire perdre la raison. Dans le dortoir, il eut donc du mal à contenir sa colère pour lui demander :

— En fin de compte, de quoi s'agit-il ?

Toujours aussi terrifié, Zhou Shisong s'assit sur le bord du lit.

— Mon vieux Tu, tu n'es donc pas au courant ?

— Au courant de quoi ? demanda Tu Yifu, les yeux écarquillés.

Zhou Shisong se leva d'un bond et, se tournant vers Tu Yifu, dit en baissant la voix :

— Hier soir, ne nous as-tu pas déclaré que nous avions le couteau sur la gorge ? Alors, comment peux-tu dire que tu n'es pas au courant ?

— Je ne suis au courant de rien du tout et si tu as quelque chose à me dire, arrête de tourner autour du pot ! Je ne suis pas en forme et je n'ai pas envie de rigoler.

Assis dans son fauteuil, Tu Yifu commençait vraiment à perdre patience.

— Regarde toi-même !

Zhou Shisong sortit de sa poche un supplément spécial du journal local et le tendit à Tu Yifu. Ses mains tremblaient. Il se rassit sur le lit, comme prêt à faire une crise cardiaque. Il regarda Tu Yifu en clignant des yeux.

Celui-ci reçut les énormes caractères noirs du titre en pleine figure et il changea de couleur. Il parcourut les petits caractères.

— Et qu'en dit le journal lui-même ? Tu l'as lu ?

— Pas un seul mot !

— Pas un seul mot ? Alors, c'est peut-être une fausse nouvelle, du baratin pour faire peur aux gens.

— Je l'ai vu de mes propres yeux ! s'exclama Zhou Shisong en se redressant et en passant sa langue sur ses lèvres sèches. Des voitures blindées et des camions avec des soldats armés, le fusil pointé vers l'extérieur ! En accompagnant Xu Mingxia !

— Où allait-il ?

Le visage de Zhou Shisong devint écarlate.

— A la gare routière, pour rentrer chez lui ! Le petit salaud ! Il était au courant, mais il ne nous en a pas soufflé mot. Il s'est tiré en douce comme un lâche ! Il ne m'avait parlé de rien ; il m'avait seulement demandé de l'accompagner parce qu'il n'osait pas y aller tout seul. C'est seulement en arrivant à la gare routière qu'il m'a dit de demander pour lui deux jours d'autorisation d'absence et il ne m'a rien dit d'autre. Et c'est en rentrant tout seul que j'ai vu ce qui se passait ! Alors, je n'ai pas perdu une minute pour venir te trouver, car je suppose que tu sais ce que nous devons faire. Nous avons vraiment le couteau sur la gorge ; que devons-nous faire ?

Tu Yifu ne trouvait rien à répondre, car la confusion régnait dans son esprit. Pourtant, il fallait qu'il dise quelque chose, il demanda donc :

— Pourquoi ?

— Tu n’as donc pas lu ce qui est écrit là ?

Il arracha la page de journal des mains de Tu Yifu, passa sa langue sur ses lèvres et lut :

*« Les services spéciaux communiquent : un malheur est arrivé au numéro 52 de la ruelle n° 21 de l’Avenue du Sésame où réside un commerçant étranger du nom de Wu Erlang<sup>38</sup>. Agé de 56 ans et célibataire, il possède un berger allemand au poil roux qui répond au nom de Poisson d’Argent. Il y a deux mois, Poisson d’Argent a mis bas une portée de quatre chiots : trois mâles et une femelle, trois roux et un noir, tous adorables et en parfaite santé. Malheureusement, il y a une semaine, alors qu’il jouait dans la rue, le petit chien noir a été volé. La police du quartier a été informée. Elle a entrepris des recherches, mais celles-ci sont restées très succinctes. Wu Erlang s’est alors adressé aux services spéciaux dont les inspecteurs sont aussitôt entrés en action. Ils n’ont rien découvert le premier jour, ce qui prouve la gravité du crime. Le lendemain à l’aube, ils ont trouvé le petit chien noir sur la plage. Il était mort. Apporté par la marée du matin, son corps gisait sur la plage perpendiculairement à la mer. C’était un spectacle horrible ! Il avait les yeux grand ouverts et regardait vers l’est comme s’il voulait voir le lever du soleil. Son ventre était gonflé comme un tambour et son cou portait des traces de morsures ; il était évident qu’il avait été tué avant d’être jeté à l’eau et il y avait des empreintes de pas sur le sable de la plage. Après vérification, on a constaté que le quartier comptait 13 562 propriétaires de chiens. Un peu plus de quatre mille de ces chiens ont moins de six mois et un peu plus de deux mille sont des pékinois, de toute évidence incapables d’avoir infligé les morsures mortelles au petit chien noir. Les autres sont tous des chiens très robustes et c’est par ce genre de chiens qu’a été tué le petit chien noir. En poursuivant leur enquête, nos services ont découvert que des voisins de monsieur Wu Erlang, ennemis de notre pays, possédaient ce type de chiens et dix personnes extrêmement suspectes ont été arrêtées avec leurs chiens. Ces éléments sournois ont naturellement refusé d’avouer. Pour leur faire prendre conscience de la gravité de la situation, on a alors fusillé leurs dix énormes chiens. Un proverbe local dit : « Il ne faut laisser en vie ni un chien ni un poulet. » Il faut tuer les chiens en guise d’avertissement. Le sang des chiens a coulé, mais les dix hommes ont continué à nier. En même temps, les autorités locales qui étaient au courant n’ont rien dit non plus, ce qui prouve leur complicité. Les dix hommes bénéficiaient donc d’un soutien important. Nous ne pouvons pas laisser pourrir la situation : le sang du petit chien noir doit faire prendre conscience du danger à notre peuple. On commence par les chiens et on continue par les hommes. Nos compatriotes sont en danger !*

Zhou Shisong avait lu très vite. Quand il s’arrêta, la sueur ruisselait sur son front.

— Tout ça pour un chien !

— Continue, dit Tu Yifu qui baissait la tête en grinçant des dents.

— Ce n’est pas la peine, une chose est sûre : l’armée a débarqué pour massacrer, terroriser et liquider les activistes et la pensée révolutionnaire et nous ne pourrons rien faire !

Zhou Shisong hurlait presque.

— Qu’allons-nous faire ? Nous n’avons plus besoin de créer l’occasion de verser notre sang. Elle nous est donnée... par un chien ! Un chien... et l’occasion est arrivée.

Il avait tant de choses à dire que sa voix s’étrangla dans sa gorge et son discours se termina par deux lamentables hoquets.

— Et Chu ? demanda Tu Yifu, histoire de parler d’autre chose.

Comme Zhou Shisong ne répondait pas, il dit pour rompre le silence :

— Je vais le chercher.

Il revint avec lui quelques instants plus tard. Chu marchait encore la tête haute, mais la couleur de son visage avait changé. Il sourit en direction de Zhou Shisong ; son sourire ne semblait pas très naturel.

— Tu es au courant, mon vieux Chu ?

Zhou Shisong voulut sourire lui aussi en posant la question. En vain. Les muscles de son visage sursautèrent deux fois comme une mouche qui vient de tomber.

Sans laisser à Chu Jizhen le temps d'ouvrir la bouche, Tu Yifu commença :

— Mon vieux Chu, nous ne devons plus parler pour ne rien dire. Nous devons prendre une décision. Xu Mingxia s'est déjà tiré. Nous...

— Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve, dit Chu Jichen, en regardant le plafond, les mains dans les manches. Selon moi, ils ne peuvent pas attaquer la ville parce que tous les commerces leur appartiennent et, s'ils utilisent les canons, ils détruiront leurs propres biens. Qu'ils arrêtent quelques individus comme toi et moi, qu'ils les humilient et même qu'ils en tuent quelques-uns, c'est inévitable. Ils savent que nous les haïssons et pensent que nous ne sommes qu'une petite bande de plaisantins et d'intellectuels activistes qu'ils peuvent malmener ou tuer. Ils savent que, même s'ils nous chient sur la tête, personne ne réagira ! Je vais attendre pour voir ce qui se passe. Je suis peut-être un peu en danger, mais il ne peut pas y avoir de guerre. C'est totalement impossible.

— Et toi, mon vieux Tu ? demanda Zhou Shisong, d'une voix plus douce. Je t'écoute. Où tu iras, j'irai. Tu dis qu'il ne peut pas y avoir d'attaque militaire, mais je pense que s'il y a des gens en danger, on ne peut pas dire que ce soit la paix. Hier, tu as déclaré fort justement que la paix c'est la soumission. Et tout ça pour un chien, pour un chien, alors à quoi pouvons-nous nous attendre ?

Tu Yifu baissa la tête et resta un long moment silencieux. Il ne pouvait plus en douter désormais : il lui manquait vraiment quelque chose, quelque chose qui lui aurait permis de répéter ce qu'il avait dit la veille. Il n'osait pas relever la tête et recommencer à discuter. Devant ses deux camarades, il ne lui restait qu'une chose à faire : reconnaître sa faiblesse. C'était très dur, mais finalement beaucoup plus facile que de dire n'importe quoi pour cacher la vérité. Ses lèvres remuèrent un bon moment et ses yeux s'emplirent de larmes avant qu'il parvînt à ouvrir la bouche pour déclarer :

— Chu et Zhou, mes amis, nous devons aussi nous cacher ! C'est... c'est...

Et ses larmes se mirent à couler.

Zhou Shisong se sentit ému et fut lui aussi sur le point de pleurer. Il avait tant de choses à dire à Tu Yifu, tant de choses qui l'auraient fait mourir de honte, alors il ne disait rien. Il lui semblait maintenant qu'il devait suivre Tu Yifu dans la fuite ou dans la mort, il était donc inutile de discuter de l'opportunité de l'une ou de l'autre. N'ayant donc plus rien à dire à Tu Yifu, il se tourna vers Chu Jichen :

— Et toi ?

Chu Jichen répondit en riant :

— Si vous tenez absolument à m'emmener avec vous, je vous suis. Sinon, je reste ici à attendre la mort.

— Y a-t-il encore des étudiants qui assistent aux cours ? demanda Tu Yifu en regardant ses compagnons de biais.

— Bien sûr, répondit Chu Jichen. Tout le monde est très calme.

Et Zhou Shisong ajouta :

— Les gens dans la rue ne s'affolent pas du tout.

— Ils s'en foutent ! s'exclama Tu Yifu.

Aussitôt, il rougit jusqu'aux oreilles, regrettant ce qu'il venait de dire.

Chu Jichen ravala les paroles qu'il s'apprêtait à prononcer.

Comme pour cacher sa honte, Tu Yifu proposa :

— Allons chez moi. D'accord ? Nous ne pouvons pas trouver de meilleur endroit. Nous serons un peu à l'étroit, mais ça ira pour l'instant.

— Inutile de nous affoler, dit Chu Jichen d'un ton sérieux. Il est possible qu'ils perquisitionnent mais, en ce cas, ce sera forcément la nuit. Ils doivent faire extrêmement attention. La nuit dernière, vers trois heures du matin, je me suis réveillé. J'ai été très surpris de constater qu'il n'y avait pas de lumière dans le couloir. Je me suis levé pour regarder à la fenêtre : il n'y avait pas de lumière dans la rue non plus. Il ne fait aucun doute que c'est pour transporter du matériel militaire. Pendant la journée, ils braquent leurs fusils sur les gens, mais le transport de matériel militaire doit se faire dans l'obscurité. C'est une contradiction. En tout cas, ils font toujours très attention. Si nous devons partir, c'est après dîner. Il faut prendre la décision sans tarder. Dans les prochaines heures, nous devons glaner des renseignements et voir comment tournent les événements. Qui sait ? La situation n'est peut-être pas aussi grave que nous le pensons.

— Tu as raison, dit Tu Yifu en opinant du chef et, se tournant vers Zhou Shisong, il demanda :

— Et toi ? Qu'en penses-tu ?

— Je suis entièrement d'accord avec vous. S'il faut se battre...

Il regarda Tu Yifu et se tut.

Dans les heures qui suivirent, la situation empira. Les rumeurs les plus folles circulaient. Déclenchées par ce « numéro spécial », elles allaient s'amplifiant par toute la ville. La cloche sonnait toujours à l'heure pour annoncer le début des cours, mais les étudiants n'étaient plus très nombreux et, bien que les magasins fussent ouverts comme à l'accoutumée, on sentait dans l'air un certain malaise. Il n'y avait ni affolement ni panique, mais les gens semblaient attendre un danger imminent, un danger contre lequel ils n'étaient pas préparés et qui risquait de leur tomber sur la tête d'un instant à l'autre. Inquiets et conscients de leur impuissance, ils espéraient que s'ils avaient la chance de pouvoir vaquer à leurs occupations sans voir apparaître un véhicule blindé dans la demi-heure qui suivait, ils pourraient se sentir rassurés.

Pourtant, les nouvelles se faisaient de plus en plus alarmistes. Même Chu Jichen qui se targuait d'être un observateur clairvoyant commençait à subir l'influence des rumeurs et à se laisser emparer par la panique générale.

Zhou Shisong qui avait eu le courage de sortir acheter un « numéro spécial », revint annoncer les toutes dernières mauvaises nouvelles à Tu Yifu. « *FINISSONS - EN UNE FOIS POUR TOUTES ! ÉLIMINONS LES ÉLÉMENTS QUI VEULENT SABOTER LES BONNES RELATIONS ENTRE NOS DEUX PAYS !* » Ces titres s'étaient en énormes caractères dont l'aspect à lui seul faisait frémir. On ne disait pas qui avait été arrêté. Beaucoup de monde, sans nul doute. Tu Yifu pensa soudain à son père. Si on voulait arrêter quelqu'un, on irait à coup sûr à l'école d'arts martiaux, non qu'elle présentât en réalité le moindre danger pour quiconque, mais elle dérangeait, car son activité consistait à promouvoir les arts martiaux et le seul fait de « promouvoir » était un crime grave. Tu Yifu se précipita au téléphone. L'école d'arts martiaux ne répondait plus. Il s'était passé quelque chose. Tu Yifu pensa alors à lui-même : si son père avait été arrêté, il lui serait difficile de ne pas subir le même sort. Si les chiens étaient parfaitement recensés, les gens l'étaient aussi et, à plus forte raison, les étudiants et, à plus forte raison encore, leurs leaders. Complètement désorienté, il rageait et grinçait des dents. Il ne pouvait que jurer et taper du pied. Y avait-il encore une justice en ce monde ? Y avait-il encore une loi dans le pays ? Qui aurait pu répondre ? Seul le sang pouvait laver cette humiliation ! Comment pouvait-il verser son sang ?

— Mon vieux Zhou ! Je... Je...

Il voulut hurler, mais aucun son ne sortit de sa gorge ; celle-ci était comme une fleur brûlée par la vapeur.

— Qu'y a-t-il ? demanda Zhou Shisong.

Au bout d'un long moment, il marmonna :

— On ne peut rien faire !

Jusqu'à l'heure du dîner, il ne quitta pas le dortoir. Les mains derrière le dos, il marchait de long en large, se laissant parfois tomber sur le lit pour quelques instants, plongé dans ses pensées. Il aurait voulu accomplir un acte héroïque, car cette situation était insupportable. Risquer sa vie était peut-être inutile, mais il verserait son propre sang et même s'il était le seul à le faire, cela prouverait qu'il y avait au moins, dans tout le pays, une personne capable de se sacrifier. Mais à quoi cela servirait-il ? Ce serait utiliser son sang pour arroser le désert et il n'en resterait pas la moindre trace. Incapable de penser à autre chose, il se sentait de plus en plus désemparé et de plus en plus incapable de prendre une décision. Il ne voulait toujours pas reconnaître qu'il avait peur, mais il n'avait pas le courage de faire quoi que ce soit.

Il monta en courant jusqu'au réfectoire, mangea quelques bouchées et, toujours en courant, revint au dortoir comme s'il avait le diable aux trousses. Il commençait à faire noir maintenant et il était temps de partir. Pourtant, si son père avait été arrêté, serait-il plus en sécurité chez lui ? Et à l'école ? Chu Jizhen avait raison : ils allaient venir la nuit pour arrêter les gens ! La nuit était tombée, son inquiétude grandissait. Jamais il n'aurait pensé qu'il pût paniquer à ce point. Il lui semblait que l'obscurité l'attendait dehors pour le plaquer contre le mur et l'écraser.

Quand, enfin, Chu Jichen et Zhou Shisong arrivèrent, il se détendit un peu. Que faire ? Ils n'en avaient pas non plus la moindre idée, mais ils se sentaient le courage de rester. Il ne pouvait pas les obliger à partir et, de toute façon, il ne pouvait pas leur dire où aller. Il jeta un coup d'œil vers la fenêtre. Dans la cour, l'obscurité était maintenant effrayante. Chu Jichen était couché sur le lit de Zhou Shisong, les yeux mi-clos comme s'il réfléchissait. Zhou Shisong, assis dans le vieux fauteuil en osier, était encore un peu rouge, mais il paraissait nettement moins angoissé. Tu Yifu, debout devant la fenêtre scrutait l'obscurité. Elle finit par lui paraître plus familière et il se sentit un peu rassuré. On apercevait quelques rayons de lumière dans le calme des ténèbres qui semblaient dissimuler quelque chose d'imprévisible, simple comme un poème ancien que l'on peut comprendre sans pouvoir l'exprimer. Il sentit son courage et s'imagina, un pistolet ou même une grosse pierre à la main, s'approchant à pas de loup d'un de ces ennemis casqués et lui faisant éclater la tête. Alors, entendant la détonation, tous ses compatriotes, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, au péril de leur vie, se mettaient à leur tour à tuer, tuer, tuer, préférant à l'humiliation une mort glorieuse digne d'un grand peuple.

Soudain, telle la lame d'une épée gigantesque tombant du ciel, un faisceau lumineux fendit la nuit. Il s'immobilisa et l'ombre qui l'entourait semblait frémir comme un animal qu'on venait d'abattre. Alors, avec la rapidité de l'éclair, il oscilla deux fois de droite à gauche. L'ombre, incapable de lui échapper, se mit à trembler, comme prise de panique, et sans une plainte, s'abandonna à son agresseur qui entreprit de la taquiner en montant, redescendant et la poursuivant jusqu'au sol. Et puis, un autre faisceau apparut, puis un autre et encore un autre... Vingt faisceaux tournoyaient et se croisaient, formant un réseau serré qui cachait la lumière des étoiles et balayait, en tous sens, avec l'arrogance du tyran, toits, montagnes et forêts. Tout à coup, ils se concentraient sur le quartier, l'illuminaient et l'encerclaient : noir, blanc, noir, blanc... ils s'allumaient et s'éteignaient. Cette alternance chaotique d'ombre et de lumière donnait le tournis.

Un rayon lumineux atteignit la fenêtre où se tenait Tu Yifu. Il s'attarda un instant et s'éloigna. Il revint, s'arrêta à nouveau et repartit. Tu Yifu, ébloui, s'appuya sur le rebord de la fenêtre et ferma les yeux.

Zhou et Chu s'étaient levés et regardaient, comme hébétés, ce spectacle surnaturel, à la fois effrayant et sublime. Les projecteurs impérialistes transformaient la montagne et la mer en une immense scène sur laquelle ils allaient jouer leur ballet sanguinaire tandis que les maisons, les arbres et les hommes, tapis dans le noir, les laissaient choisir minutieusement les endroits les plus propices aux bombardements et aux massacres.

Ils attendirent un long moment, mais le faisceau ne revint pas. Tout était noir et calme maintenant. Il ne restait plus dans leurs yeux qu'une faible lueur, pareille au reflet de la lune sur la fenêtre. Chu Jichen fut le premier à se rasseoir ; Tu Yifu se retourna lentement et regarda Zhou Shisong. Celui-ci, comme épuisé, se laissa tomber dans le fauteuil. Alors Tu Yifu chercha le lit à tâtons et s'assit à son tour, se passant la langue sur les lèvres.

Les trois hommes restèrent longtemps silencieux, songeant aux jeux de lumières qu'ils venaient de voir. Soudain, Tu Yifu se mit à rire bruyamment, sans savoir pourquoi, mais heureux de sentir son corps secoué d'allégresse. Quand il eut assez ri, il s'arrêta et oublia aussitôt cette crise de fou rire, comme si elle s'était produite longtemps auparavant.

— Je ne peux pas t'en vouloir si tu te moques de moi, car je suis vraiment ridicule, dit Tu Yifu en baissant la tête.

— Il ne se moque pas de toi, mon vieux Tu, s'empressa d'ajouter Zhou Shisong, tout heureux que quelqu'un ait rompu le silence.

Chu Jichen ne dit rien. Il semblait ne pas avoir entendu.

— Qu'importe d'ailleurs qu'il se moque de moi ou non, il faut que je vous dise une chose, sinon je vais étouffer !

Il releva la tête et regarda les deux autres.

— Ce que j'ai à vous dire tient en peu de mots : je suis un lâche !

— Dans les circonstances présentes, être courageux serait de la pure idiotie, car c'est la lutte du pot de terre contre le port de fer, dit en riant Chu Jichen.

— Même si tu as raison, je suis quand même un lâche !

Tu Yifu parlait d'une voix parfaitement naturelle, comme s'il avait pris une purge qui l'avait débarrassé de toute hypocrisie.

— Je suis incapable de dire si je suis lâche ou brave. De toute façon, je n'ai pas encore pris ma décision, ajouta Zhou Shisong en souriant.

Ils se turent et le silence régna à nouveau. Toutefois, ce n'était plus un silence pénible et oppressant. Il semblait simplement qu'ils n'avaient plus besoin de la parole pour communiquer, mais se comprenaient sans rien dire.

Ils restèrent ainsi assis toute la nuit.

Le lendemain, les nouvelles étaient meilleures. Tu Yifu rentra chez lui. Il avait hâte de voir son père. Ce n'était pas pour le rassurer, ni pour faire preuve de piété filiale ; c'était plutôt la réaction d'un enfant qu'on a brutalisé et qui va se plaindre à son père, ce père qu'il avait toujours méprisé. Ses sentiments à son égard ne s'étaient pas modifiés, mais il espérait vaguement trouver auprès de lui quelque chose qu'il avait jusque-là négligé. S'il parvenait à le trouver, il pourrait retrouver l'espoir, non seulement pour ses relations avec son père, mais aussi pour tous les problèmes qui se posaient à son pays. Cet amalgame était peut-être ridicule, mais étant donné l'état de confusion mentale dans lequel il se trouvait, il n'y trouvait rien d'anormal et il pensait même que c'était la façon la plus

simple et la plus facile de résoudre les problèmes. Il lui suffirait de voir son père pour avoir tout de suite une réponse, « oui » ou « non », et cela mettrait fin à ses incertitudes.

Il ne voulait pas se chercher des excuses ; il ne voulait pas non plus aller jusqu'à se mépriser. Il fallait ramener les choses à leur juste niveau. Il avait le sentiment que cette expérience risquait de l'amener à réfléchir, à s'inquiéter et à se trouver des justifications fallacieuses. Il devait donc faire très attention. Il lui fallait voir son père pour confirmer ce qu'il pensait. Son père ne savait ni lire ni écrire ; il ne pouvait donc pas se poser de problèmes, ni les résoudre par des faux-fuyants. Sa bravoure devait être innée. Mais son père était-il vraiment ainsi ? S'il l'était vraiment, alors il pourrait se pardonner et avoir quelque espoir. Cela voudrait dire que seuls les illettrés avaient véritablement du caractère et ils n'avaient pas besoin d'attendre que quelques intellectuels brandissent des banderoles et crient des slogans pour redresser la tête, ce qui était exactement le contraire de ce que pensait l'ennemi. S'il en était ainsi, ils représentaient une force fantastique.

Dans le cas inverse, le pays tout entier pouvait s'attendre à souffrir. Il fallait qu'il voie son père, car c'était de gens comme lui que dépendait le salut ou l'écrasement du pays. C'était ridicule ! Tout le monde s'en moquait. Il devait partir sans perdre une minute...

En voyant arriver son fils, le père se leva d'un bond en criant :

— Te voilà ! J'avais justement l'intention d'aller te voir !

Tu Yifu monta l'escalier quatre à quatre et s'arrêta tout essoufflé devant son père. Il ne trouva d'abord rien à dire, mais il ressentit un profond soulagement. Il regarda calmement son père. Il approchait de la soixantaine. Il n'était pas très grand, il avait le visage rond, basané et luisant. Il avait un œil plus grand que l'autre et des prunelles noires et brillantes. Il souriait en frottant l'une contre l'autre ses deux mains rugueuses.

— Et tu es venu ! Et tu es venu ! Assieds-toi !

Il se leva pour donner sa chaise à son fils, mais Tu Yifu entra dans la maison chercher une autre chaise. Ils s'assirent tous les deux. Le vieux dit alors, toujours en se frottant les mains :

— J'ai bien failli ne jamais te revoir, Chunzi ! (C'était ainsi qu'il appelait son fils quand il était petit.) Ils m'avaient emmené.

Ses deux yeux inégaux clignaient très vite.

— Ils t'ont maltraité ? demanda Tu Yifu à voix basse.

— Tu me demandes s'ils m'ont maltraité ?

Il parlait comme si se faire maltraiter était une bonne plaisanterie. Il continua en riant :

— Vois-tu, j'étais de permanence et je couchais dans l'école. Toute la journée, j'avais entendu des rumeurs de toutes sortes sans y prêter attention. Je me suis couché vers dix heures. Tu connais ma petite chambre. Il y a un sabre accroché au mur et une lance dans un coin. Je me suis endormi aussitôt. Il devait être minuit quand j'ai entendu du bruit, mais je ne me suis pas inquiété. Je me suis dit que les voleurs n'oseraient pas pénétrer dans l'école des arts martiaux. J'allais me rendormir quand ma porte s'est ouverte et la lumière s'est allumée. J'ai reconnu mon ami Wang Shun. Je lui ai demandé ce qu'il venait faire. Il n'a pas répondu mais il s'est mis sur le côté et j'ai vu briller deux baïonnettes. J'ai éclaté de rire, car ce n'étaient pas deux baïonnettes qui pouvaient me faire peur dans ma propre chambre ! Mais derrière les baïonnettes, il y avait des fusils et, derrière les fusils, des petits diables<sup>39</sup> coiffés de petits casques qui s'approchaient de moi avec leurs fusils. Derrière eux, il en arrivait d'autres, tous avec leur petit casque et le fusil à la main. Si j'avais été prévenu de leur arrivée, j'aurais pu m'embusquer derrière la porte et, avec mon sabre, les tuer un par un au fur et à mesure qu'ils entraient. J'aurais certainement pu en embrocher quelques-uns. Hélas, il était trop tard, j'étais plaqué sur le lit avec plus de dix fusils braqués sur moi. Je ne pouvais même pas tendre le bras pour attraper

mon sabre. Je regardai la fenêtre. Aucun espoir : c'était une fenêtre étrangère, fermée en haut et en bas. Impossible de m'échapper. Alors, tant pis ! Il fallait examiner la situation calmement et voir ce qui allait se passer. J'ai décidé d'attendre sagement la suite des événements. Heureusement, je couche toujours avec mon caleçon long. Sans dire un mot, j'ai mis ma veste ouatée. A ce moment-là, est entré un des nôtres, un fils de chienne, un traître ! Il m'a ordonné de me lever et de les suivre. Toujours sans dire un mot, je lui ai collé le revers de ma main sur le côté droit de sa figure qui est devenu tout rouge d'un seul coup. Il a poussé un cri et je me suis retrouvé encerclé par les baïonnettes, brillantes et acérées. Sans rien dire, je regardais ceux qui m'entouraient. Je ne comprenais rien à ce que bafouillaient ces salauds de Japs. Le fils de chienne, en se frottant la figure m'a dit de descendre dans la cour pour être fusillé. Quand je me suis mis en mouvement, il s'est dépêché de s'éloigner, car il avait peur de prendre à nouveau le revers de ma main sur sa figure. Un salopard a alors montré mon sabre et le fils de chienne a dit : « Prends ton sabre pour voir s'il peut te sauver la vie ! » C'était pour se moquer de moi, je le savais, mais j'ai pris le sabre et nous sommes sortis. Je sentais dans mon dos et dans mes côtes la pointe des baïonnettes et il m'aurait suffi de faire un mouvement pour être aussitôt transpercé. Je marchais donc bien droit en bombant le torse. En arrivant dans la cour, j'étais sûr que c'était la fin et que j'allais rejoindre mes ancêtres. A ce moment-là, le croiras-tu, je ne pensais qu'à toi, Chunzi. Je me disais : « Ces cons de Japs vont me tuer, mais j'ai un fils qui va me venger ! »

Le vieil homme s'arrêta pour reprendre son souffle avant de continuer :

— De toute façon, avec ces salauds, nous devons mener un combat à mort, c'est eux ou nous ! Il n'y a pas d'autre solution ! Je ne sais ni lire ni écrire, mais je sais cela. J'aurais pu m'y attendre : une fois dans la cour, comme s'il était l'empereur, le fils de chienne m'a ordonné de m'agenouiller. Je n'ai rien dit, mais je n'ai pas bougé. Je pensais : « Tirez, mes salauds, transformez le vieux en passoire, mais vous ne lui ferez pas plier les genoux ! »

Quand ils ont vu que je refusais de m'agenouiller, deux connards m'ont collé un coup de crosse dans le dos. Ça m'a fait très mal. J'ai pensé : « Mes salauds, ça ne suffit pas ! Le vieux est plus dur que ça à abattre. » Comme je n'étais pas tombé, un autre salopard, à la même distance de moi que tu te trouves actuellement, a levé son fusil et a visé ma poitrine. J'ai bombé le torse. Quand la détonation a retenti, j'ai été très surpris d'être encore debout. Ces cons riaient à gorge déployée. Ils avaient utilisé une balle à blanc pour me faire peur. Je te le dis, Chunzi, quand ces salauds veulent tuer quelqu'un, ils doivent d'abord jouer avec lui comme le chat avec la souris et c'est seulement quand ils ont assez joué qu'ils le tuent. Cela m'a mis en colère.

Le vieux ne riait plus et son petit œil même semblait lancer des éclairs pour exprimer sa haine des Japonais. Il reprit :

— Le fils de chienne a repris la parole : « Tu ne perds rien pour attendre. Tôt ou tard, tu vas prendre ta balle dans la tête ! » Je ne disais toujours rien. J'avais bien réfléchi : si on doit être tué, à quoi bon parler ? Tu es d'accord, Chunzi ?

Ne trouvant rien à répondre, Tu Yifu secoua la tête.

Le vieux continua :

— Nous sommes sortis par la grande porte et ils m'ont fait monter dans un camion. Je serrais toujours mon sabre dans mes bras et je me tenais bien droit pour montrer que, même si le grand-père était réduit à l'impuissance et ne pouvait pas leur couper le cou avec son sabre, il n'avait pas peur ! Je pensais : « Vous aurez ma vie, mais vous n'aurez pas mon âme ! » C'était ce que je voulais transmettre à mon fils et à ses enfants : nous ne devons jamais nous agenouiller ! C'était ma conclusion et je pouvais faire face à leurs fusils ! Nous étions arrivés. Je ne savais pas où nous étions. Il faisait noir et on n'entendait que le bruit des pas. On m'a enfermé dans une petite pièce et je me suis

assis sur le sol en fermant les yeux pour me détendre en attendant d'être fusillé. Je n'avais qu'une chose en tête : j'aurais voulu pouvoir tirer mon sabre de son fourreau. Mais les fusils étaient trop nombreux, il était inutile de lutter et de gaspiller mon énergie. J'attendais donc la mort. Je devais mourir dignement. N'est-ce pas, Chunzi ?

Tu Yifu secoua à nouveau la tête.

Son père se frottait maintenant les mains, comme s'il avait hâte de jouer la scène finale.

— Ils m'ont emmené dans une grande salle, toute illuminée et pleine de militaires. Les officiers étaient assis et les soldats debout. Ils m'ont à nouveau ordonné de m'agenouiller et, toujours sans rien dire, j'ai refusé encore une fois. Cela a duré longtemps, ils n'arrivaient pas à se décider. Les pointes des baïonnettes s'enfonçaient dans ma poitrine, mais je ne bougeais pas et je restais impassible. Ils pouvaient me tuer, mais ils ne me feraient pas plier les genoux. Lentement, les baïonnettes se sont éloignées et ils m'ont présenté une feuille de papier sur laquelle il y avait quelque chose d'écrit. Alors, j'ai prononcé les seules paroles que j'aie dites cette nuit-là : « Je ne sais pas lire ! » Ils m'ont demandé ce que ces caractères voulaient dire. Je n'ai rien répondu. Ils m'ont alors demandé si c'était moi qui les avais écrits et qui avais signé. Je n'ai rien répondu. J'étais sûr que, cette fois, ils allaient me tuer. Alors, pourquoi perdaient-ils du temps ? Quel crime avais-je commis ? Aucun. Pourquoi avaient-ils sur moi le droit de vie et de mort ? Il n'y avait aucune raison. Je réfléchissais : s'ils me tuaient ainsi sans raison, mes descendants se feraient un devoir de les tuer. C'est ce qu'on appelle « une haine héréditaire ». Je n'avais pas peur du tout, je craignais seulement que mes descendants oublient. Le dicton est vrai : « Il faut laisser mourir la rancœur plutôt que la nourrir », mais cela dépend des circonstances. Quand des gens tuent aveuglément et sans raison, leurs crimes doivent être vengés ! Ce n'est pas parce que je suis borné, mais l'homme a un squelette et des vertèbres. Si on me chie sur la tête, on ne me fera jamais dire que ça sent bon ! Ils m'ont remis en joue. Je les ai regardés. Pourquoi avoir peur d'eux ? Ils faisaient semblant de tirer, semblant de viser. Ils faisaient semblant, les cons ! Ils essayaient de m'impressionner mais, peine perdue, je n'avais pas peur. Qu'est-ce que tu crois ? Ils ont gesticulé pendant des heures et ils n'ont jamais tiré. Ensuite, ils m'ont reconduit dans la petite pièce et ce matin, à l'aube, va savoir pourquoi, ils m'ont libéré et ils ont même été très polis avec moi. Quelle bonne blague ! Je ne comprends toujours pas à quoi ils ont voulu jouer et, quand tu es arrivé, j'étais encore en train de me le demander. Mets-toi bien ça dans la tête. Je te le dis, fiston, nous devons reprendre courage et leur tenir tête. Nous ne pouvons pas endurer de telles choses plus longtemps ! Je ne sais pas lire et je sais à peine compter, mais je sais une chose en tout cas : si tu redresses la tête et bombes le torse, personne n'osera te mépriser ! Que dirais-tu d'une tasse de thé ?

Tu Yifu hochait la tête.

(*Sha gou*, 1939.)

---

<sup>38</sup> Les Chinois lisent le nom à la manière chinoise, mais il est évident qu'il s'agit du nom japonais de Take Jirô.

<sup>39</sup> Voir note 1, p. 151.

## BUFFLE EN FER ET CANARD MALADE

A sa naissance, ses parents l'avaient surnommé « Poteau de Fer ». A l'école, il était devenu « Buffle en Fer ». Si le fer poursuivait notre homme, c'est qu'il semblait y avoir du fer dans sa composition. Il n'aimait probablement pas trop manger des cailloux, mais il les aurait sûrement digérés s'il lui avait pris la fantaisie d'en croquer...

Il affichait un sourire permanent qui découvrait deux belles rangées de dents aussi blanches que celles d'un enfant, mais lorsqu'il parlait, ses mâchoires se mouvaient avec une telle vigueur qu'on sentait que ces mignonnes petites quenottes étaient parfaitement capables de broyer les cailloux.

Son corps tout entier faisait penser à un cheval pur-sang dont il avait la fougue sans toutefois en avoir la fragilité ni le caractère irascible.

« Même l'ami Wang ferait la grimace ! » Ceux qui connaissaient Buffle en Fer employaient cette phrase pour désigner un travail qui réclamait un effort surhumain. En effet, il ne rechignait jamais devant l'effort. Si donc il faisait la grimace, il s'agissait d'une tâche qui était hors de portée du commun des mortels.

Son livre de chevet n'était certainement pas *le Rêve dans le Pavillon rouge* qui, selon lui, était un recueil d'histoires pour gamines qu'il ne pouvait pas supporter. Toujours d'humeur égale, il retroussait parfois sa manche jusqu'au coude et montrait son bras musclé en disant : « Regardez-moi ça ! Est-ce qu'on n'aurait pas honte de pleurnicher quand on a ces bras-là ? » Et il faisait résonner sa poitrine en la frappant de ses deux poings.

Il n'avait qu'un but dans la vie : accomplir une grande œuvre sans faire de remous. Il voulait être utile aux autres tout naturellement, sans le crier sur les toits et sans faire couler de sang.

Nul n'aurait pu croire en l'écoutant parler qu'il avait étudié hors de Chine et lu des livres dans une autre langue que la sienne, car aucun terme étranger n'émaillait jamais son discours. Il ne pensait pas grand bien non plus de la cuisine étrangère mais, lorsqu'on l'invitait, il n'était pas celui qui mangeait le moins. Il ne portait pas de vêtements étrangers, ne savait pas danser et ne se bouchait pas le nez quand ça puait dans la rue. Il ne pensait pas non plus qu'il était indispensable de manger des oranges américaines. En somme, ses réactions n'étaient ni celles d'un Chinois ni celles d'un étranger. En matière de cinéma par exemple, il appréciait aussi bien *L'Incendie du temple du Lotus rouge* que *Les Trois Mousquetaires*. Tout était bon, du moment que ce n'étaient pas des « histoires pour gamines ». S'il avait étudié l'agronomie, c'était pour atteindre le but qu'il s'était fixé : « accomplir une grande œuvre sans faire de remous ». Sa philosophie pouvait en effet se résumer dans cette phrase : « Quelles que puissent être les révolutions en matière de politique, il faudra toujours que les gens mangent. » Améliorer l'agriculture était donc une tâche d'importance primordiale. Lorsqu'il parlait, il n'utilisait jamais de termes techniques. Puisqu'il faisait des recherches en agronomie, il ne pouvait oublier que l'agronomie, c'était l'agriculture, et que l'agriculture, c'étaient les paysans. Ainsi, dans son esprit, son travail de laboratoire avait un rapport étroit avec la vie des paysans. Il ne se considérait donc pas comme un savant et, lorsqu'il avait affaire à quelqu'un qui se gargarisait de grands mots, il lui disait en riant gentiment :

— Faut-il reprendre toute l'histoire au moment où Wu Song se bat avec le tigre<sup>40</sup> ?

*Au Bord de l'eau* constituait, il est vrai, l'essentiel de sa culture littéraire...

Depuis qu'il était rentré au pays, il travaillait dans une ferme d'Etat où il faisait des recherches et des expériences sur la sélection des semences. A l'origine, l'idée de cette ferme était née par hasard dans l'esprit éclairé de quelques fonctionnaires qui avaient décidé de s'intéresser aux souffrances du peuple. Pour cette raison, le financement en était toujours aléatoire. Quant au directeur, il changeait en général deux fois par an au rythme des saisons. Tous les directeurs étaient différents, mais leur style restait le même. Ils se comportaient comme des lettrés qui refaisaient éternellement la même dissertation apprise à l'école. Ils arrivaient et repartaient avec le même sourire douloureux, comme s'ils n'étaient venus que pour avoir le droit d'ajouter le titre de « directeur de ferme » à leur curriculum vitæ. Cela pouvait se révéler utile et valait donc la peine de souffrir un peu. Or, puisque ce poste n'était pour le directeur qu'un tremplin, il en allait de même pour ses subalternes, aussi, après plusieurs années d'existence, l'expérience n'était-elle guère concluante et les résultats, si résultats il y avait, ne pouvaient être dus qu'au travail de Buffle en Fer.

En tout cas, c'était un précédent dans l'administration, car il était d'usage pour un nouveau directeur de révoquer tout le personnel en place à son arrivée et Buffle en Fer avait réussi à survivre plus de cinq ans.

En effet, même s'il ne se rappelait pas très bien les noms des directeurs, il savait qu'il fallait avec tous adopter le même comportement afin de les apitoyer. Il leur tenait donc le discours suivant :

— Mes expériences demandent du temps. J'aime mon travail. Si vous ne me révoquez pas, je vous vouerai une reconnaissance éternelle. Venez voir mon travail, je vous en prie, venez voir !

Bien sûr, le directeur n'allait jamais voir, mais il soulevait la question du coût des recherches. Buffle en Fer s'empressait alors de le rassurer :

— Je serai heureux de continuer même si vous diminuez mon salaire, car j'aime mon travail !

Le problème pour le directeur était de trouver officiellement un poste pour ses hommes. Buffle en Fer lui expliquait alors que, pour lui, le titre n'avait aucune importance. C'est ainsi que son salaire se retrouvait diminué, mais il continuait son travail avec le même enthousiasme.

Une fois pourtant, il faillit pleurer, car le nouveau directeur s'était montré impitoyable et avait décidé de le renvoyer. Néanmoins, le lendemain, il s'était rendu à son poste comme si de rien n'était. Il avait entraîné le directeur voir son travail et, sans se départir de son sourire habituel, mais les larmes dans les yeux, lui avait déclaré :

— Directeur, ce travail est ma vie ! Je vais obtenir des résultats dans quelques jours, mais ce n'est pas une petite affaire. Je vous en prie, laissez-moi mener à bien mes expériences. Je ne vous demande rien d'autre. Si je dois travailler autre part, je vais être obligé de tout reprendre à zéro et mes efforts auront été vains. Je suis attaché à cette ferme comme à mes bras et mes jambes. Ces spécimens, ces instruments, jamais je ne me fâche avec eux et ils m'aiment depuis toujours. Ce sont tous mes amis !

Il faut croire saint Matthieu lorsqu'il nous dit que Jésus convertit les publicains, sinon comment le directeur aurait-il pu se laisser convaincre ? A dater de ce jour, sa situation devint plus stable, même si son salaire baissa encore, et il resta en place. Il se plaisait à dire à ses amis :

— On peut diminuer mon salaire, mais on ne peut pas diminuer Buffle en Fer !

Il oubliait le nom des directeurs, mais ceux-ci ne l'oubliaient pas. Il leur arrivait de repenser à lui. Ainsi, plusieurs de ces anciens directeurs, ayant grimpé dans la hiérarchie, pris d'une envie soudaine de faire une bonne action, l'honoraient d'une visite et lui proposaient de faire quelque chose pour lui mais, à une telle marque d'estime, il répondait invariablement :

— Merci de votre bonté, mais j'aime mon travail. C'est toute ma vie !

Il ne pouvait pas quitter cette ferme qui représentait pour lui ce que la mère représente pour son

enfant.

Pour justifier l'existence de la ferme, il fallait se montrer de temps en temps. Aussi, une fois par an, organisait-on une exposition de ses produits. Au cours des jours qui précédaient cette manifestation, tout le monde se montrait très poli envers Buffle en Fer :

— Monsieur Wang, vous nous rendez vraiment un très grand service. Quand l'exposition sera terminée, nous vous inviterons à dîner.

Peu importait d'ailleurs à Buffle en Fer qu'on l'invitât ou non. C'était une bonne occasion d'avoir le contact avec les paysans et la société. Il s'occupait de tout : rassembler les pièces à exposer, mettre l'organisation au point, faire les discours, recevoir les visiteurs. Il était partout, suant sang et eau, au mépris de la fatigue. En le regardant, ses collègues se sentaient un peu gênés et intervenaient de temps en temps pour critiquer un détail, de façon à bien montrer que, même s'ils ne mettaient pas la main à la pâte, ils suivaient l'organisation de très près. Alors, Buffle en Fer, tout en essuyant la sueur qui perlait sur son front, les remerciait chaleureusement :

— Heureusement que vous êtes là pour me dire ce qui ne va pas !

Lorsqu'il parlait avec les paysans, il regrettait de ne pas avoir une plus grande bouche pour pouvoir tout expliquer dans les moindres détails.

Neuf fois sur dix, il n'était pas sur la photo-souvenir avec les officiels alignés comme les lapins sur l'étalage au moment de la fête des Lanternes. Il n'avait pas le temps de poser pour une photo, ce qui suscitait l'admiration de certains de ses collègues. Après l'exposition, ils venaient le féliciter :

— Tu t'es beaucoup fatigué pendant ces deux jours !

Il souriait alors comme une jeune fille qui vient de mettre des chaussures neuves et répondait :

— Pas du tout ! Il n'y a qu'une exposition par an, alors ce n'est vraiment pas fatigant !

Ses amis lui disaient parfois :

— Tu es trop bon, mon vieux Wang.

Il semblait confus et déclarait en souriant :

— Ça ne fait pas de mal de dépenser un peu d'énergie ! Je suis en bonne santé !

Et il retroussait ses manches pour montrer ses bras. Comme il parlait toujours ouvertement, il ne concevait pas qu'on pût s'exprimer par sous-entendus et il ne lui venait jamais à l'idée que l'interlocuteur voulait se moquer de lui. Lorsqu'un ami le lui faisait remarquer, il comprenait et éclatait de rire :

— Qui peut trouver le temps de se livrer à ce genre d'idioties ? Crois-moi, je m'endors dès que je pose la tête sur l'oreiller et je dors comme une souche. Comment peut-on dormir si on rumine toujours des coups tordus ? L'essentiel c'est d'être en bonne santé et, quand on est en bonne santé, on doit se réveiller en chantant.

Son ami Li Wen avait, lui aussi, étudié l'agronomie. Il avait des jambes courtes, un long menton, un visage maigre et un esprit retors. Ses camarades l'avaient surnommé « Canard Malade ». Geignard permanent, il avait toujours dans sa poche quelques pilules de fortifiant et ne commençait jamais à manger sans pousser un soupir. Il avait étudié l'agronomie avec beaucoup d'enthousiasme et il était fermement convaincu qu'il fallait améliorer les méthodes de culture, mais il n'avait encore obtenu aucun résultat. Trouver un poste n'était jamais pour lui un problème, mais c'étaient les gens et les choses qui ne cessaient de lui chercher noise. En général, ses collaborateurs le laissaient tomber au bout de quelques mois et, même si les choses allaient bien, la chaise sur laquelle il s'asseyait, le chapeau qu'il portait sur la tête, les instruments qu'il utilisait pour ses expériences, tout semblait se rebeller contre lui. Alors, il ne pouvait pas mener à bien le travail entrepris. Il lui semblait qu'il n'existait pas au monde une seule chose qui ne lui fût pas hostile, un seul endroit agréable à l'œil, une

seule personne avec qui il pût se lier d'amitié. Il était bon, mais tout l'univers était ligué contre lui. Son échec n'était pas dû à son incapacité, mais plutôt au fait que tout le monde le rejetait. Par exemple, au moment où il allait se mettre au travail, il y avait toujours quelqu'un à côté de lui pour dire : « Il fait vraiment froid ! » Alors, une vis se mettait à tourner dans sa tête : « Pourquoi dit-il cela ? Est-ce que je n'ai pas bien fermé la porte ? » Et il ne pouvait retrouver la paix de l'esprit qui lui aurait permis de travailler, car la remontrance était tout à fait insupportable et il devait réfléchir au moyen de se venger. Dès lors, il ne pouvait être question de se réconcilier avec cet homme qui venait de déclarer qu'il faisait froid.

Il lui arrivait de se faire un ami ou deux mais, au bout de trois mois, il commençait à avoir des soupçons. Il entreprenait alors des investigations qui l'amenaient à découvrir des quantités de choses inquiétantes. Par exemple, son ami ne pouvait pas avoir mis l'autre jour cette chemise bleue sans avoir une idée derrière la tête. Une dispute mettait alors fin à trois mois d'amitié. Il finit par décider de ne plus se lier avec personne et il divisa les gens en trois catégories : ceux qui étaient plus haut placés que lui, ceux qui étaient en dessous de lui et ceux qui étaient au même niveau. Une évidence lui apparut : il ne pourrait réussir que s'il se liait uniquement avec ceux du premier groupe, ignorait ceux qu'il côtoyait et exerçait pleinement son pouvoir sur ses subalternes. Ayant réglé le problème des hommes, il restait à trouver la méthode pour gérer les choses. « Prends ! » devint sa devise. S'il ne prenait pas pour lui tout seul les missions qui se présentaient, il ne réussirait jamais rien. En faisant tout lui-même, il n'aurait pas à supporter les sautes d'humeur d'autrui et il pourrait, si cela se révélait nécessaire, mettre en morceaux les chaises qui oseraient se révolter. Il n'y avait pas d'autre solution : il avait décidé de consacrer sa vie à l'amélioration de l'agriculture et il ne pouvait pas renoncer à son projet à cause de broutilles de ce genre. Pour vaincre, il devait se trouver en position de force.

Effectivement, quand on veut, on peut. Quelques années plus tard, il était devenu un personnage important, car il avait beaucoup « pris ». Il voulut cesser de « prendre » pour créer par lui-même, mais il ne se sentait toujours pas sûr de lui, car on le regardait encore de travers. Il fallait donc continuer à « prendre ». Hélas, plus il « prenait », plus les choses se compliquaient. Les chaises n'étaient jamais les mêmes. Chaque type de chaise avait sa façon d'énerver les gens. Il fallait donc passer beaucoup de temps à unifier les chaises. Ainsi, chaque fois qu'il « prenait » un nouvel endroit, il commençait par peindre en blanc toutes les chaises pour les rendre toutes parfaitement identiques. Quand toutes les chaises avaient été peintes en blanc, le plus gros du travail était fait. Il avait toujours des médicaments dans sa poche et devait surtout prendre soin de sa personne. Le monde était ainsi fait : si on ne s'aimait pas soi-même, ce n'étaient pas les autres qui pouvaient le faire.

Il n'avait pas eu l'occasion de rencontrer Buffle en Fer depuis plusieurs années.

C'était le jour de l'ouverture du congrès annuel d'agronomie. La salle était pleine de spécialistes. Canard Malade était sur l'estrade, les cheveux longs, le visage verdâtre, la mâchoire inférieure sur la poitrine, les yeux s'ouvrant et se fermant sans cesse. Il ressemblait vraiment à un canard à moitié endormi. Bien sûr, il n'aurait jamais admis qu'il était un canard. S'il ouvrait et fermait ainsi les yeux, c'était qu'il ne daignait pas accorder trop d'attention à cette foule. Il savait parfaitement que tous ces gens étaient plus qualifiés que lui, mais il était sur l'estrade et ils étaient en bas. Il était donc quelqu'un et les autres, qu'ils fussent ou non plus qualifiés que lui n'étaient que piétaille. Puisqu'il présidait, il était le maître et il jubilait intérieurement, mais il devait montrer sa maîtrise de soi. Il ne pouvait donc pas rester les yeux grand ouverts en permanence car présider une assemblée n'était qu'une chose anodine. Il ne pouvait pas non plus rester les yeux fermés en permanence, car il devait s'assurer que parmi l'assistance qui se trouvait à ses pieds, il n'y avait personne qui le regardait de travers. S'il y avait eu quelqu'un, il aurait fallu trouver le moyen de le lui faire payer. C'est ainsi qu'il

avait aperçu Buffle en Fer.

Celui-ci ne semblait pas être venu assister à un congrès, car il ne cessait d’entrer et sortir comme s’il était là pour régler ses petites affaires personnelles et comme s’il était l’homme le plus occupé du monde.

Sur l’estrade, un des invités lisait sa communication. Canard Malade, les yeux obstinément fermés, opinait du chef toutes les minutes pour marquer son approbation. En réalité, il pensait à Buffle en Fer. Il ne pouvait pas admettre qu’ils avaient fait leurs études ensemble. Il était sur l’estrade et fermait les yeux pour se détendre pendant que Buffle en Fer, dans la salle, s’agitait comme un saute-ruisseau. Comment avaient-ils pu jadis se trouver assis ensemble sur les bancs de la même université ? Un immense fossé les séparait maintenant, mais il ne pouvait pas non plus refuser d’admettre la réalité. La situation était donc terriblement embarrassante. Devait-il s’apitoyer sur le sort de Buffle en Fer ou se réjouir de sa propre réussite ? Buffle en Fer ne l’avait-il pas vu ou cherchait-il volontairement à l’éviter ? Avait-il trop honte de sa condition pour oser l’aborder ? Canard Malade se demandait si c’était à lui qu’il incombait de se montrer magnanime en faisant le premier pas. Il ne parvenait pas à se décider, mais plus il réfléchissait, plus il trouvait que Buffle en Fer était un ancien « condisciple » encombrant.

En entendant les applaudissements, le président ouvrit les yeux. C’était l’heure de la pause.

Au moment où il allait sortir, il se trouva nez à nez avec Buffle en Fer. Il baissa la tête comme pour regarder ses chaussures, se demandant ce qu’il devait faire mais, avant qu’il ait eu le temps de prendre sa décision, il sentit qu’un étau lui broyait la main droite. Quand il parvint à la dégager, il s’entendit interpellé :

— Mon vieux Li ! Toujours aussi maigre ! Mon vieux Li...

Canard Malade s’empressa d’enfourer sa main dans sa poche et de la faire fonctionner pour voir si elle n’était pas cassée. Il regarda alors Buffle en Fer, dont le visage rayonnait de bonheur, mais ne trouva rien à dire. Il lui semblait que Buffle en Fer avait un peu dépassé les bornes de la familiarité, mais il n’avait peut-être pas de mauvaise intention en disant : « Toujours aussi maigre ! » Naturellement porté à s’apitoyer sur lui-même, il se sentit ému et, dans sa hâte de trouver quelque chose à dire, se laissa aller à prononcer des paroles irresponsables :

— Mon vieux Wang, allons déjeuner ensemble !

Il regretta aussitôt son invitation qu’il n’avait faite que par politesse, mais Buffle en Fer l’avait déjà acceptée d’un signe de tête. Le visage de Canard Malade verdit alors un peu plus. Il dit donc, pour ne pas être en reste :

— Nous ne nous sommes pas vus depuis des années. Nous avons des choses à nous raconter !

Si la perspective de déjeuner ensemble enchantait Buffle en Fer, elle n’enchantait guère Canard Malade. Ils risquaient de se disputer et alors il serait difficile pour lui de s’en sortir avec les honneurs. Il n’avait pas envie de se disputer, mais, quand deux amis se rencontraient, il était parfois impossible d’éviter l’accrochage. Plus il tournait le problème dans sa tête, plus l’affrontement paraissait inévitable. Qui pouvait empêcher un problème de tourner dans sa tête ?

Buffle en Fer mangeait tout ce qui se trouvait devant lui, Canard Malade, en revanche, faisait la fine bouche.

— Je ne peux manger qu’un peu de *doufu*<sup>41</sup>.

Il avait prononcé le mot d’une façon bizarre qui n’était ni celle du mandarin, ni celle d’aucune région de Chine, mais qui faisait plutôt penser à un accent étranger. C’était d’ailleurs le cas d’un certain nombre d’autres mots. Pour montrer qu’il avait beaucoup voyagé, il s’était fabriqué sa propre langue.

Ce fut seulement en voyant Canard Malade prendre un morceau de *doufu* entre ses baguettes que Buffle en Fer comprit le mot.

— Ça n'est pas suffisant, il faut manger un peu de bœuf avec le *doufu*. Crois-moi, mon vieux Li, il faut prendre soin de ta santé. Tu es vraiment trop maigre !

Buffle en Fer dépassait les bornes de la bienséance ! Faite une seule fois, cette remarque l'avait apitoyé sur lui-même, mais répétée une seconde fois, elle ne pouvait qu'exprimer le mépris ! Canard Malade sentit la moutarde lui monter au nez. Il préféra changer de sujet :

— Mon vieux Wang, où as-tu travaillé toutes ces années ?

— Dans une ferme, un endroit qui n'est pas désagréable.

— Qui est le directeur ?

Heureusement, cette fois, Buffle en Fer n'avait pas oublié son nom. Il put donc répondre :

— Zhao Cijiang.

Canard Malade hocha doucement la tête

— Comment est-il avec toi ?

— Aucun problème, il s'occupe de ses affaires et je m'occupe des miennes. J'espère seulement qu'il ne va pas décider de me révoquer.

Par politesse, il prit aussi un morceau de *doufu*.

— Mon vieux Wang, tu travailles bien ?

— Bien sûr, et je n'ai qu'une peur, c'est de ne pas pouvoir continuer, car toutes mes recherches antérieures n'auraient servi à rien. C'est une entreprise de longue haleine.

— Je peux te faire nommer directeur de la ferme. C'est facile. Pourquoi n'accepterais-tu pas ? Si tu acceptes, tu pourras faire tout ce que tu voudras. Ce Zhao Cijiang n'est qu'un pauvre type !

— Moi, directeur ? s'écria Buffle en Fer éberlué. Je ne tiendrais pas six mois !

« Petit con, pensait Canard malade, tu ne vois pas l'honneur que je te fais. Tu ne connais pas le pouvoir de Maître Li. Tu me méprises ? Je vais te montrer ce que je peux faire. »

Enfin, il dit :

— Si tu n'acceptes pas ma proposition, tant pis. De toute façon, je m'en occupe. Les candidats ne manquent pas. Il suffit que tu m'aides. Je peux faire révoquer Zhao Cijiang quand je veux. Ne le répète à personne !

Buffle en Fer restait interdit.

Canard Malade reprit :

— Réfléchis bien et si tu es d'accord, je te fais nommer directeur.

— Je demande seulement le droit de poursuivre mes expériences. Le reste ne m'intéresse pas.

Buffle en Fer ne trouvait rien d'autre à ajouter.

— Très bien. Alors...

Il prononça « alors » comme un Allemand qui s'entraînerait à prononcer du chinois pendant son sommeil.

Le congrès se termina sans que les deux hommes se fussent à nouveau rencontrés. Persuadé que son ancien condisciple avait un petit grain, Buffle en Fer se rappela le proverbe « même si le bonheur lui sourit, celui qui n'a pas la santé, ne peut pas être heureux » et il oublia Canard Malade.

Il n'était pas rentré à la ferme depuis très longtemps quand, selon l'usage bien établi, le directeur changea. Le jour de son arrivée, le nouveau directeur le pria très poliment de venir lui parler.

— Monsieur Wang, condisciple de monsieur Li, j'ai besoin de votre aide. Nous devons coopérer. Pour parler franchement, sans y aller par quatre chemins, je dois avouer que je ne connais absolument rien à l'agronomie. Mais comme vous êtes l'ami de monsieur Li, vous ne refuserez pas de m'aider.

Monsieur Wang, il suffit que vous m'aidiez et tout ira bien. Coopérer, voilà tout ; nous devons coopérer.

Ne voyant pas comment il pouvait coopérer avec quelqu'un qui ne connaissait rien à l'agronomie, Buffle en Fer laissa échapper la seule pensée qui lui venait à l'esprit :

— C'est de la folie !

Le directeur comprit parfaitement. Son visage se ferma. Il continua :

— Pour parler franchement, sans y aller par quatre chemins, monsieur Wang, je vous prierai de ne plus utiliser ce mot à l'avenir. Cela n'a aucune importance pour moi, mais c'est mieux pour vous. Voyez-vous, quand monsieur Li a décidé de m'envoyer ici, il m'a parlé de votre conversation lorsque vous avez déjeuné ensemble. D'après ce qu'il m'a dit, il semble que vous n'avez pas l'intention de coopérer, mais il pense qu'il faut tenir compte du fait que vous êtes anciens condisciples. Pardonnez-moi si mes propos vous semblent impolis, mais, lorsqu'on est amis, on doit coopérer. Nous devons soutenir monsieur Li. Bien sûr, si nous ne le faisons pas, cela n'a aucune importance. Pourtant, ce seront nous, et non monsieur Li, qui en pâtirons.

Buffle en Fer ne comprit rien à ce discours.

La première tâche du directeur fut de changer le personnel, la seconde de peindre les chaises en blanc. La première ne concernait pas Buffle en Fer puisqu'il n'était pas révoqué. La deuxième, en revanche, le concernait directement car, étant donné qu'il s'agissait d'une chose que monsieur Li considérait comme extrêmement importante, il fut désigné pour veiller à ce qu'on fît preuve d'esprit coopératif.

Étant très occupé et n'étant pas persuadé que peindre des chaises en blanc était une besogne prioritaire, Buffle en Fer se désintéressa de l'affaire.

Le directeur le mit en garde :

— Je considère votre attitude comme une déclaration de guerre. Pourtant, étant donné que vous êtes le condisciple de monsieur Li, je dois avoir des égards pour vous...

— Ce brave Li...

Le directeur ne le laissa pas terminer sa phrase.

— Vous voulez parler de monsieur Li ? Pardonnez ma franchise, mais je pense que monsieur Li n'aimerait pas trop s'entendre appelé « ce brave Li ».

— D'accord, monsieur Li connaît mon travail, car il est, comme moi, agronome. Monsieur le Directeur, vous pouvez l'informer que la tâche que vous m'avez confiée ne m'intéresse pas ; je suis sûr qu'il comprendra. S'il ne comprend pas, alors il est vraiment fou.

Il continua, plus gaiement :

— Dès que je l'ai vu, j'ai compris ; il a un teint verdâtre. Ce n'est pas un mauvais homme. Je le connais. J'ai étudié assez longtemps avec lui pour bien le connaître. S'il a changé, c'est parce qu'il n'est pas en bonne santé. Il n'est plus le même. Quand on a des problèmes de santé, on se crée des petits problèmes. Je lui ai d'ailleurs dit ce que je pensais : quand le corps est faible, le cerveau déraille. Regardez-moi : je suis en parfaite santé, alors je peux chanter au saut du lit.

Et il éclata de rire.

Le directeur n'ajouta pas un mot, mais une semaine plus tard, Buffle en Fer apprit qu'il était révoqué.

Certain que ce n'était pas sur décision de Canard Malade, il ne s'affola pas. Fidèle à son plan qu'il avait déjà appliqué en de semblables circonstances, il décida de se rendre à son poste comme d'habitude et, au cas où le directeur lui interdirait l'entrée, il ferait appel à son ami Li qui ne manquerait pas de soutenir son condisciple.

Mais, cette fois, le directeur envoya quelqu'un l'informer que s'il n'obtempérait pas, il ferait appel à la force publique.

Buffle en Fer demanda audience, mais le directeur était absent.

Il retourna à son laboratoire et resta longtemps assis à regarder ce qui représentait plusieurs années d'efforts.

Ce n'était pas possible, ce ne pouvait pas être son ami Li qui avait décidé de le révoquer, car il était agronome et comprenait l'importance de ses travaux. Il allait lui pardonner, même s'il l'avait offensé. Mais comment avait-il pu l'offenser ? A moins qu'il fût vraiment fou. Ce n'était pas possible. L'autre jour, ne l'avait-il pas invité à déjeuner ? En tout cas, il devait aller le voir et il était sûr qu'il lui pardonnerait.

Plus il réfléchissait, plus il se sentait rassuré : dès qu'il aurait vu Canard Malade, il pourrait reprendre son travail. En regardant les choses qui l'entouraient, il imaginait ses futurs résultats : dans un ou deux ans, ses découvertes seraient utilisables par les paysans qui pourraient doubler leur production de céréales. Il aurait accompli une grande œuvre sans faire de remous. Il fit le tour de la ferme. Toutes les graines qui germaient, tous les jeunes arbres qui poussaient étaient comme ses enfants. Il retourna dans sa chambre et entreprit d'écrire une lettre amicale à Canard Malade pour le prévenir de sa visite. Quand il eut fini, il lui sembla que les nuages s'étaient dissipés.

A la date indiquée dans sa lettre, il se rendit chez Canard Malade, mais celui-ci était absent. Buffle en Fer décida d'attendre. Il attendit très longtemps.

Au bout de quatre heures, un domestique vint lui annoncer :

— Inutile d'attendre notre maître. On vient de téléphoner qu'il est tombé gravement malade et a dû être hospitalisé.

Sans prendre le temps de manger, Buffle en Fer courut à l'hôpital où on lui apprit que les malades ne pouvaient pas recevoir de visites.

— Quelle maladie a-t-il ? demanda-t-il au concierge.

— Aucune ; les malades que nous avons ici ne sont pas malades, répondit aimablement celui-ci.

— Alors, s'ils ne sont pas malades, que font-ils à l'hôpital ?

— Nous n'en savons rien, mais quelques-uns sont un peu malades.

Buffle en Fer donna sa carte de visite au concierge et attendit. Le concierge revint quelques instants plus tard avec la carte. Quelques mots avaient été griffonnés au crayon : « Inutile de revenir, nous ne coopérons pas. »

Buffle en Fer repartit tout en marmonnant ce qui avait été la devise de sa vie : « Accomplir une grande œuvre sans faire de remous. »

(*Tieniu he bingya*, 1934.)

---

40 Héros légendaire d'*Au bord de l'eau*. Après un combat épique à mains nues, il tue le tigre qui terrorisait le voisinage.

41 Fromage de soja.

# LE NOUVEAU HAMLET

## 1

Un jour qu'il avait peut-être un peu trop bu, Tian Liede d'un ton mi-plaisantin, mi-sérieux avait déclaré :

— Je suis le Hamlet de Shakespeare. C'est comme si nous avons le même prénom, sans avoir le même nom<sup>42</sup>.

— Tu vois souvent des fantômes ? avait demandé un de ses amis.

Il avait répondu après avoir réfléchi quelques instants :

— Très souvent, mais ils n'ont pas les yeux rouges et ne se promènent pas la nuit vêtus d'un linceul blanc.

— Le Nouveau Hamlet ! s'était écrié son ami.

A partir de ce jour, « Nouveau Hamlet » était devenu son surnom et il hochait doucement la tête chaque fois qu'il l'entendait.

Etudiant de troisième année à l'université, il était extrêmement sérieux. Toujours plongé dans ses méditations, il échafaudait des plans. Il était persuadé que toute question devait avoir une réponse, mais la réponse à laquelle il parvenait, après avoir longtemps cogité, ne lui apparaissait jamais comme idéale. Pour cette raison, il aimait écouter les autres. Malheureusement, leurs opinions n'étaient pas assez brillantes et ne lui apportaient rien. Elles n'avaient pour seul résultat que de semer davantage le trouble dans son esprit. Il reprenait alors à zéro le fil de sa pensée qu'il revoyait comme s'il développait un film dans une chambre noire.

Il pensait donc être d'un commerce agréable tout en méritant la compassion des autres. Quand il se regardait dans la glace, il aimait son long visage maigre, son front haut et blanc, l'expression lasse de ses yeux, ses lèvres minces et ses longs cheveux clairsemés peignés en arrière. Sa beauté n'était pas celle de monsieur Tout-le-monde.

Très sûr de lui, il s'habillait à l'occidentale avec le plus grand soin et accordait la plus extrême attention aux moindres détails de son physique et de sa personnalité afin de préserver sa supériorité et sa dignité.

La perfection de son visage et de ses vêtements ne lui permettait pas toutefois de trouver la paix car, s'il était sûr qu'on ne pouvait rien trouver à redire à leur sujet, il n'en allait pas de même de sa pensée, où régnait toujours la plus grande confusion. On pouvait soigner son visage et ses vêtements, mais mettre de l'ordre dans sa pensée était une autre paire de manches. Ainsi, il avait le sentiment d'être une splendide vasque en porcelaine qu'on aurait remplie d'eau claire à la surface de laquelle n'auraient poussé que quelques lentilles d'eau et filaments d'herbes aquatiques ! Il se croyait donc obligé de s'apitoyer sur son sort.

Les examens étaient terminés et les vacances d'hiver commençaient. Il se sentait vidé de sa substance, comme une fleur qui, après avoir émis son parfum toute la journée, éprouve le besoin de refermer ses pétales. Il se laissa tomber sur son lit.

Il lui vint d'abord l'envie d'aller voir un film, mais il ne bougea pas. La majorité des films étaient ennuyeux et, lorsqu'il allait par hasard en voir un, il pensait toujours en sortant de la salle, que le seul avantage, pour lui, d'aller au cinéma était de confirmer son esprit critique. Il trouvait rarement un film qui lui donnât satisfaction et ne parvenait pas à comprendre cet engouement pour le cinéma. En outre, lorsqu'il avait cédé au désir d'aller voir un film et bien qu'il fût profondément persuadé que son esprit critique était supérieur à celui du commun des mortels, il n'était jamais pleinement heureux. Il ressentait toujours un certain désarroi et le « regret » gâchait le « plaisir ».

Il décida donc de ne pas y aller, décision motivée par plusieurs raisons, l'une d'elles étant que son père ne lui avait pas envoyé d'argent. Il ne voulait pas s'avouer que c'était la principale raison, mais c'était un état de choses dont il était obligé de tenir compte. Pourquoi fallait-il qu'un problème aussi mesquin vînt le harceler ? Le moindre détail, même un minable problème d'argent devenait pour lui un sujet de méditation. Une autre question se posait : devait-il profiter des vacances pour rentrer chez lui ?

Il alluma une cigarette et, tandis qu'il regardait la fumée monter vers le plafond, les souvenirs se mirent à affluer.

Il revoyait d'abord son père, un commerçant qui, entre quarante et soixante ans, n'avait jamais changé : tête ronde et visage rond toujours complètement rasés, taciturne, ressemblant assez à un billot de bois.

Hamlet n'aimait pas beaucoup ce vieil homme. Ce n'était pas pourtant à cause de sa mentalité féodale, alors qu'était-ce donc qui l'empêchait d'aimer son père ? D'un point de vue objectif, son père aurait dû bénéficier, comme tout le reste, au moins d'un regard indifférent. Or, il n'aimait pas son père pour de multiples raisons, qu'il était impossible de répertorier comme « objectives ».

Il était en effet impossible d'évoquer son père sans penser à l'argent, à son commerce et à ses deux magasins de fruits, Prospérité du Nord et Prospérité du Sud, ainsi qu'à son auberge située au nord de la ville. A la maison, il avait cinq chambres froides et, dans cette maison, c'était l'horreur. D'un bout à l'autre de l'année, on décortiquait : cacahuètes, noix, noisettes et même cenelles. Jeunes ou vieux, filles et femmes de tous âges, ne connaissaient jamais le moindre répit. Il fallait, du matin au soir, décortiquer, transporter, faire bouillir. A l'approche de la fête du Printemps, ça tournait au délire : gelée de cenelles ou de coings, jujube à la rose. Il fallait faire cuire, malaxer et sucrer. Les doigts finissaient par ressembler à des carottes poisseuses. Une odeur écœurante, mélange de senteurs aigres et sucrées, de caramel et de lait brûlé emplissait la maison. Pourquoi son père n'embauchait-il pas quelques ouvriers pour faire ce travail au lieu de transformer en esclaves les membres de sa famille ?

Il avait beaucoup de choses à reprocher à son père, mais ce n'était pas le commerce des fruits qui l'amenait à le mépriser.

Ce qu'il avait toujours trouvé le plus répugnant était la récolte des jeunes tiges d'ail. Quand arrivait le mois de mai, l'odeur emplissait la rue, car son père en ramassait cinq tonnes. On creusait un silo et l'ail envahissait tout. Tout le monde devait s'activer pour faire des petites bottes à partir des grosses bottes. Il fallait enlever les tiges pourries, en faire des petits paquets et les stocker dans la cuisine. Et alors, comme de vrais cochons, on mangeait des tiges d'ail à tous les repas, parfois pendant une semaine.

Au mois de décembre, on ouvrait le silo, les tiges d'ail étaient parfaitement vertes et pouvaient être vendues comme légumes frais. Ce commerce rapportait beaucoup d'argent, mais il avait fallu

pour cela transformer tous les membres de la famille en cochons. N'y avait-il pas une façon plus décente de gagner de l'argent ?

Il jeta son mégot. Il ne fallait plus penser à tout cela. Pourtant, pas plus qu'on ne peut empêcher les nuages de se rassembler tout naturellement pour former un dessin dans le ciel d'été, il ne pouvait empêcher sa pensée de travailler. Dès qu'il eut réussi à se débarrasser de sa famille et de l'odeur de l'ail, ce fut l'auberge du nord qui apparut devant ses yeux. Deux grandes portes noires. Un tas de crottin. Une entrée dégoûtante. Les pieds s'enfonçaient dans les ornières des charrettes et l'urine jaune des chevaux emplissait les empreintes de leurs sabots. Paniers, corbeilles, nattes et sacs de toutes sortes s'entassaient dans la cour où des mules mangeaient l'herbe étalée sur le sol. Une odeur tenace, mélange des odeurs de fruits et de crottin, mettait l'odorat à rude épreuve. Des montagnards du nord, le cou couvert de scrofule, des montagnards de l'ouest rusés et bavards, entraient et sortaient d'un pas lourd. Leurs voix fortes se mêlaient au braiment des ânes, au hennissement des chevaux et au grincement des charrettes pour amplifier le tumulte. Les jours de marché, les bruits de l'extérieur venaient s'y ajouter pour former un vacarme insupportable.

Revoyant ces images, il ne devait pas s'abandonner à la nostalgie. Il avait besoin de comprendre. Pour coucher à l'auberge, pour nourrir les chevaux et même pour utiliser une vieille natte pour couvrir une corbeille de fruits, les montagnards devaient payer. Or, ce n'était pas à eux que son père achetait ses fruits. Ils lui étaient livrés directement chez lui où il les stockait dans ses caves. L'auberge était pour lui tout bénéfique. C'était ainsi qu'il pouvait écraser tous ses concurrents.

En effet, son père n'achetait pas ses fruits aux clients de l'auberge. Il se rendait dans la montagne pour traiter directement avec les producteurs. Hamlet l'avait souvent accompagné dans sa tournée, qui avait toujours lieu à l'époque de la floraison des arbres fruitiers. Les fleurs faisaient à la montagne comme une ceinture brodée et le silence n'était troublé que par le bourdonnement des abeilles. Chaque souffle de la brise printanière sur la mer des fleurs en apportait les suaves effluves. Derrière la petite montagne, se dressait une plus grande montagne qui embellissait encore le spectacle. Entre les deux montagnes, des vergers séparaient les prés verdissants. Verdure des prés du bas, fleurs blanches sur les hauteurs et enfin sommets verts parsemés de jaune, se détachant sur le ciel bleu. Il n'oublierait jamais les petits ruisseaux, leurs algues vertes et leurs minuscules poissons, ni les chèvres blanches qui brouaient sur leurs rives, ni les bêlements tristes des mignons chevreaux blancs.

Hélas, toute cette beauté échappait à son père qui marchait en marmonnant des chiffres qu'il utiliserait tout à l'heure dans ses impitoyables marchandages avec les paysans. Ils restaient jusqu'à la chute des fleurs, dont les pétales couvraient les flancs de la montagne. Son père obligeait alors les paysans à admettre qu'il y avait eu trop de vent et que les fruits allaient être tachés ou véreux. Toujours pour la même raison, il fallait fixer le prix et il leur faisait accepter toutes sortes de pénalités : retard de livraison, vers, grêle, rouille... Enfin, quand les paysans avaient accepté de déduire quarante pour cent du prix, son père exigeait de déduire soixante pour cent. Les paysans étaient bien obligés d'accepter ses conditions, car il payait tout de suite et ils avaient besoin de cet argent pour survivre jusqu'à l'époque de la cueillette des fruits. Ils étaient donc condamnés à être éternellement ses esclaves. Au moment de la livraison, ils auraient en effet dû percevoir soixante pour cent du prix, mais il fallait déduire les pénalités. Les conditions sur lesquelles ils s'étaient mis d'accord n'étaient jamais respectées et les paysans devaient payer pour reconduire le contrat l'année suivante. Son père avait une bonne cave ; il pouvait donc, pour vendre, attendre la fin de l'année, c'est-à-dire le moment où les prix étaient au plus haut. Personne n'était de taille à rivaliser avec son père. Il était vraiment le roi des négociants !

Il y avait un problème plus important encore : ce n'était pas pour des raisons purement sentimentales que Hamlet s'opposait à son père, ce n'était pas non plus parce qu'il méprisait le commerce ; c'était tout simplement par amour de la justice. S'opposer à son père était donc un devoir. Il lui semblait qu'il devait se rendre dans la montagne pour encourager les paysans à se grouper en coopératives, dénoncer les méthodes douteuses en usage dans l'auberge, pousser les employés des magasins à réclamer une augmentation de salaire et une amélioration des conditions de travail et persuader aussi les membres de sa famille qu'ils ne devaient plus décortiquer les fruits gratuitement.

Pourtant, il n'était pas rentré chez lui depuis deux ans, car, à vrai dire, il n'osait pas rentrer. Il savait en effet que non seulement les membres de sa famille ne se plaignaient pas de cet état de choses et qu'ils en étaient même très fiers. Depuis trois générations, chacun contribuait à enrichir la famille en fonction de ses capacités. Personne ne le comprendrait. Il devrait donc, sans rien dire, baigner du matin au soir dans cette odeur insupportable et se tenir à distance pour ne pas être éclaboussé par la gelée de cenelles. On parlerait de lui à voix basse en l'appelant « monsieur », car il était désormais étranger dans sa propre famille.

Il ne pouvait pas non plus aller aux magasins. Les vieux employés l'appelleraient « Jeune Maître » et il ne pourrait pas le supporter. Il voulait leur tenir de grands discours mais, dès qu'il s'entendait appeler « Jeune Maître », il devenait incapable d'ouvrir la bouche.

Aller à l'auberge, aller dans la montagne, c'était encore plus difficile !

Les mains sous la nuque, il sourit. Il venait de comprendre. Tout ceci n'était que sentiment car, même s'il libérait une ou deux familles de paysans, même s'il libérait aussi quelques employés et quelques membres de sa propre famille, à quoi cela servirait-il ? Il poursuivait un idéal infiniment plus grandiose. Il ne s'agissait pas de l'établissement d'une relation avec Troisième Zhang ou Quatrième Li, mais d'une entreprise qui transformerait profondément la culture. Il n'allait donc pas entrer en conflit seulement avec son père, mais avec le monde entier. Il eût été idiot pour un lion de mettre toutes ses forces dans la bataille pour attraper un lapin. En s'attaquant tout de suite au problème, il aurait simplement perdu son temps. En tout cas, il devait commencer dans sa propre famille, sans craindre les railleries dont il serait l'objet. Il lui fallait donc trouver la méthode adéquate, car il ne pouvait pas attaquer son projet d'emblée sans risquer de déclencher l'hilarité générale.

Pour l'instant, ne valait-il pas mieux ne pas rentrer ? Il s'assit sur le rebord du lit et rajusta le pli de son pantalon. Il avait encore un peu plus de dix yuans dans sa poche, ce qui aurait suffi pour payer le voyage. Il n'osa pas vérifier. Il n'allait pas rentrer ! Il allait s'enfermer dans sa chambre et passer ses vacances à étudier. Il ne retournerait plus jamais au pays, il renoncerait à la fortune de son père, il n'irait plus au cinéma... Il consacrerait toute son énergie à l'étude. Il était au-dessus de tout cela. Il devait fuir à jamais la pourriture pour être le lotus blanc qui fleurit sur l'eau pure de l'étang. Il devait au moins devenir le grand écrivain qui, comme Gorki, donnerait au monde une nouvelle voix et un nouvel espoir.

Il s'approcha de la fenêtre, d'où l'on apercevait un coin de ciel, un ciel d'hiver, gris et triste. Il ne put s'empêcher de repenser à son village natal. C'était comme si son idéal, aussi vaste que le monde, se fût soudain réduit à la taille d'une pointe d'aiguille. Il secoua la tête : peut-être l'idéal ne s'accordait-il jamais avec la réalité. Aucun philosophe n'avait encore réussi à élaborer une théorie de la vie qui cadrât vraiment avec la vie de tous les jours comme les couleurs du plumage d'un canard

mandarin se fondent naturellement pour former un merveilleux ensemble.

Il craignait, en faisant trop travailler ses méninges, de tomber malade et il se voyait déjà cloué au lit, incapable d'avalier un verre d'eau chaude. Il sentit la peur l'envahir. Il porta la main à son visage : il était maigre. D'ailleurs, il n'était pas bâti en Hercule. Celui qui utilise sa tête n'a rien en commun avec la brute qui ne peut utiliser que la force physique. L'égalité n'existera probablement jamais dans ce domaine. On ne peut pas faire marcher sa tête en même temps que ses bras. Ce n'était pas juste !

Il regarda par la fenêtre. Les nuages étaient menaçants, mais aucun flocon de neige ne volait dans l'air. Ce ciel bas et lourd était oppressant. Il aurait voulu crier : « Décidez-vous à nous envoyer une vraie tempête de neige ou un bon ouragan ! » Les autres étudiants sortaient leurs bagages dans la cour en s'interpellant. Les cache-nez qui flottaient sur les épaules faisaient penser aux queues d'une meute de chiens gambadant de joie et les employés de l'université qui aidaient les étudiants à porter leurs bagages se réjouissaient de toucher leur pourboire.

— A l'année prochaine, Zhang !

— A l'année prochaine, Li !

Il restait planté bêtement à regarder cette bande d'écervelés.

Il était sûr de tomber malade quand tout le monde serait parti. Machinalement, il palpa l'argent dans sa poche : pas assez pour se payer un peu de plaisir. Comme rivé au sol, il était incapable de se retourner. Il ne lui restait qu'une chose à faire : rentrer dans son village.

Il mit lentement son manteau et noua soigneusement son foulard de soie autour de son cou. Il ne pouvait pas s'agiter comme un jeune chien. Il réfléchit. Il devait emporter quelque chose. Mais quoi ? Il ne bougeait pas. Finalement, allait-il rentrer dans son village ? Il allait peut-être changer d'avis une fois arrivé dans la rue. Il prit un livre, l'ouvrit et le reposa sur la table. Il lirait ce livre s'il décidait de revenir.

Quand il arriva à la gare, il restait une heure avant le départ du train. L'atmosphère de la gare lui fit prendre sa décision. Il devait partir. Il pensa alors qu'il ne pouvait pas rentrer les mains vides. Il devait acheter des cadeaux pour ses jeunes sœurs. Ce n'était pas une question de sentiments, mais plutôt une coutume. Malheureusement, il lui restait juste assez d'argent pour acheter un billet de seconde classe. S'il achetait des cadeaux, il serait obligé de voyager en troisième classe. La troisième classe était intéressante : c'était là qu'on rencontrait le prolétariat. Pourtant, il ne fallait pas courir de risque inutile. Outre la saleté qui régnait dans les wagons de troisième classe, il fallait tenir compte du danger, qui était réel. De plus, le voyage en compagnie de ce prolétariat de la troisième classe risquait de détruire à jamais l'amour qu'il lui portait. Donc, quel que soit l'angle sous lequel il examinât le problème, ce n'était pas la bonne solution. Quant aux cadeaux, il pourrait les acheter avec l'argent que lui donnerait son père quand il serait rentré.

Tout bien pesé, il décida d'acheter un billet de seconde classe. Dans le train, il refusa le journal vulgaire que le vendeur voulait lui faire acheter. Il préféra acheter un journal de qualité qui permettait, même si on ne le lisait pas, de se donner un aspect respectable.

Arrivé devant la porte de la maison, il n'osait pas frapper. Cette porte à deux battants lui paraissait horrible et effrayante. « Famille Tian », les caractères peints sur l'encadrement de la porte semblaient beaucoup plus rouges qu'autrefois. Il repensa soudain à la niche de Bouddha devant laquelle brûlait

une énorme bougie, aux pétards, au sachet qui contenait l'argent qu'on donnait aux enfants pour leurs étrennes... tout était rouge. Il mit la main sur le marteau de la porte.

Il ne s'attendait pas à ce que ce fût sa mère qui vînt lui ouvrir. Elle ne portait pas son tablier éclaboussé de jus de fruits rouges. Ses cheveux étaient presque entièrement blancs et son visage était desséché et cireux. Son regard était triste. En la voyant, Hamlet ne put retenir un cri :

— Maman !

— Ah, tu es revenu ?

Il semblait n'y avoir aucune lumière dans ses yeux. Elle aurait voulu sourire, mais c'étaient ses larmes qui coulaient.

Ne sachant que penser, il suivit sa mère. Il sentait que cette mère qui l'aimait était désespérée. Quand ils eurent passé l'écran de l'entrée, un charmant visage lui apparut soudain.

— Ah, Grand Frère !

Le visage disparut aussitôt dans la cour intérieure. En un instant, la maison tout entière s'anima et tout le monde sortit dans la cour. Ses sœurs firent cercle autour de lui. Les tantes et les enfants se tenaient debout sur les marches et la grand-mère collait son nez au carreau de sa chambre. Des yeux noirs d'enfants pétillant d'intelligence le regardaient timidement. Les petites sœurs souriaient, la bouche légèrement entrouverte, trop timides pour oser parler.

Derrière le carreau, la grand-mère remuait les lèvres. Sa mère alla jusqu'à la porte de sa chambre et cria en détachant bien les syllabes :

— Tian Le-de ! Ton pe-tit-fils est re-ve-nu !

Aussitôt la grand-mère l'appela :

— Viens d'abord voir ta grand-mère.

Comme un docteur occidental faisant sa tournée dans un hôpital, il se dirigea vers elle et tout le monde lui emboîta le pas. A part qu'elle dodelinait plus violemment de la tête et qu'il ne lui restait plus une seule dent, sa grand-mère n'avait pas changé.

Il échangea quelques phrases avec elle avant de répondre aux questions qu'on lui posait. Il était maintenant intarissable. Il s'enquérât aussi de la situation et pontifiait sur tous les sujets, même ceux qu'il ne connaissait pas. La plus âgée de ses sœurs lui tendit une cigarette de marque Chauve-Souris, qu'il ne put refuser et qu'il fuma bien qu'elle lui brûlât les lèvres. Sa grand-mère, sa mère, ses sœurs le dévoraient des yeux, admirant son long visage, sa grande bouche, son costume occidental. Elles le trouvaient très beau et il se trouvait lui-même très beau.

Il regrettait de ne pas avoir apporté de cadeaux à ses sœurs. Puisqu'il était revenu, il devait faire plaisir à tout le monde. Il manquait quelque chose à cette grande réunion de famille, mais il était trop tard pour regretter. Son retour, à lui seul, réjouissait leurs yeux. Les cadeaux eussent donc été superflus. Cette pensée ramena la paix dans son esprit. Toutefois, cette paix n'était pas parfaite. Paysage de rêve et lune en déclin dans la brise du matin... comme si le peintre avait oublié de mettre la touche finale à ce tableau idyllique.

Etrange pourtant : personne ne travaillait. Il regarda dans le grand salon. Il y avait une bassine de gelée de cenelles sous la table, une seule bassine. Il ne pouvait pas croire que tout ait déjà été emporté aux magasins. De toute évidence aussi, les vêtements que portaient ses sœurs n'étaient pas ceux qu'elles portaient normalement à cette époque de l'année et la tunique bleue de sa sœur était ornée d'une énorme pièce. Il ne put s'empêcher de poser la question :

— Comment se fait-il que, cette année, on ne travaille pas pour la fête ?

Sa sœur ferma un peu les yeux et répondit en imitant le ton des adultes :

— A la fin de l'année dernière, nous avons préparé beaucoup de choses qui nous sont restées sur

les bras et les pommes que nous avons stockées ont moisi. La situation a changé. Nous avons de gros problèmes d'argent.

En regardant la tunique rapiécée de sa sœur et en l'entendant parler comme une femme, il ressentit un profond malaise. L'attitude de sa sœur et le ton de sa voix lui faisaient froid dans le dos.

Le plus pénible pour lui fut d'être obligé de manger avec la grand-mère. Sa mère avait préparé avec amour trois de ses plats préférés, mais dans des bols minuscules. Comment avait-elle pu devenir aussi avare ?

Elle dit, comme pour s'excuser :

— Mange avec ta grand-mère ; nous mangeons ce que j'ai préparé pour nous.

Il fut obligé d'obéir. Sa grand-mère n'avait plus de dents. Elle écrasait les aliments entre ses gencives avant de les avaler, un peu à la façon d'un vieux canard. Elle secouait la tête sans arrêt et sa peau semblait couverte d'écailles. Il eut beaucoup de mal à terminer son repas sans vomir. Il avait envie de hurler pour proclamer que la destruction de la famille allait ouvrir la voie de la liberté.

Il réussit pourtant à rester près de sa grand-mère jusqu'à ce qu'elle eût fini de manger. Elle s'allongea alors sur son lit pour se reposer. Sa mère l'appela pour qu'il vînt s'asseoir à côté d'elle. Il savait qu'il allait encore souffrir, mais il parvint à sourire.

— Repose-toi un peu.

Sa voix était chaleureuse mais craintive, comme si elle avait un peu peur de son fils. Elle continua :

— Ensuite, tu iras voir ton père. Il ne faut pas attendre qu'il rentre, car il va encore se mettre en colère.

Pour faire plaisir à sa mère, il répondit par un grognement.

La mère sembla rassurée.

— Vois-tu, Let, ces deux dernières années, son caractère a changé ! Ça m'embête de te dire tout ça, mais j'en ai vraiment trop gros sur le cœur...

Elle releva le devant de sa robe pour s'essuyer les yeux.

— Il s'est mis à boire et lorsqu'il a bu, il devient méchant et, même quand il n'a pas bu, il n'arrête pas de ronchonner. Il continue quand il est couché. C'est comme une maladie, il n'arrête jamais. Tu te rappelles, autrefois, il ne parlait pas beaucoup...

— Il est où, en ce moment, au magasin du nord ou au magasin du sud ?

Il redoutait la rencontre avec son père, mais il avait hâte de mettre fin à cette scène pénible.

— De quoi parles-tu ? Il y a longtemps que nous n'avons plus le magasin du nord. Et nous n'avons plus le magasin du sud pour très longtemps, c'est pourquoi il ne décolère pas ! Et nous n'avons plus l'auberge non plus.

Il ne put retenir un cri :

— Tout a été vendu ?

— Maintenant, plus personne ne veut des fruits de la montagne. Les gens veulent des fruits qui arrivent par caisses de l'étranger. L'auberge n'avait plus de clients. Une si grande auberge, vendue pour mille cinq cent yuans ! Pratiquement pour rien !

avec la plus extrême politesse, en se frottant les mains :

— Monsieur veut voir quelque chose ?

Hamlet enleva alors son chapeau.

— Jeune Maître ! Vous avez grandi ! Je me suis trompé. Je ne vous aurais pas reconnu ! Asseyez-vous ! Le patron est sorti. Vous allez boire une tasse de thé.

Hamlet, assis près des cageots sur une chaise à la peinture écaillée se sentait extrêmement mal à l'aise.

Ne trouvant rien d'autre à dire, Xiu Quan demanda :

— Comment allez-vous ? Et comment ça va là-bas ?

Il avait plus de cinquante ans, mais il était imberbe. Il avait un visage rouge et de grands yeux. On ne lui aurait donné guère plus de quarante ans.

— Et les autres ? demanda Hamlet.

— Qui ? Ah, les employés, nous n'en avons *plus*...

Il avait appuyé lourdement sur le « plus ».

— Il ne reste que moi et Xiu Shan. Nous avons aussi un petit apprenti. Xiu Shan est parti essayer de trouver quelque chose à acheter. C'est bientôt la fête du Printemps et, regarde, qu'avons-nous à vendre ?

Il montrait les marchandises.

Sur le couvercle en bois rouge de la grande jarre en porcelaine étaient posées quelques poires et quelques pommes. Une corbeille contenait des marrons et des cacahuètes. Il y avait aussi, près de la fenêtre, un bocal de pommes sauvages confites, un bocal pitoyablement petit. Des boîtes de fécule de racine de lotus et des bouteilles de vin frelaté invendable aux étiquettes multicolores occupaient le reste de l'espace. Sachant que ce genre de marchandises était celui qu'on utilisait toujours pour faire impression quand un magasin était sur le point de fermer, Hamlet détournait les yeux pour ne pas les voir.

— Et où sont allés les autres ?

Xiu Quan secoua la tête :

— Ils ont dû se débrouiller ! N'en parlons plus, Jeune Maître. J'ai cinquante-deux ans et je travaille ici depuis ma plus tendre enfance. Je n'avais jamais vu ça. Les affaires marchaient encore, mais on ne récupérait pas l'investissement. A cause des prix du marché ! Nous faisons travailler les paysans de la montagne. Nous payions et nous avions les fruits. Mais, à la fin de l'année, au moment de récupérer l'investissement, les prix ont chuté ! Avec les mandarines du Japon et les pommes de Corée, nous avons été étranglés. Nous avons aussi payé les cacahuètes d'avance et les prix se sont effondrés. Nous aurions pu faire du bénéfice avec les cenelles et les noix, mais il faut du sucre et le sucre coûte trop cher. Regardez ! (Il montra le magasin de l'autre côté de la rue.) Nous ne pouvons plus lutter avec lui pour vendre nos fruits confits, car il utilise de la saccharine ! Nous pourrions gagner avec les cenelles, mais nous perdons sur le sucre. Maintenant, pour les fêtes, les gens n'achètent des fruits confits que pour décorer. Il faut en acheter un peu, mais la qualité n'a aucune importance. Une seule chose compte : le prix. Du moment que c'est bon marché, ça va. Nos marchandises sont authentiques, mais ça sert à quoi ? Si les autres baissent leurs prix, nous sommes obligés de suivre. Nous devons vendre à tout prix pour rester en activité. D'ailleurs, si on ne les vend pas, les marchandises pourrissent.

Il soupira en remplissant la tasse de thé, comme s'il mettait dans le thé toute sa détresse.

Pour Hamlet, les causes du marasme étaient évidentes. Il marmonna :

— Invasion économique et baisse du pouvoir d'achat.

Trop occupé à chercher ce qu'il allait dire, Xiu Quan ne l'entendit pas et ne posa pas de question. Il préféra donner libre cours à son ressentiment :

— Le patron a pensé à réduire le personnel. Nous l'avons persuadé d'attendre un peu pour voir ce qui allait se passer. Le commerce ne marchait nulle part, alors où pouvions-nous aller ? Malheureusement, au mois de mai, les pertes avaient encore augmenté car, de toute façon, les affaires ne sont jamais florissantes au printemps. Le patron a réuni les employés des deux magasins et, avec une profonde tristesse, a déclaré : « Ce n'est pas de votre faute. Vous m'avez toujours aidé, mais je n'ai pas d'autre solution. Nous allons tirer au sort ceux qui doivent partir. » Tout le monde avait les larmes aux yeux. Le plus courageux fut Xiu Ming. Vous vous rappelez de Xiu Ming, Jeune Maître ? Il a dit : « Xiu Quan et Xiu Shan sont les plus anciens. Ils ne doivent pas participer au tirage au sort. » Vous voyez, c'est pour ça que nous sommes encore là. Nous savions que ce n'était pas juste, mais nous n'avons rien dit. Nous avons plus de quarante ans et nous ne sommes plus aussi solides que les jeunes. Qui voudrait nous embaucher ? Il y a eu, en tout, trois tirages au sort et maintenant il ne reste plus que nous deux. Le patron n'ose plus aller dans la montagne, car les choses ne s'arrangent pas. Nous achetons au détail pour vendre au détail. Les montagnards viennent sans cesse nous solliciter, mais le patron n'ose même pas les recevoir. Le magasin du sud a été vendu et l'auberge aussi. Nous placions encore un peu d'espoir dans l'ail, mais c'est fini. Les concombres se vendaient auparavant à deux pour un yuan et on les trouve partout à huit pour un yuan. Quant aux aubergines et melons d'hiver, jadis considérés comme cadeaux princiers, ils ont dégringolé aussi. Il reste les tiges d'ail fraîches, mais personne ne veut plus manger la variété que nous vendons. Alors, nous bricolons. Nous sommes trois vieux qui passent leurs journées à regarder bêtement les corbeilles. Vous vous rappelez l'activité qui régnait autrefois à l'approche du réveillon. Les clients entraient en rangs serrés et les vendeurs n'avaient même pas le temps de ramasser la monnaie qui tombait par terre pour la remettre dans la caisse. Vous voyez : nous sommes à quelques jours de la fête du Printemps. Vous êtes ici depuis des heures et vous n'avez encore pas vu entrer un seul client. D'ailleurs, quand, par hasard, il en vient un, il trouve toujours que la marchandise est trop chère ou la qualité insuffisante et il repart les mains vides en nous regardant d'un air dégoûté. De toute ma vie, je n'avais jamais vu ça.

Ayant déballé tout ce qu'il avait sur le cœur, il prit un chiffon et se mit à frotter énergiquement une jarre sachant que son travail était parfaitement inutile, mais ayant ainsi l'impression de soulager sa conscience.

Hamlet n'écouta pas la fin du discours, d'une part parce qu'il en avait entendu assez, d'autre part parce qu'il était plongé dans ses méditations. La situation était horrible : les membres de sa famille, les employés des magasins, les paysans de la montagne, tous étaient acculés.

Horrible ! Il était désormais inutile de se battre pour ceux qu'il avait voulu libérer. Ils avaient quitté leur prison pour tomber en enfer. Leurs âmes devaient pouvoir se révolter. Il n'y avait pas d'autre solution. Ils ne pouvaient pas comprendre que l'histoire avait toujours sacrifié des vies humaines. La lumière de l'histoire viendrait de l'enfer. Ce n'était plus la peine qu'il pleurât ou souffrît pour eux. Ce qui leur arrivait prouvait tout simplement que ceux qui n'étaient pas aptes à survivre devaient périr. Aucune intervention extérieure n'était nécessaire. Ils pourrissaient d'eux-mêmes comme les mandarines stockées depuis trop longtemps. Il n'avait donc plus à s'inquiéter, ni à lutter pour eux. Puisqu'il connaissait leur destin, il pouvait faire taire ses sentiments.

Il en était à ce point de ses réflexions quand il entendit son père :

— Ah ! C'est toi ?

Son père avait beaucoup changé. Son visage avait maigri et ses joues étaient flasques. Sur sa lèvre supérieure, sa moustache blanche, jaune à l'extrémité, lui entraînait dans la bouche. Son front s'était ridé

et son dos s'était voûté.

Hamlet sursauta et se leva d'un bond. Le vide se fit dans son esprit, comme lorsqu'au cinéma la pellicule du film casse, l'écran devient soudain tout blanc.

Son père enleva son chapeau. Une marque blanche apparut sur son front. Après avoir regardé Hamlet un instant, il dit :

— Tu es revenu, c'est bien, c'est bien !

Sa mère n'avait pas menti. Son père ne marmonnait pas comme ça auparavant. Il s'assit, les mains sur les genoux. Il releva lentement la tête et regarda Hamlet.

— Tu es étudiant à l'université. Tu dois savoir ce qu'il faut faire ; moi, je ne sais pas. J'ai passé ma journée à essayer de faire rentrer un peu d'argent. J'utilise tous les moyens possibles, même les plus douteux : je vends des mandarines du Japon en les faisant passer pour des mandarines du Fujian, je remplace le sucre par la saccharine, je baisse le prix, je suis malhonnête, je triche sur le poids et je fais les paquets avec du papier journal. Je cours depuis ce matin.

Il se frappa la poitrine.

— J'ai là un titre de propriété et j'essaie depuis deux jours de le négocier pour obtenir mille ou même huit cents yuans qui me permettraient de relancer l'affaire. Toi qui as étudié, tu dois avoir une idée. Moi, je n'en ai pas. Je suis vieux. J'aurais assez d'une vieille natte pour m'ensevelir. Hélas, il y a ce commerce qui existe depuis trois générations et qui se retrouve maintenant entre mes mains. Suis-je digne de mes ancêtres et de ma descendance ? J'ai réussi à faire péricliter ce commerce en trois ans. Qui le croirait ? Tes oncles ont dû trouver du travail pour faire vivre la famille, mais nous avons aussi besoin de ce commerce, si on peut encore appeler cela un commerce.

Ses lèvres continuèrent à remuer sans qu'il en sortît aucun son. Enfin, il se tourna vers Xiu Quan et demanda :

— Xiu Shan n'est pas revenu ? Je ne sais pas s'il aura réussi à acheter quelque chose. Sans argent, c'est difficile. Par les temps qui courent, plus personne ne veut aider personne. Si on ne peut rien emprunter, on ne peut rien acheter. Tant mieux ! Cela simplifie peut-être les choses. Ha ! Ha !

Son rire déclencha une quinte de toux qui se prolongea un long moment, interrompue seulement par ses marmonnements inintelligibles.

## 6

Hamlet dit quelques banalités avant de s'esquiver.

Son père ne lui avait pas envoyé d'argent, il pouvait lui pardonner. Son père était un petit marchand de fruits, il pouvait lui pardonner. Son père radotait, il pouvait aussi lui pardonner. Mais il y avait une chose qu'il ne pouvait pas pardonner : la phrase que son père avait prononcée : « Tu es étudiant à l'université, tu dois savoir ce qu'il faut faire. » Cette phrase lui avait fait très mal. Il comprenait parfaitement la situation dans laquelle se trouvait sa famille. Avant de rentrer, il avait eu un plan brillant, parfaitement au point. Malheureusement, il ne cadrait pas avec la conjoncture et volait en éclats en se heurtant à la réalité comme l'assiette du jongleur lorsqu'il commet une faute.

Après avoir réfléchi, il décida qu'il ne pouvait pas modifier son idéal en fonction de ses sentiments. Souvent, par le passé, ses idées avaient changé avec ses sentiments, mais c'était une faiblesse de sa part. Ce n'était pas dans les miasmes des sentiments qu'on pouvait découvrir la vérité. Ce qu'il venait de voir et d'entendre était inévitable. C'était cela la vérité. Lorsqu'en hiver, les gouttes

de pluie se transforment en flocons de neige, on ne peut pas accuser les flocons de neige d'être responsables du froid. Il était inutile de s'apitoyer sur le sort des victimes et il était inutile d'essayer de leur en expliquer les causes.

Tout cela était vrai mais, pour l'instant, il fallait qu'il trouve une solution pratique pour s'extirper de la boue et se retrouver les pieds au sec. Il ne pouvait pas se renier puisqu'il était détenteur de la vérité. Il fallait fuir !

Fuir pour aller où ? Et comment fuir sans un sou en poche ? Il haïssait ce monde ! Pourquoi n'était-il pas né dans un monde qui eût permis à un homme comme lui de s'épanouir ? Il se rappela soudain la reproduction du tableau qu'il avait vu sur la couverture d'un magazine. Une jolie jeune fille flottait à la surface d'un clair ruisseau. La moitié inférieure de son corps était immergée et sa robe s'étalait sur l'eau. Ses longs cheveux d'or ondulaient au gré du courant. Son beau visage se soulevait légèrement comme si elle attendait quelque chose. Des fleurs multicolores couvraient l'échancrure de son col. Il n'aurait pas su dire ce qui lui avait fait penser à ce tableau et il ne souhaitait pas s'appesantir sur le sujet. Il avait simplement l'impression que ce beau visage couleur de jade encadré de ces longs cheveux inspirait la compassion, mais que les fleurs qu'on avait ajoutées étaient de trop. Il éprouva une grande joie, car il pouvait être fier de son sens critique.

Oubliant qu'il ne savait pas comment s'échapper, oubliant aussi où le menaient ses pas, il contemplait ce tableau en souriant.

Soudain, il s'arrêta, saisi d'effroi. Il était arrivé devant la porte de la maison et il voyait briller en rouge les deux caractères : « famille Tian ».

(*Xin Hanmuliede*, 1936.)

---

<sup>42</sup> Pour les Chinois, la première syllabe du nom est perçue comme le nom de famille et les suivantes comme le prénom. Ainsi « Ham » serait le nom de famille et « Let » le prénom. « Liede » est la transcription du son « Let ». D'où la comparaison.

## LE NOUVEL ÉMILE

Bien que mon Emile n'ait vécu que huit ans, trois mois et quatre jours, je demeure persuadé que ma méthode d'éducation ne comportait pas de grosses erreurs. Il est impossible d'éviter les petites négligences mais, tout bien considéré, mon expérience reposait sur d'excellents principes. Sa mort fut causée par une petite négligence, mais ce genre d'incident est forcé de se produire dans tout travail expérimental et l'esprit scientifique ne craint pas l'erreur, il craint seulement de ne pas faire preuve d'une application suffisante pour corriger l'erreur. S'il y a, un jour, un Emile numéro deux, je ne doute pas qu'il soit la réussite parfaite car, ayant acquis l'expérience, je saurai ce qu'il faut éviter et ce sur quoi il faut insister. C'est pourquoi, bien que mon Emile soit mort malencontreusement, je ne me lamente pas, mais j'attends au contraire avec sérénité le futur succès de mon projet. Dans ce travail d'éducation de l'enfant, nous ne devons pas nous laisser emporter par nos sentiments.

J'ai malheureusement trop de travail pour décrire mon expérience en détail et je ne peux en donner ici que les grandes lignes. Je ferai un rapport plus complet quand j'en aurai le loisir. Toutefois, je crois fermement que ce petit compte rendu suffira pour qu'on ne parle plus jamais de Rousseau.

A la naissance, Emile pesait six livres et demie. Ni trop petit, ni trop gros, il avait donc la taille idéale. A peine né, il pleura. Je commençai à l'éduquer aussitôt :

— Mon ami, tais-toi ! La vie est une lutte, un combat. Pleurer est une marque de faiblesse. Tu le sais, bien sûr. Alors, ne recommence pas ! C'est un ordre ! Que ce soit la dernière fois !

Il émit encore quelques gémissements et s'arrêta. A partir de ce jour, on ne l'entendit plus jamais pleurer. Mon brave Emile ! (Pardonnez ma sentimentalité !)

Au troisième jour, je le sauvai du sein de sa mère pour être seul responsable de son éducation. En effet, quels que soient le niveau d'instruction et les qualités d'une mère, on ne peut pas lui faire confiance. Qu'elle soit diplômée de l'université ou débile mentale illettrée, elle aura toujours les mauvais instincts naturels d'une mère et c'est aux mères du monde entier qu'il faut imputer la décadence de l'espèce humaine. Chaque fois que je vois une petite femme serrer un gros bébé dans ses bras, je pense à la Vierge et l'Enfant. Même si cette mère est socialiste, le bébé ne pourra, au mieux, devenir qu'un socialiste chrétien ou peut-être un Tolstoï barbu incapable de se transformer en véritable combattant.

Je ne pouvais pas laisser mon Emile vivre en mendiant le lait d'une mère qui le dorlotât, l'embrassât et jouât avec lui comme avec un gros pékinois. Je voulais faire de lui un combattant au cœur et aux joues durs comme l'acier afin que quiconque oserait un jour approcher sa bouche fétide pour l'embrasser se fît mal en se heurtant à son visage.

Je le sevrerai donc, car le sang dont le lait maternel est la matière première donne un homme aussi mou que le fromage de soja, un homme de nature féminine. Emile était un homme et il devait être viril.

Je ne pouvais pas non plus le nourrir au lait de vache, car il fallait éviter « l'éducation au lait ». Le meilleur substitut du lait étant le pain, je le nourris donc au pain à partir du quatrième jour. Ainsi, il saurait à l'avenir ce qu'était le pain et pourquoi il devrait lutter pour son pain. Je savais que le pain n'a pas la valeur nutritive du lait de la mère, mais je ne m'apitoyais jamais quand Emile pleurait parce

qu'il avait faim, car la faim est la force motrice de la révolution. Il fallait qu'il comprît ce qu'était la faim pour ensuite savoir ce qu'était la révolte.

Donc, chaque fois qu'il avait faim, je lui expliquais en détail la méthode et la tactique de la révolte. Je tenais le pain dans ma main et il écoutait mon discours en silence. Quand la sueur commençait à perler sur son crâne, seulement, je lui donnais le pain pour éviter qu'il s'évanouît. Dès qu'il voyait le pain, ses yeux brillaient. Je ne pouvais que me réjouir : il connaissait vraiment la valeur du pain.

« Je veux du pain ! » fut une des premières phrases simples qu'il sut dire et il la prononçait d'une façon si énergique et si émouvante qu'on croyait entendre un dirigeant révolutionnaire crier un slogan.

Comme il avait souvent faim, il était inévitable qu'il essayât de voler sa nourriture. Je me gardais de le lui interdire. Bien au contraire, je le punissais uniquement lorsqu'il s'y prenait mal ou, lorsqu'après avoir volé, il reconnaissait trop aisément avoir commis une faute. Je voulais lui enseigner la ruse, car le combattant révolutionnaire doit être comme le renard et c'est par les procédés les plus vils qu'on accomplit le meilleur travail. Il arrivait parfois, hélas, qu'Emile me trompât par pur intérêt personnel, mais cela était dû au fait qu'il était encore trop jeune pour bien comprendre mes leçons. S'il avait pu vivre jusqu'à quinze ans (ou plus vieux, cela va sans dire), je pense qu'il aurait su utiliser la ruse plus noblement que pour la satisfaction de ses besoins personnels. L'action est bonne ou mauvaise suivant la fin qu'on s'est fixée. Une morale décadente a fait de l'homme un propre à rien dont l'action est surtout bonne lorsqu'elle est inutile. Mon Emile avait reçu une formation élémentaire qui adaptait ses actes à la culture de demain. Malheureusement, sa mort prématurée ne lui permit pas de réaliser mon dessein, mon grandiose dessein.

Quand il eut trois ans, non seulement les autres enfants n'aimaient pas jouer avec lui, mais les adultes le détestaient. C'est un des résultats dont j'étais le plus fier. Dès qu'il put parler, je m'appliquai à lui enseigner un langage précis et à ne pas lui laisser apprendre un mot dont il ne connût le sens exact, excluant en particulier, tous les mots évoquant des illusions. Ainsi, chacun des mots qu'il connaissait correspondait à une réalité et ne laissait aucune place à la réduction du sens ou à l'imaginaire.

Prenons, par exemple, le mot « lune ». Je lui appris tout ce qui se rapportait à la lune : sa taille, son âge, comment elle s'était formée et comment elle devait un jour se désintégrer... c'est-à-dire les faits, rien que les faits. La lune n'est pas autre chose que la lune. Emile ne m'entendit jamais parler du Vieillard de la lune. Tout le monde sait que ce n'est pas la lune qui brille, mais qu'elle nous renvoie la lumière du soleil. Il est donc illogique de dire que la lune brille. Quant au vieillard qui vit dans la lune, ce n'est que pure idiotie. Il n'était donc pas question d'en parler à mon Emile. Je ne pouvais pas lui enseigner que cet astre mort était un vieillard. Il en allait de même du gros lapin, de Chang'E s'envolant vers la lune et de toutes les autres balivernes du même genre. Les légendes et les contes de fées ne sont que trucs des temps barbares. Emile se préparait à façonner la civilisation de demain. Il devait donc parler la langue des hommes.

C'est vrai, je lui racontais des histoires, mais ce n'étaient pas des histoires du genre de « Chang'E s'envolant vers la lune ». Je lui parlais de l'empereur Qin Shi, de Han Wu, d'Alexandre ou de Napoléon, mais je présentais toujours ces prétendus héros comme des hommes parfaitement ordinaires qui, en outre, ne devaient pas nécessairement être considérés comme des modèles. Ainsi, à l'âge de trois ans, Emile savait que la réussite de Napoléon n'était due qu'à une suite de coups de chance. Non seulement il avait une vision claire et juste de l'histoire, mais sa connaissance de la géographie était tout aussi impressionnante. Quand je lui enseignais les événements historiques, je lui montrais, par la même occasion, la carte des pays où ils s'étaient produits. Nous parlions aussi parfois

de la flore et de la faune, mais ce n'était pas pour lui raconter l'histoire de la grenouille qui se mariait et des fleurs de lotus qui lui faisaient un pont ou autres billevesées. Quand nous parlions de la grenouille, nous en attrapions aussitôt une que nous disséquions méticuleusement pour qu'il en connût parfaitement la constitution. Ainsi, il acquit une connaissance précise de la grenouille, mais il se débarrassa aussi, en maniant le scalpel, de cet hypocrite amour des animaux. L'homme de demain ne pourra pas se permettre d'avoir ce genre d'états d'âme.

J'appris aussi à Emile tout sur son propre corps. A cinq ans, il avait déjà une bonne connaissance de la vie sexuelle. Il savait qu'il n'était pas descendu d'un arbre, mais avait été mis au monde par une mère. Il savait aussi à quoi servaient les organes sexuels, aussi bien qu'il savait à quoi servait sa bouche. Je peux dire qu'à cinq ans, mon Emile comprenait plus de choses qu'un garçon de dix-huit ou dix-neuf ans.

Mais, justement, du fait qu'il savait beaucoup de choses et qu'il les savait de façon précise, les autres ne l'aimaient guère. Bien sûr, ce n'était pas de sa faute. Ils ne pouvaient pas jouer avec lui, car il était clairvoyant alors qu'ils étaient bêtes. Par exemple, lorsqu'ils jouaient au jeu des noms de fruits, il se mêlait parfois à eux sans avoir été invité. Mais, quand le chef annonçait : « Ma grenade vient doucement frapper trois petits coups », s'il était la grenade, il ne bougeait pas et cela agaçait tout le monde. Il se contentait de dire : « Un homme ne peut pas être une grenade, puisqu'une grenade, c'est un fruit », alors naturellement, il se trouvait exclu du jeu. Ah ! La victoire de la raison, pour laquelle tant de philosophes ont été suppliciés ou brûlés par les idiots de jadis qui les appelaient « sorciers » ou « croquemitaines » ! Mon Emile était forcé de subir les mêmes persécutions. Faire semblant constitue la base des jeux d'enfants. On fait semblant d'être une jeune fille ou d'être un petit lapin. Emile ne pouvait absolument pas faire semblant, car il craignait mon châtement. Pourtant, je n'ai rien contre l'art. Emile aurait pu devenir un homme de lettres. Je n'aurais rien fait pour l'en empêcher. Toutefois, je n'aurais pas pu lui permettre de consacrer sa vie à évoquer le rêve. L'imagination est un des éléments de la littérature. C'est, du moins, ce qu'on affirme depuis plusieurs siècles. Le progrès de l'espèce humaine consiste à développer la connaissance du réel. Or, la littérature ne peut être d'aucun secours. Emile serait-il devenu un homme de lettres ? Je suis incapable de le dire mais, en tout cas, il n'aurait jamais fait confiance à son imagination, car je ne lui avais jamais permis d'imaginer. Un égale un, deux égale deux ! Si Emile avait osé dire qu'un était égal à deux, je l'aurais tué !

Je l'admets, Emile n'avait pas de petits amis et semblait parfois souffrir de la solitude, mais qu'importe ! « Ami » est un mot inventé par la bourgeoisie. Il était bien, par conséquent, qu'Emile n'ait jamais eu d'amis. Les enfants ne voulaient pas jouer avec lui et leurs parents le détestaient. Il ne pouvait en être autrement, car si le monde d'Emile triomphe un jour, il faudra anéantir tous les propres à rien qui enseignent aux enfants à « faire semblant ». Ils ne voulaient pas que leurs enfants jouent avec Emile, car il ne respectait pas leurs règles. La première preuve en était qu'il refusait de les appeler « Tonton » ou « Tata » et préférait les appeler, de façon plus brutale, « Mère du Deuxième Chauve » ou « Père de Li Truc ou Machin ». Lorsqu'il avait affaire à une femme d'un certain âge sans enfants, il l'appelait « Femme du Deuxième Li » ou, tout simplement, « Deuxième Li ». N'était-ce pas plus précis ? Bien sûr, cela ne pouvait leur plaire ! Ils apprenaient aux enfants à appeler un homme « Tonton », comme s'il n'avait pas de nom. Ils ne savaient qu'apprendre à leurs enfants à flatter et à obéir. Comment pouvait-on appeler « Tonton » quelqu'un qui n'était pas vraiment le frère du père ou de la mère ? Emile était une « personne ». Il ne devait donc pas obéir, car il n'était pas un esclave. Il ne connaissait pas de règles. Tant mieux ! Ainsi, on ne l'aimait pas et on disait que c'était un sauvage. Mais il y avait à cela une deuxième raison : sa franchise. Il avait été éduqué par mes soins. Alors, s'il

avait été modeste et courtois, n'aurait-il pas prouvé l'inutilité de mon travail ?

Cette franchise était due à sa richesse intérieure. J'irai jusqu'à dire que, dans bien des domaines, son savoir et ses goûts étaient supérieurs à ceux des adultes. Il ne pouvait rien apprécier de faux ni de trompeur. Par exemple, la prestidigitation ou les arts martiaux n'étaient, à ses yeux, que supercherie. En effet, quand les adeptes des arts martiaux brandissaient des sabres ou des lances, ce n'étaient que vaines gesticulations, car ils ne portaient pas les coups et ne tuaient vraiment personne. Il n'eut jamais de jouets, car les poupées, les petits sabres et les petites voitures sont des faux et je ne lui ai jamais rien donné de faux. Lorsqu'il voulait jouer, je lui apprenais à se servir d'un marteau pour casser des cailloux ou d'une petite pelle pour transporter du charbon. Tous les jeux doivent être utiles et permettre de prendre contact avec le réel. De toute façon, il n'avait pratiquement jamais le temps de jouer, car je le guidais en permanence. Je ne lui laissais pas découvrir que les enfants doivent jouer et je lui enseignais que le travail est le devoir suprême.

Il ne pouvait pas ne pas blesser les gens. Par exemple, voyant la mère Wang se poudrer le visage, il s'empressait de lui faire remarquer qu'elle utilisait de la poudre blanche alors que, normalement, sa peau n'était pas blanche. Et, quand la fille Wang ornait sa tête de fleurs en papier, il lui déclarait d'un air dégoûté que ses fleurs n'avaient aucune odeur, puisqu'elles étaient en papier. Il avait le savoir des adultes, sans en avoir la politesse ; aussi, lorsqu'il parlait, donnait-il toujours l'impression de vouloir délibérément se faire haïr. C'était bien sûr inévitable et c'était aussi ce que j'espérais. J'aimais le voir froncer le nez comme un petit homme pour riposter aux adultes qui restaient interloqués et le traitaient de « petit vieux », ignorant que c'était justement ma fierté.

Leur savoir était différent, leurs sentiments l'étaient donc aussi, car les sentiments sont le jus du savoir, à ce qu'il me semble. Emile avait acquis un savoir exact et réaliste, ses sentiments ne pouvaient donc pas être superficiels. Il aimait tout ce qui était utile. L'utile était pour lui le beau. Pour les gens ordinaires, parler du beau consiste à répéter ce qu'ils ont entendu dire. En fin de compte, il est impossible de définir le beau. Il semble que ce ne soit guère autre chose qu'une illusion. Cela ne s'appliquait pas à Emile. Il voyait la beauté dans une bicyclette et on ne l'aurait jamais entendu s'extasier bêtement sur la beauté des nuages roses au soleil couchant. Là encore, il blessait les gens en refusant d'imiter les autres pour déclarer : « Quelle belle rose ! » ou « Cette jeune fille a un teint de pêche ! » Pour lui, la pêche n'était qu'un fruit, délicieux certes, mais n'ayant pas plus de rapport avec la beauté d'une jeune fille que la fleur de pissenlit.

Telle était sa conception du beau. Quant aux autres sentiments, ils ne pouvaient pas non plus être ceux du commun des mortels. Il ne riait ou ne souriait pratiquement jamais. Je pense que le rire et le sourire sont les réactions les plus inutiles de l'homme. Or, justement, on aime raconter des histoires drôles aux enfants et on leur inculque la mauvaise habitude de prendre plaisir à les entendre. Comptons plutôt : il y a le sourire enjôleur, le sourire las, le sourire arrogant, le sourire faux, le sourire de circonstance, le ricanement de mépris, le fou rire. Qui pourrait dire avec certitude ce qu'est le vrai rire ou le vrai sourire ? Peut-être d'ailleurs qu'une telle chose n'existe pas. Alors, pourquoi devons-nous rire ? La littérature comique ou les histoires drôles ne sont qu'une façon d'exprimer l'ennui et de transformer les choses graves dont nous devrions pleurer en bagatelles dont nous pouvons nous gausser. Si l'espèce humaine veut cesser de dégénérer, elle doit d'abord cesser de rire. C'est pour cette raison que je n'ai jamais permis à Emile de rire et que je ne lui ai jamais raconté d'histoires pouvant provoquer le rire, car le rire est une sorte d'opium, la moins chère du marché. Il devrait par conséquent faire grincer des dents à tout homme qui pense, et non lui faire ouvrir la bouche. Emile ne savait donc pas rire et il avait horreur de voir rire les autres.

Il ne riait pas, mais il ne pleurait pas non plus. Il était dur comme le roc. C'était l'homme de

demain, celui qui ne se laissera pas dévoyer par ses sentiments. Qu'importait qu'on l'aimât ou non ! Emile était Emile. Un point, c'est tout !

Lorsqu'il eut six ans, je commençai à lui enseigner quelques mots abstraits, tels que « justice », « révolution », « lutte ». Certes, ils étaient un peu difficiles à comprendre, mais l'éducation est essentiellement un processus de lente pénétration. Les choses qu'on a été habitué à entendre étant enfant deviendront claires plus tard. Je voulais insuffler ces notions clés dans son cœur pour qu'elles y restassent fixées et germassent lentement comme une graine enfouie dans le sol qui, tôt ou tard, fait éclater sa coquille, aussi épaisse qu'elle puisse être. Quand je lui avais expliqué les mots, je m'appliquais à les lui faire employer dans la vie de tous les jours. Tant pis s'il les utilisait de travers et tant pis s'il disait « révolution » au lieu de « manger », car cela prouvait au moins qu'il connaissait le mot. Peu importait aussi que, contre toute logique, il mélangeât termes concrets et abstraits. Cela montrait l'immaturité de sa pensée, mais prouvait en même temps son audace d'esprit. Comme il détestait Deuxième Chauve, le fils des voisins, il lui arrivait de s'écrier : « Anéantir Deuxième Chauve, c'est sauver le monde ! » Ce n'était pas mauvais car, même si Deuxième Chauve ne méritait pas un tel honneur, cela montrait qu'Emile avait le courage de l'attaquer pour l'anéantir et la volonté de sauver le monde. A dire vrai, dans la pensée et l'action révolutionnaires, la volonté l'emporte sur la logique.

J'aimais écouter Emile. A six ou sept ans, il savait assembler les mots de façon harmonieuse pour en faire des groupes qui résonnaient comme des slogans : « Révolution ! Révolution ! Sacrifice suprême ! A bas les chiens couchants ! Noyons-les dans un fleuve de sang ! » A l'âge de six ans, après avoir acquis une connaissance précise de la langue, il avait acquis une juste prise de conscience. J'oserai dire que c'était un excellent résultat. Ma méthode avait enlevé à Emile la chair et le sang de l'enfance et l'avait entièrement modelé. Il ne savait ni rire ni pleurer. Telle une machine, il attendait d'accomplir le travail pour lequel il était fait. Ce n'est que de cette façon qu'on peut former le combattant de demain, un combattant entraîné dès l'enfance au sacrifice suprême, totalement débarrassé de sentiments humains. Toute autre méthode d'amélioration de l'espèce humaine ne peut être qu'utopique.

Quand il eut huit ans, je commençai à lui inculquer les principes de la politique. Il aimait m'écouter et mémorisait de nombreux mots du vocabulaire politique. Hélas, il tomba malade ! Je n'aurais jamais pensé qu'il pût ne pas se remettre d'une maladie. Chaque fois qu'il avait été malade auparavant, je lui avais fait prendre des médicaments sans interrompre mon travail d'éducation. Il ne faut pas dorloter les enfants et être aux petits soins pour eux ni faire leurs quatre volontés dès le premier bobo, car ils risquent d'y prendre goût et de se mettre à simuler la maladie. Je n'étais jamais tombé dans le panneau. Malade ou non, il fallait travailler. Ainsi, il s'était aperçu que faire semblant d'être malade ne servait à rien. Cette fois, pourtant, le mal semblait sérieux et je cessai le travail tout en continuant, pour le distraire, à lui raconter des histoires se rapportant à l'histoire et à la théorie révolutionnaires. Je lui donnais aussi beaucoup de médicaments. Qui aurait pu prévoir qu'il allait mourir ainsi ? Quand j'y repense maintenant, je me dis que j'ai peut-être négligé ses dents. Il n'avait pas encore perdu toutes ses dents de lait et il se peut qu'une de ses molaires se soit infectée. Trop occupé à lui donner ses médicaments, j'ai oublié d'examiner ses dents. Jamais je n'aurais cru qu'il allait mourir et lorsqu'il rendit le dernier soupir, je ne parvenais pas à y croire. Mon Emile !

Je n'ai pas le temps de tout raconter sur lui et, quand je repense à sa mort, je préfère ne pas en parler. Je n'ai pas le moindre doute sur l'efficacité de ma méthode, mais je n'arrive pas à contrôler mes sentiments. C'est mon point faible. Quel adorable enfant !

Cette douleur cependant n'est pas du découragement, car en fin de compte, grâce à Emile, j'ai

beaucoup appris et je dois poursuivre avec enthousiasme mes recherches et mes expériences. Je demeure fermement persuadé que je pourrai un jour, sur un nouvel Emile, accomplir mon grandiose dessein.

*(Xin Aimi'er, 1936.)*

La version papier de cet ouvrage  
a été achevée d'imprimer par  
**IMPRIMERIE LIENHART**,  
à Aubenas d'Ardèche

Dépôt légal : janvier 2003  
N° d'imprimeur : 5427

La version EPUB a été réalisée par  
Lecti, en décembre 2011,  
en partenariat avec le CNL